

Université de Paris - Faculté de Droit

LA TECHNOCRATIE

THÈSE pour le DOCTORAT
(SCIENCES ECONOMIQUES et POLITIQUES)

présentée et soutenue le 28 Mai 1934, à 14 heures

par

Joseph LE BRETON DE LA PERRIÈRE

Président M. OUALID

Suffragants MM. { LESCURE
PIROU



Université de Paris - Faculté de Droit

LA TECHNOCRATIE

THÈSE pour le DOCTORAT
(SCIENCES ECONOMIQUES et POLITIQUES)

présentée et soutenue le 28 Mai 1934, à 14 heures

par

Joseph LE BRETON DE LA PERRIÈRE

Président M. OUALID

Suffragants MM. { LESCURE
PIROU

La Faculté n'entend donner aucune approbation, ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



LA TECHNOCRATIE

« Le Maître du monde sera le *civilisé*
« sachant se servir de la machine et
« non le *prolétaire* cherchant dans la
« machine le secret d'une civilisation ».

Lucien ROMIER.

(Qui sera le Maître ? P. 239).



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION A LA TECHNOCRATIE

La grande guerre était terminée. Les Etats-Unis mettant en veilleuse l'élastique doctrine de Monroë, avaient apporté aux combattants alliés, fatigués par quatre ans d'une lutte sans merci, l'appui moral et matériel de leurs 4.500.000 mobilisés ; cependant que sur un sol inviolé, les usines produisaient pour cette lutte gigantesque, tout ce qui se vend, depuis les boîtes de conserves, jusqu'aux canons de gros calibre. L'industrie avait donné à plein.

Maintenant, c'était la liquidation de cette vaste entreprise, si vaste que la nation américaine n'en avait jamais rêvé de semblable. Les usines ne tournaient plus qu'au ralenti, des machines désormais inutiles, s'arrêtaient, les hauts fourneaux s'éteignaient, le calme et le silence des mornes époques de chômage succédaient à une fiévreuse et bruyante

activité. Déjà les premières troupes débarquaient, heureuses de retrouver, après une longue absence, le foyer que tant d'autres ne reverraient plus.

Et les Economistes s'inquiétaient... Ils se demandaient comment ils pourraient tirer parti de cette colossale affaire qu'avait été la guerre ; garder leur place actuellement prépondérante dans le monde économique ; et enfin trouver du travail pour ces 4.500.000 démobilisés qui bientôt envahiraient les rues, au moment précis où la main-d'œuvre devenait inutile ? Comme le disait M. Vanderbilt : « Jamais une
« nation n'a négligé de telles occasions... Nous sommes com-
« me l'héritier d'un père immensément riche.. Nous sommes
« devenus soudainement, par une tragédie mondiale, hé-
« ritiers de la plus belle occasion qu'on puisse imaginer ».

Les capitalistes surveillaient la valeur du dollar, la cote des changes ; les industriels suivaient le cours des matières premières : les ingénieurs rêvaient de machines nouvelles toujours plus puissantes et plus automatiques ; les voyageurs exploraient le monde en quête de commandes.

C'est alors que quelques hommes furent frappés par la situation paradoxale de leur pays, dont l'industrie était capable d'alimenter la guerre de destruction qu'avaient soutenue plusieurs peuples, capable de produire à elle seule autant que le reste du monde et ne pouvait cependant pas assurer du travail et du pain à tous ses citoyens.

Ils songeaient que si cette puissance de production était uniquement employée à satisfaire des besoins américains, chaque citoyen aurait tout ce qu'il pouvait désirer. Il

est vrai qu'il resterait encore la difficulté de posséder l'argent nécessaire aux achats, car le système capitaliste est ainsi compris, que chaque article a un prix, que ce prix représente une somme de monnaie et que l'usine productrice de l'objet attend le retour de cette monnaie pour continuer à travailler.

Puisque ce système des prix est le seul obstacle au bonheur d'un peuple, pourquoi ne pas supprimer ce système capitaliste ? On peut, en effet, concevoir une société, dont l'effort serait entièrement dirigé vers la production, dont seraient bannis les gouvernements modernes et la monnaie, et dans laquelle tout le monde travaillerait sous l'unique direction des ingénieurs et des techniciens ? Une production désormais illimitée permettrait une répartition basée non plus sur la fortune, ou les capacités, mais « sur les besoins » de chacun. Nous serions alors en Technocratie ! c'est-à-dire sous la dictature des techniciens.

Ainsi naquit des graves problèmes de l'heure présente l'idée de cette société nouvelle.

*
* *

Fait digne d'être noté, les inventeurs de cette doctrine, ne sont ni des philosophes, ni des économistes, ni des rêveurs dont l'imagination fertile n'aurait été guidée par aucune connaissance pratique. Ce sont des mathématiciens, des hommes de science à l'esprit précis, des techniciens connaissant à fond les questions qu'ils traitent : Frédérick L. Akermann, architecte réputé, Bassett Jones, mathématicien et

électricien, Stuart Chase, Thorstein Veblen, économistes des plus distingués, Charles P. Steinmetz, grand inventeur attaché à la **Général Electric C** et surtout Howard Scott.

En l'année 1919, ce groupe qui avait pris le nom d'Alliance Technique se réunissait souvent à New-York pour discuter les événements contemporains : la crise, le reclassement si difficile des mobilisés. Cependant, disaient-ils, malgré le malaise général, la machine offrait toujours ses possibilités de réalisation formidables ! L'industrie allait-elle sombrer engloutissant tous les progrès accomplis depuis dix ans ! Un peuple était réduit au chômage par la superproduction, en un mot il était sur le point de mourir de faim parce qu'il était trop riche ! Il fallait ouvrir les yeux à ce peuple, lui dénoncer les méfaits du « système des prix », base de l'organisation capitaliste. Thorstein Veblen fut le porte-parole du groupe, et en exposa la doctrine dans un ouvrage qui eut un certain retentissement à l'époque dans les milieux avertis : « **Engineers and the price system** ».

Mais bientôt les affaires reprennent, une nouvelle ère de prospérité s'ouvre pour l'Amérique, presque tous les affiliés du groupe se dispersent, et, absorbés par leurs travaux, oublient dans les bienfaisants rendements du capitalisme les amères réflexions d'après-guerre.

Howard Scott ne les suit pas : ayant foi dans sa théorie il ne se laisse pas arrêter par le « boom » général qui fait croire aux contemporains que les crises sont à jamais écartées. Il s'adonne, au contraire, à l'étude approfondie de la Technique et de tout ce qui s'y rapporte. Il cherche dans les

statistiques, les ouvrages divers, sur le commerce et l'industrie, les arguments et les exemples dignes d'appuyer sa thèse, et capables de réduire ses adversaires. Ses investigations, les résultats qu'il a déjà obtenus, lui attachent de nouveaux collaborateurs qui s'intéressent à ses travaux. Ce sont notamment MM. Dal Hitchcock, ingénieur de renom, les professeurs King Hubbard, et Walter Rautenstrauch, du département du génie industriel de l'université de Columbia. Par la protection de ces deux professeurs, la célèbre université elle-même accueille Howard Scott, lui fournit des instruments de travail, et lui adjoint dans ses recherches des ingénieurs et des techniciens, qu'elle appointe sur son fonds de chômage. .

Car le chômage a réapparu, les années ont passé, nous sommes en 1932. La période de prospérité est à nouveau close, la crise est pire encore que celle d'après-guerre, et de bons esprits, d'abord incrédules, commencent à se demander si ce novateur n'aurait pas raison... Installé à la section de Technologie industrielle de l'université renommée, Scott s'adresse au grand public. Une confusion, heureuse pour lui, se crée du fait qu'il semble parler au nom de cette université, et ses paroles ont un grand retentissement. Si grand même que les capitalistes s'agitent, s'indignent, et que Scott est finalement expulsé.

D'ailleurs, à peine son nom est-il connu, que les bruits les plus divers se répandent sur sa personnalité, sur ses antécédents. Peut-être sont-ils fondés, peut-être constituent-ils une campagne de calomnies payée par ses ennemis ? A la vérité, nul ne peut dire exactement ce qu'il vaut au moral. Que

n'a-t-on pas rapporté sur sa vie ! Sujet américain du Nord, d'un physique, et de manières grotesques, ingénieur de l'université de Berlin, il possède une vaste culture et il est particulièrement versé dans les sciences physiques. Pendant la guerre, à Constantinople, des démêlés avec les turcs l'obligent à s'enfuir déguisé en matelot. Il aborde au Canada et entre aussitôt dans la nouvelle usine que la Cie Air Nitrates installait dans l'Alabama. D'aucuns le présentent comme un joueur de foot-ball émérite, d'autres tout simplement comme un forban... Il paraît d'ailleurs, que le mystère qui plane sur son passé lui plaît assez pour qu'il ne cherche pas à l'éclaircir. Cela lui fait une certaine réclame qui s'allie bien à sa mise excentrique.

M. Allen Raymond, du New-York Tribune, après une enquête menée avec tous les moyens d'investigations dont dispose ce puissant journal, conclut que tout ce que l'on rapporte, n'est que légende... H. Scott médite, écrit M. Allen Raymond, sur un monde dont les ressources naturelles sont si vastes, qu'elles pourraient assurer à la masse un certain degré de sécurité et de confort [...] Il ressent les iniquités de la distribution des richesses. Il a foi dans la science qu'il considère comme un dieu moderne. Voilà ce qui nous intéresse avant tout ! Peu nous importe que M. Howard Scott soit ce qu'on dit, ou ce qu'on ne dit pas ; si sa doctrine a une valeur nous pourrions l'étudier sans nous arrêter aux tares possibles de son auteur.

Beaucoup plus favorisés que ceux qui ont discuté la question avant nous, sans bien la connaître, nous possédons

l'évangile de la Technocratie, publié en l'année 1933 par Howard Scott lui-même, et ses collaborateurs dans un petit opuscule intitulé simplement *Introduction à la Technocratie*.

Nous laisserons à Scott le soin de nous donner la définition de sa doctrine. Si elle ne semble pas très claire, il faut l'excuser un peu, c'est un mathématicien qui expose au public les idées qu'il a conçues sous la forme d'équations algébriques. Ces équations n'ont pas été publiées, et d'ailleurs, cette publication n'est pas urgente, car il a pris le soin de nous avertir que celles d'Enstein ne sont à peu près rien en comparaison.

(1) « La Technocratie est un office de recherches fondé en
« l'année 1920, composé d'hommes de sciences, de technolo-
« gistes, de physiciens, de biochimistes. Il a été organisé pour
« recueillir et comparer des renseignements sur le fonction-
« nement physique du mécanisme social de l'Amérique du
« Nord, et comparer aussi quantitativement la grandeur de
« ces opérations, avec celles de tous les autres continents du
« monde. Sa méthode, est le résultat d'une intégration syn-
« thétique des sciences physiques qui se rapportent à la dé-
« termination de toute la série des phénomènes sociaux.

« Le postulat de base de la Technocratie est que les phé-
« nomènes compris dans les opérations du mécanisme social
« sont métriques (c'est-à-dire mesurables exactement). Elle
« considère que la science consiste dans l'étude des méthodes
« qui permettent d'établir la plus grande probabilité. La
« Technocratie reconnaît, en conséquence, qu'il y a déjà des

(1) Introduction to Technocracy, by Howard Scott and others, Pages 39 et 40.

« unites fondamentales et arbitraires qui, en conjonction
« avec les unites dérivées, peuvent être étendues pour former
« une méthode nouvelle de base, pour l'analyse quantitative,
« et la détermination de l'état prochain le plus probable
« de tout mécanisme social.

« La Technocratie affirme que, comme tous les mécanismes
« organiques, et inorganiques, inclus dans l'univers social,
« sont des consommateurs d'Energie, il s'ensuit que les rapports
« métriques, qui leur servent de base sont : le facteur
« de la transformation de l'Energie, ou rendement ; et le
« taux de la transformation de l'énergie, en puissance dans
« un mécanisme pris dans son ensemble, dans un espace
« donné, et dans une unité de temps. La Technocratie établit
« donc une nouvelle technique de mensuration sociale, c'est-à-dire,
« un procédé pour déterminer le taux de croissance
« de tout ce qui consomme de l'énergie dans les limites de
« l'état le plus probable d'équilibre énergétique.

« L'emploi de cette méthode, non seulement a donné des
« résultats nouveaux, mais encore, a permis de donner un
« sens nouveau aux résultats déjà connus. C'est une méthode
« de mensuration. Il s'ensuit cet axiome que tous procédés
« d'évaluation sont exclus : la *valeur* n'a pas d'équivalent
« métrique ».

« Donc, pour n'avoir pas compris que l'énergie était le seul
« facteur mesurable, la seule base de tout système, nous en
« sommes arrivés à une situation absolument paradoxale. C'est
« ce que fait ressortir M. Stuart Chase par la statistique
« suivante :

(1) « Au cours des cent dernières années, on peut observer les courbes suivantes d'accroissement de divers facteurs en représentant le temps par T

« L'énergie a cru en suivant la courbe	<u>T³</u>
« Les dettes en suivant la courbe	<u>T⁴</u>
« La production en suivant la courbe	<u>T³</u>
« La population en suivant la courbe	<u>T²</u>

« et les hommes - heures dans la production la courbe
« moins T⁴

« Toute l'analyse technocratique est résumée dans ces
« cinq courbes ; les dettes croissent plus vite que la production, ou plus vite que la richesse matérielle. Comme
« les dettes ne sont qu'une avalanche de papier sans aucune
« valeur réelle, ces courbes démontrent le paradoxe qui ne
« peut durer indéfiniment ».

Les technocrates ne veulent donc plus étudier les phénomènes sociaux sur les données imprécises du passé. Tout doit désormais être mesuré exactement comme on mesure un rectangle, ou une ligne droite. Mercuriales, cours des changes sont des mots vides de sens ainsi que notre appréciation de la valeur des choses. La vraie base de toute mesure c'est *l'énergie* parce que l'énergie est exactement mesurable.

Telle est la théorie dont nous allons entreprendre l'étude. Pour la mener à bien, et être à même de suivre les développements rendus parfois difficiles par leur nouveauté, il nous faudra oublier certaines connaissances, ou habitudes invétérées. Il nous faudra notamment tout considérer du point de vue d'une société dont toute monnaie de métal ou

(1) Technocracy - An interpretation - by Stuart Chase, page 25).

de papier, dont tout crédit, dont toute valeur sont bannis. Il nous faudra faire abstraction de nos idées sur l'économie générale, le commerce, l'industrie, les mobiles de nos actions, et enfin le *système des prix*. Il ne subsistera plus que l'Energie à la production, et des bons d'énergie à la distribution. Bons éphémères d'ailleurs, puisqu'ils ne vaudront que pendant un temps assez limité, telle cette manne qui nourrissait les Hébreux au désert, et qui s'évanouissait aux premiers rayons de l'aurore.

Nous devons aussi concevoir les rapports sociaux entre les individus, d'une manière plus américaine et d'ailleurs plus logique. Ceci est particulièrement difficile pour des latins, imbus de préjugés de classes et de l'idée des luttes de classes. Cette notion est surannée. Au lieu de considérer le personnel d'une usine divisé en couches horizontales superposées, qui cherchent à s'exploiter mutuellement, regardons-le comme un groupement autonome, dont toutes les parties sont solidaires. Un américain voit sans jalousie et sans haine, un homme plus riche que lui. Le dernier des manœuvres de M. Ford fait son travail de son mieux ; si les 44 millions de dollars de revenu de son patron augmentent en fin d'exercice, il estime, et non sans raison peut-être, que c'est là un signe de prospérité générale, car, chacun finalement ne prospère jamais que grâce au concours de tous. Il en sera surtout ainsi en technocratie, puisque celle-ci ne sera, en fait, qu'une vaste coopérative.

CHAPITRE DEUXIEME

L'AMÉRICANISME

La civilisation de l'Amérique, est tellement différente de celle des autres nations, qu'on a inventé un nouveau mot pour la désigner : *L'Américanisme*. Ce mot est pour nous synonyme d'esprit d'entreprise, de génie des affaires, de soif du gain, d'invention, de spéculation, de capitalisme exagéré et d'une manière générale de manque de mesure en toutes choses. C'est le reflet de la mentalité des premiers immigrants qui se sont échappés des cadres rigides du vieux continent où ils étouffaient, pour satisfaire leurs goûts d'indépendance, et essayer de devenir des hommes qui ne comptent que sur leur force, et qui pensent qu'elle peut mener à tout. Tout cela contient en germe des qualités et des défauts qui ont trouvé leur épanouissement dans l'américanisme. Il faut donc bien s'en pénétrer sous peine de ne rien comprendre

à la Technocratie qui n'en est que le développement rationnel.

Les Technocrates sont, en effet, des hommes pratiques, leur doctrine est spécifiquement américaine et conçue pour les américains. Elle n'a nulle prétention d'être universelle, et d'assurer le bonheur de tous les peuples. H. Scott lui-même prend soin de nous faire remarquer que le fossé qui sépare la civilisation américaine de la nôtre est devenu si profond, que nous ne sommes même plus faits pour nous comprendre. Nos idées, nos théories sont tellement différentes, qu'elles ne sont plus reçues de l'autre côté de l'Océan.

(1) « Qu'est-ce que le monde, dit-il, peut offrir en face de ce
« problème social ? L'Europe a découvert l'Amérique en 1492,
« et aujourd'hui l'Amérique est plus loin de l'Europe qu'elle
« ne l'était quand Colomb mit à la voile. L'Amérique telle
« qu'elle sera demain, devra être découverte à nouveau par
« l'Europe. Dans cette morne période qui précède l'aurore
« d'une ère nouvelle, la culture et la tradition Européennes
« n'ont rien d'important à nous offrir.

« Il n'y a pas d'importation de théories, sociales ou politi-
« ques, qui aient le don de résoudre le problème qui se pose
« à l'Amérique aujourd'hui. Ces théories viendraient de pays
« qui ne sont pas équipés industriellement, qui n'ont pas
« de personnel spécialisé, dans lesquels un faible pourcen-
« tage de la population est entraîné à appliquer les procédés
« des ingénieurs.

« [...] Aucune des théories d'action sociale qui existent
« actuellement ou sont proposées en Europe ne peut en au-

(1) Introduction to Technocracy. By Howard Scott and others, page 43).

« cune façon être applicable à cette entité unique par sa
« conformation géologique, sa technique, son équipement,
« toutes choses qui caractérisent l'Amérique du Nord ».

Cette différence est assez naturelle si on considère que le peuple américain est issu d'un amalgame de toutes les races européennes, représentées dans une forte proportion, il faut l'avouer, par les plus mauvais spécimens, qui n'avaient de commun entre eux que le désir d'être libre et de faire fortune. Renan disait que la France s'était formée des éléments les plus variés, comme si on les avait tous placés dans une vaste chaudière, où on les aurait fait bouillir sous la présidence des Rois de France. Combien cette comparaison est plus juste encore pour l'Amérique, surtout si l'on considère qu'il y a suffi de deux siècles pour fondre ces éléments si divers, en une race autonome ?

*

* *

Ce continent n'a toutefois pas échappé au cycle classique de l'évolution de tous les peuples. Les premiers immigrants, et leurs descendants immédiats, menaient la vie pastorale et patriarcale et cet état se maintint jusqu'au XVIII^e siècle. L'absence de routes, de commerce, de manufactures, (que d'ailleurs l'Angleterre ne laissait pas s'établir dans ses colonies), perpétuaient nécessairement l'état de chose existant.

A la fin du XVIII^e siècle éclate la guerre d'indépendance. Le joug est secoué, les familles isolées prennent contact, les

citoyens commencent à connaître leur propre pays, ils ont enfin conscience d'appartenir à la même nation. Les routes se frayent, les relations s'établissent, le commerce s'amorce, des agglomérations se forment, c'est la vie municipale qui commence. Enfin, l'industrie, libérée de la tutelle de l'Angleterre, prend son essor. Elle est d'ailleurs bientôt favorisée par les guerres Napoléoniennes qui coupent presque complètement les relations avec l'Europe et obligent l'Amérique à se suffire à elle-même coûte que coûte. Nous avons constaté le même phénomène pendant la dernière guerre ; nombre de pays qui autrefois offraient à notre industrie des débouchés assurés, sont devenus eux-même producteurs et sont désormais fermés à notre importation.

En 1791 s'installe la première manufacture : une filature. En 1805, les progrès sont déjà foudroyants. Dès 1810, 44 hauts fourneaux étaient allumés, et en 1815, il y avait un million de broches en action. De cette époque date la séparation entre le nord industriel et le sud agricole principalement producteur de coton. L'immigration augmente sans cesse, elle apporte un renfort de 600.000 hommes dans la décade 1830 à 1840, et le chiffre de la population passe dans le même temps de 12 millions à 17 millions. Il faut remarquer que presque tous les immigrants viennent à la recherche de terres vacantes : ils poussent toujours vers l'ouest, le fameux *far west* avec ses *cow-boys* dont la légende hante l'imagination des jeunes Européens. Aussi, quand au débarquement, les industriels tentent de détourner vers leur usine ces hommes épris de liberté, est-ce fort difficilement qu'ils

en décident quelques uns à renoncer à leur rêve pour mener dans une ville d'Amérique l'existence d'un prolétaire.

Ce fait mérite la plus grande attention, car il contient l'explication de la différence totale qui sépare l'ouvrier américain de son confrère Européen. A cette époque, les Economistes ne cessent de s'élever, et certes avec raison, contre l'exploitation dont est victime la classe des travailleurs dans tous les vieux pays. La journée de travail y est couramment de 18 heures, le salaire insuffisant ; les enfants de 10 ans marchent jour et nuit avec les équipes d'hommes, le repos est à peu près inconnu. Et cependant celui qui trouve à s'employer est heureux tant il y a pléthore de main-d'œuvre ! On s'explique alors que la machine soit regardée comme une ennemie, par ces ouvriers à qui elle enlève, sans compensation, leur unique gagne-pain.

En Amérique, la situation est complètement renversée. Qui donc songerait à regarder d'un œil d'envie ceux qui sont embauchés ? M. Bertrand de Jouvenel, dans son livre très documenté sur *La crise du capitalisme américain* cite ces lignes que Franklin écrivait en 1760 : « Aucun homme
« ayant un coin de terre à lui et pouvant soutenir sa famille
« par son travail, n'ira se donner un maître en se faisant en-
« gager dans une usine. Il suit de là qu'aussi longtemps
« qu'il y aura des terres vacantes en Amérique, l'industrie
« ne pourra se développer », et plus loin : « c'est la misère
« qui permet aux usines de s'édifier. Seule la multitude des
« pauvres dénués de terres, et qui doivent travailler pour
« d'autres, moyennant de bas salaires, ou mourir de faim,

« permet aux capitalistes d'ouvrir des fabriques. »

Puisqu'il y a des terres vacantes à profusion, l'ouvrier fait en quelque sorte son prix, ou plus exactement l'industriel achète pour un haut salaire le renoncement de l'homme à la vie du far west. Il est également naturel que cet industriel soit poussé par la concurrence, à chercher dans les derniers progrès de la machine une compensation aux frais que représentent ces hauts salaires, tandis qu'en Europe le bon marché de la main-d'œuvre permet de travailler avec des machines démodées. L'ouvrier américain de son côté ne voit aucun inconvénient à ces transformations, peu lui importe que le patron ait besoin de moins de monde, puisqu'il en manque toujours. Les grands mouvements socialistes ou communistes qui secouent, à cette époque, les prolétaires du vieux continent ne trouvent donc que de rares échos de l'autre côté de l'océan. Ces origines ont nécessairement créé des mentalités dont nous constatons aujourd'hui la différence complète.

Le développement des usines amène celui des villes qui se substituent aux petits bourgs d'autrefois, et se peuplent à un rythme inconnu jusqu'alors dans aucun pays. La population urbaine passe de 864.000 habitants en 1820 à cinq millions en 1860, et 42 millions en 1890 ! Dès 1822, le travail en série est organisé ; la Corporation du canal et des écluses de Merrimack, installe en 4 mois à forfait sur simple demande, une usine de 5.000 broches en état de fonctionner. Elle construit tout, fournit tout, depuis le terrain jusqu'aux machines, y compris le logement du concierge. Vers 1830, le

chemin de fer apparaît, et Michel Chevalier, dans son enquête, note que l'on spéculé sur tout : terrains, chemin de fer, banque, le pays n'est plus dit-il qu'une vaste rue Quincampoïs.

*

* *

Ces progrès industriels, ces fondations de villes faisaient naître des problèmes nouveaux que nous englobons dans le mot d'urbanisme. Leur solution nécessaire, introduisit dans les mœurs jusque là honnêtes, la corruption des administrations qui est encore de nos jours une triste caractéristique de l'américanisme.

Tout était, en effet, à créer dans ces villes surgies de terre souvent en pleine campagne, routes, chaussées, trottoirs, installations d'eau, de gaz, d'éclairage, etc., etc... Il y avait donc là des affaires colossales bien tentantes pour des hommes entreprenants.

C'est alors que se fondèrent les *corporations*. Ce sont des sociétés auxquelles la loi reconnaît certains privilèges, en échange de leur utilité pour le bien commun. Ces corporations commencèrent par acheter les conseillers municipaux qui leur accordaient la concession des services publics de la ville. Mais ce procédé devint vite trop coûteux et trop aléatoire. En effet, les conseillers entravaient tous les travaux par des ordonnances de police, dont il fallait payer ensuite l'annulation. Elles trouvèrent donc plus simple de s'assurer des électeurs directement et de n'avoir au conseil que des

hommes sûrs. Ainsi naquit « la corruption électorale », cette industrie spéciale, plus florissante en Amérique qu'en aucune autre partie du monde. Telle est l'origine des *Boss*, agents louches de toutes les tractations qui sont les bandits avec qui l'on cause, et les *gangsters* qui sont les bandits avec qui l'on ne cause pas et qui tuent si on ne cède pas.

(1) « Beaucoup de grandes familles américaines proviennent
« de privilèges obtenus par la corruption des conseils muni-
« cipaux. La nécessité de faire réélire des administrateurs
« ayant failli à leurs devoirs, donna aux marchands de vote
« en gros une valeur financière considérable, et fut le point
« de départ principal du pouvoir des *Boss*, lesquels à leur
« tour usèrent largement des *gangsters*, leur accordant en re-
« tour l'immunité que l'on sait. Ainsi se forma l'alliance qui
« exerce une telle emprise sur la vie municipale américaine :
« le financier qui exploite le consommateur avec la sanction
« de la municipalité, laquelle en retire un large profit maté-
« riel, et se maintient au pouvoir en s'assurant des votes
« par la faveur, et l'intimidation, usant comme agents, de
« criminels qui sont payés de leurs services en immunités ».

Rien n'est changé de nos jours. Les exploits d'Al Capone, qui paraît être maître de la ville de Chicago et de plusieurs Unions, sont connus du monde entier. Mary, Agnès Hamilton dans son livre *América to day*, nous rapporte de son nouveau voyage en Amérique de 1932 des détails peu rassurants. Ses renseignements personnels, après tant d'autres témoignages, permettent d'affirmer que les *gangsters* ont des or-

(1) La crise du capitalisme américain. Bertrand de Jouvenel, page 42.

ganisations qui leur assurent un prélèvement d'impôts réguliers sur la population. Tout commerce doit leur payer tribut ou disparaître. Un agent fort bien renseigné sur la fortune de chacun passe comme fait chez nous le contrôleur des contributions et taxe chaque citoyen important. On ne peut pas refuser de payer si on tient à la vie ! C'est ainsi, par exemple, que les confectionneurs de New-York sont taxés à 2 millions de dollars. Un ami de la voyageuse ayant averti la police (qui pour toute réponse haussa les épaules) se vit infliger en représailles par le contrôleur des gangsters à titre d'amende — le coefficient 10 — ! On sait que le trafic de l'alcool pendant la prohibition se faisait ouvertement, de connivence avec les autorités, si bien qu'il fallut rétablir le régime humide, pour faire cesser cette comédie, qui était une source de profits scandaleux.

Que dire des rapt d'enfants et de jeunes filles qui ne sont rendus vivants que contre forte rançon ! L'aventure du bébé de Lindberg est connue, mais ce qu'il faut savoir, c'est que les journaux signalent chaque année 1.000 cas semblables en moyenne, et que ceux qu'on ne publie pas par crainte de représailles sont encore bien plus nombreux. Le pis, c'est que tout cela est tellement dans les mœurs, si bien admis de tous comme un mal nécessaire, que Mary Agnès Hamilton n'a pu trouver d'autre titre à son chapitre que ces mots suggestifs : *ce qui ne choque personne*.

Les industriels qui obéissent comme les autres aux injonctions de ces associations de gangsters, savent aussi s'en servir pour leurs intérêts : à forfait, les grévistes sont immédia-

tement mis à la raison par quelques gangsters nommés policiers pour la circonstance et grassement payés. Il n'en coûte que quelques morts du côté des ouvriers, quelques non-lieu du côté des gangsters poursuivis. En mars 1932, la police de Dearbon (la ville dont M. Ford est propriétaire) qui compte 50.000 habitants, massacra à coups de mitrailleuses de paisibles chômeurs, qui se disposaient à passer sur son territoire !.. Il est donc difficile que les salariés puissent faire pression sur les patrons par la grève, et il en résulte que si certains ouvriers formant une élite touchent des hauts salaires, le plus grand nombre est obligé de se contenter d'une paye à peine suffisante pour vivre.

Dans certaines campagnes, d'anciennes familles gardent les vieilles traditions. Elles déplorent l'état de chose actuel, mais pour réagir elles n'ont recours qu'à des procédés identiques. Elles ont constitué le Ku-Klux-Klan, qui diffère bien des associations de gangsters par la qualité des membres et le but poursuivi, mais non pas par les procédés employés. (1) « L'élément essentiel qui distingue les diverses « manifestations, réside dans le fait que le mouvement Ku-Klux-Klan fut en majeure partie mené par d'anciens « américains d'origine, tandis que les crimes dans les grandes villes prouvent avec quelle rapidité, l'américanisme « indiscipliné s'est emparé précisément des immigrés de la « veille ».

Ces campagnes sont d'ailleurs envahies peu à peu par les industries qui y recherchent la main-d'œuvre bon marché, car

(1) Prosperity, par Maurice J. Bonn, page 146.

les fermiers y sont devenus fort misérables depuis la mévente du coton. Les cultures y sont d'ailleurs trop spécialisées, trop industrielles, des régions entières du Texas, par exemple, ne produisent que du coton. Le fermier achète tout ce qu'il consomme comme l'ouvrier des villes, et il a réalisé ce paradoxe du cultivateur mourant de faim quand le coton ne se vend pas ! Au moins en France, même si la récolte doit attendre dans la grange, le paysan mange à sa faim !

*

* *

Entre l'Europe et l'Amérique, il y a une différence essentielle, l'Europe se transforme lentement, mais garde ses cadres. Elle a des traditions, une histoire, un passé. L'Amérique a jailli d'un bloc. Elle n'a pas eu à s'adapter à des mœurs nouvelles, puisqu'elle a toujours eu les mêmes. L'émigrant même en posant le pied sur ce continent rejette loin de lui tout ce qui rappelle la civilisation de ses ancêtres et se déclare américain cent pour cent. La machine et la Bourse sont désormais ses dieux, il se fait à la vie standardisée parce qu'il pense que c'est là le chemin de la fortune. Or, le « make money » est désormais l'unique but de sa vie. Aussitôt il prend goût à tout ce qui est colossal, il dépense, il gaspille, (car être riche, c'est consommer) il aime le confort, le luxe, le nouveau, le risque, le jeu qui remplace pour lui les jouissances si variées du latin. Il vit dans un rêve et s'endort chaque soir avec l'espoir de se réveiller millionnaire. On dit pour résumer tout cela que le peuple américain est jeune... peut-être..., si toutefois il y a des peuples jeunes..., quant à nous

nous croyons surtout qu'il est l'esclave du veau d'or.

Tel est le berceau de la Technocratie. Peut-être est-ce cela qui justifie la doctrine, et aussi l'espoir que caressent ses fondateurs de l'y voir un jour mise en pratique.

Il n'est pas douteux que la société américaine est dans un état un peu chaotique qui appelle une direction ferme. Quel sera le résultat de cette évolution qu'entrevoit M. de Jouvenel lorsqu'il écrit :

(1) « Le pays où l'existence personnelle est le plus étroitement conditionnée par les institutions économiques, c'est les Etats-Unis. Si l'on pouvait dresser des tableaux distinguant pour chaque individu quel pourcentage de sa vie échappe à l'influence des phénomènes collectifs, on verrait que ce pourcentage n'est nulle part, non pas même en Russie soviétique, aussi bas qu'aux Etats-Unis.

« Il s'en suit que la révolution que je crois voir venir mettra aux dirigeants futurs la plus lourde charge qui ait jamais incombé à une autorité temporelle. Ils auront plus de pouvoir sur le bonheur, ou le malheur quotidien de leurs concitoyens qu'il ne s'est jamais vu ».

Ainsi l'américanisme, qui est une vaste standardisation, appellerait normalement la plus terrible des dictatures, or, la Technocratie est bien la dictature la plus terrible que l'on puisse imaginer.

(1) La crise du capitalisme américain, par M. Bertrand de Jouvenel, page 10..

Ces mœurs sociales corrompues, ne faciliteront certainement pas la tâche des Technocrates, le jour où ils mettront leur doctrine en pratique. Il faudrait commencer par refaire l'éducation morale de tout un peuple, et cela est autrement ardu que de calculer le rendement d'une chute d'eau...

CHAPITRE TROISIEME

LE MACHINISME

Les anciens ne connaissaient guère que le moteur humain. Les fresques des tombeaux égyptiens retracent le travail des esclaves construisant les pyramides. Elles représentent des centaines d'hommes attelés à de pesants fardeaux, marchant au pas, au rythme d'un instrument de musique, et sous la menace du fouet.

Au XIII^e siècle de notre ère, la situation est à peu près inchangée. Certes, il n'y a plus d'esclaves dans les pays civilisés, mais on n'y utilise pas davantage nos machines modernes. Les guerriers, les propriétaires et les agriculteurs se partagent l'activité sociale. Il y a bien des commerçants et des artisans, mais ils sont peu nombreux, même, leur rôle semble médiocre, puisque au milieu du XVIII^e siècle, les physiocrates vont jusqu'à les qualifier d'improductifs...

Ces artisans, propriétaires de leurs instruments de travail, comme l'a si bien exposé Karl Marx, sont indépendants. Ils exécutent des commandes et livrent directement au client un article soigné. Groupés en corporations, ils acquièrent des privilèges qui assurent leur existence, et protègent leurs métiers contre la concurrence. Mais, leur travail revient trop cher, et tous ceux qui le peuvent, se servent eux-mêmes. C'est ainsi que le paysan construisait sa chaumière dont il renouvelait périodiquement la toiture, taillait les jougs de ses bœufs, forgeait des coutres, cerclait les roues de sa voiture. De nos jours, dans certaines campagnes, ces mœurs se sont perpétuées, on y entend encore dans les calmes soirées d'automne, résonner au loin l'enclume du laboureur qui redresse les socs de sa charrue fatigués par le labeur du jour.

Toutefois, au XVII^e siècle, certains travaux réclament la réunion de plusieurs artisans dans un même lieu, les manufactures commencent à apparaître. Source de richesse pour la nation, elles sont vivement encouragées par les rois, qui font même venir de l'étranger les plus habiles ouvriers. Ce travail en commun, devait nécessairement amener le perfectionnement de l'outillage, et l'augmentation du rendement. L'ouvrier, d'autre part, avait désormais un maître, propriétaire de ses instruments de travail ; l'artisan était devenu un « salarié ». C'est alors que l'esprit fertile de l'homme recherchant les moyens de produire le plus possible avec la main-d'œuvre la plus réduite capta les forces de la nature, et peu à peu créa la machine, dont les progrès ont été, depuis,

constants. D'abord simple outil perfectionné qui facilitait la tâche de l'homme, elle en vint à travailler elle-même sous sa direction, et le temps est proche, peut-être, où elle le remplacera totalement.

*
* *

Cette révolution dans l'industrie pour si importante qu'elle soit, n'est rien à côté des bouleversements sociaux qu'elle a entraînés. Avec l'ouvrier des usines, un quatrième état est né qui peu à peu envahit la société, y prend une place chaque jour plus grande, et prétend finalement l'asservir.

Les débuts cependant avaient été bien pénibles. Les ouvriers étaient hostiles aux inventions. Les gens éclairés eux-mêmes ne comprenaient pas l'avenir qui s'ouvrait par l'usage de ces forces nouvelles que l'homme avait domptées. En 1776, le bateau à vapeur inventé, et lancé sur le Doubs par le Marquis de Jouffroy sombra sous les sarcasmes. L'esprit, pourtant ouvert, de Napoléon 1^{er} ne saisit pas 30 ans plus tard le parti qu'il aurait pu tirer contre l'Angleterre de cette merveilleuse invention.

Les Economistes commençaient cependant à sentir qu'il y avait quelque chose de changé. Turgot le notait déjà en 1770 dans ses lettres à Mlle de Lespinasse ; et au début du XIX^e siècle, les progrès de la machine étaient si importants que cette question passait au premier plan des préoccupations. Déjà, d'ailleurs, les crises apparaissaient, et Sismondi

dénonçait la misère des travailleurs. Mais, c'est à Saint-Simon que revient l'honneur d'avoir lu dans l'avenir les transformations sociales que la machine apporterait au monde.

(1) « La politique peut, disait-il, ne pas disparaître, à la
« condition de se transformer radicalement, et de devenir la
« science qui a pour objet l'ordre des choses le plus favorable
« à tous les genres de production... La France est devenue
« une grande manufacture et la nation Française un grand
« atelier. Le soin d'empêcher les vols, et autres désordres dans
« ces ateliers ; en un mot, le soin de gouverner ces ateliers,
« n'est considéré que comme un travail tout à fait secondaire
« et il est confié à des subalternes. Ce régime de
« demain c'est l'industrialisme, c'est-à-dire, une organisation
« sociale combinée toute entière en vue de favoriser l'industrie,
« source unique de toutes les richesses et de toutes
« les prospérités... Je conclus que la classe industrielle doit
« continuer à gagner et envahir enfin la société toute entière,
« re, c'est là que vont les choses, c'est là que nous allons...
« Le gouvernement parlementaire doit être considéré comme
« le passage indispensable vers le régime industriel, il est
« nécessaire pour opérer la transition du régime entièrement
« arbitraire qui a existé, au régime tout à fait libéral qui
« existera plus tard ».

Si Saint-Simon a eu une idée très exacte de ce que nous appelons le *machinisme*, il le doit à sa méthode :

« L'avenir se compose — écrit-il — des derniers termes

(1) Œuvres complètes, Lettres à un américain.

f
« d'une série dont les premiers constituent le passé. Quand
« on a bien étudié les premiers termes d'une série, il est fa-
« cile de poser les suivants. Ainsi, du passé bien observé, on
« peut facilement déduire l'avenir ». La méthode était bonne
si l'on en juge par les résultats, car il y a un siècle l'industrie
et le prolétariat n'étaient encore rien à côté de ce qu'ils sont
aujourd'hui. Le progrès marche avec une progression géomé-
trique, de telle sorte que l'avance des dernières années, efface
sans cesse celle du passé, et permet tous les espoirs pour
l'avenir.

Les Technocrates n'ont pas manqué d'être frappés de cette
progression que rien ne semble pouvoir arrêter. Aussi nous
en donnent-ils de nombreux exemples dont nous reproduisons
les plus typiques :

L'ouvrier briquetier depuis 5.000 ans n'a jamais produit
plus de 360 briques par journée de 8 heures. Il peut mainte-
nant aidé d'une machine perfectionnée en fabriquer 15.000
dans le même temps.

Depuis un siècle, l'extraction du minerai est passée de 800
tonnes, par travailleur et par an, à 20.000 tonnes, et la fa-
brication de la fonte en gueuse de 25 tonnes, à 10.000 tonnes.

Quand la terre se retournait à la pelle, un homme prépa-
rait un huitième d'acre par journée de 12 heures, d'un travail
pénible. Aujourd'hui, le fermier américain avec son puissant

tracteur armé de 60 disques, ramène le temps horaire nécessaire à ce même labour, à 0,088, soit un gain de temps de 1.100 fois.

La nouvelle machine Owens fabrique 3.600 bouteilles à l'heure.

La production des cigarettes est passée de 500 à 2.500 à la minute, en quelques années.

Cette progression dans la production appelle l'usage des machines automatiques, tant pour la fabrication que pour le contrôle. Les mouvements, en effet, deviennent trop rapides pour que l'homme puisse les suivre, et le contrôle doit être d'une telle précision que seul un instrument qui ne se trompe pas est capable de l'exercer. L'automatisme entre même dans l'usage courant ; c'est ainsi que dans le métropolitain, les tickets sont vendus et contrôlés automatiquement, et des distributeurs automatiques vendent des cigarettes, rendent la monnaie, et disent : « Merci ».

(1) « Dans la chaufferie du California, trois chauffeurs, habillés de blanc, remplacent l'ancienne équipe de 120 hommes. Ils surveillent les robinets et les manomètres.

« La cellule photo-électrique, qui ne se trompe jamais et ne connaît aucune fatigue, sert à trier les légumes, fruits, œufs, mesurer la lumière, apprécier les couleurs, classer les minerais, compter les billes et rejeter les mauvaises, enregistrer le temps d'une course, compter les passants ou les véhicules, marquer la profondeur des nuages, la fumée dans un tunnel, voir à travers le brouillard, inspecter les boîtes

(1) *Technocracy*, an interpretation, par Stuart Chase, page 16.

« de conserves, introduire un nouveau procédé de photogra-
« vure, diriger automatiquement le trafic, ouvrir les portes
« à l'approche de la fille de service, compter les feuilles de
« papier, mesurer leur épaisseur, contrôler automatiquement
« les trains, pour ne citer que quelques-uns de ses usages ».

Certes, l'automatisme absolu ne semble pas encore au point, et sans doute bien des années encore nous séparent du temps où son emploi sera généralisé. Cependant, les machines existantes se perfectionnent chaque jour, certains mouvements, certains travaux ne réclament plus la main de l'homme. C'est d'ailleurs ce qui permet d'abaisser les prix de revient, au point que dans une automobile de 3.000 dollars, le coût de la main-d'œuvre n'est plus que de 180 dollars. Lorsque tous les éléments encore épars seront réunis, l'automatisme sera créé. Ne l'est-il pas déjà ? Écoutons M. Druesne nous rapporter un fait digne d'être cité :

(1) « Les techniciens qui ont l'occasion de passer par Chi-
« cago ne manquent jamais de se rendre à Milwaukee pour
« visiter les usines de la **A. O. Smith Corporation** ; le voyage
« en vaut la peine. Là, dans un vaste hall de 400 pieds de long,
« des machines fabriquent 10.000 châssis d'automobiles par
« jour : 208 hommes suffisent à l'opération. Les matières
« premières pénètrent à un bout du hall, sont inspectées, ac-
« ceptées ou rejetées par de véritables monstres mécaniques ;
« et les châssis, prêts à être expédiés, vont automatiquement
« se ranger dans des wagons de chemin de fer à l'autre bout du

(1) Les problèmes économiques, et la Technocratie. Maurice Druesne, page 44.

« hall. Il suffit de changer certaines pièces pour produire
« des châssis d'une marque différente. Quelques minutes d'ar-
« rêt et les machines recommencent à fabriquer inlassable-
« ment. Dans ces usines automatiques, comme dans les cen-
« trales d'électricité modernes, l'homme ne fait plus que
« manœuvrer des leviers, couper des courants électriques,
« pousser des boutons et surveiller des instruments. Et même
« dans ce domaine, la faillibilité de l'homme tend à être
« remplacée par l'infailibilité des cellules photo-électriques,
« régulateurs automatiques ou autres inventions, ces méca-
« nismes ne connaissent pas la fatigue ».

« Pour ce qui est de la fabrication automatique de la plu-
« part des articles manufacturés, M. Smith lui-même, le pro-
« priétaire de la A. O. Smith Corporation, en admet la possi-
« bilité. Il emploie d'ailleurs toute une armée d'ingénieurs et
« de techniciens qui se dévouent uniquement à l'étude et à
« la mise au point de procédés semblables à celui que je viens
« de décrire. La fabrication entièrement automatique de tu-
« bes est presque résolue. Quand M. Smith se mettra à fa-
« briquer automatiquement des tubes, vingt-quatre heures
« par jour, je me demande réellement ce que deviendront
« toutes les autres tuyauteries qui en sont encore aux mé-
« thodes ordinaires ».

Les adversaires des technocrates, et ils sont nombreux, se sont efforcés de détruire, un à un, les arguments mis en avant. Ils n'ont pas manqué de discuter notamment le rendement du briquetier. Selon eux, un homme ne peut dans l'état actuel des machines, produire plus de 2.000 à 3.000 bri-

ques par jour. Si d'ailleurs, il en produisait 40.000, il suffirait de 100 hommes pour satisfaire tous les besoins de l'Amérique du Nord. Mais le problème ne serait nullement résolu à cause des transports longs et coûteux, et de l'impossibilité de trouver en un seul lieu la matière première en quantité suffisante. La fabrication des cigarettes, des bouteilles, etc... est tour à tour attaquée, les chiffres sont ramenés à des maxima très inférieurs à ceux avancés.

Nous ne nous laisserons pas entraîner dans cette discussion. Peu importe qu'un hectare soit labouré en 10 minutes ou en 3 heures, nous laisserons aux ingénieurs le soin de calculer les courbes de rendement. Pour nous, qui n'écrivons pas un ouvrage technique sur le travail absolu et comparé des machines contemporaines, il nous suffit de constater que les perfectionnements apportés permettent de fabriquer toujours plus vite, souvent mieux et avec moins de main-d'œuvre. Tout le monde est d'accord sur ces faits qui constituent l'essence même du machinisme.

Nous ne pouvons donc pas accuser les Technocrates de se tromper quand ils prétendent qu'ils arriveront à produire toutes les marchandises, si vite, si bien, à si peu de frais que la main-d'œuvre employée et le prix de revient tendront vers zéro. C'est sur une base solide, il faut le reconnaître, qu'ils construisent leur théorie.

*

* *

Le machinisme a fait naître de graves problèmes. Dans un chapitre spécial, nous étudierons en raison de son importance la question du chômage que les Technocrates déclarent impossible à résoudre autrement que par l'application de leur théorie, et nous parlerons de suite de la surproduction.

La surproduction est la conséquence naturelle du perfectionnement de la machine, car si d'abord celle-ci fut inventée pour faciliter le travail de l'homme, elle ne tarda pas à être regardée comme un facteur d'enrichissement pour son propriétaire. L'appât du gain devait naturellement pousser à produire le plus possible. Tant qu'il y a des acheteurs, l'affaire est excellente. Mais bientôt le nombre des industries similaires, la concurrence, le remploi des bénéfices dans la même affaire, amènent la saturation du marché. Sans doute, c'est un bienfait pour le consommateur, qui peut se procurer à bas prix un article que sa cherté jusque là avait réservé aux plus riches. Mais c'est un axiome en économie politique, que si les besoins sont illimités en nombre, ils sont limités en capacité. Il arrive donc un moment où le bas prix n'attire plus l'acheteur. De plus, nombre d'articles ne se consomment que dans une proportion restreinte. Quand chaque citoyen aura sa baignoire, son appareil de T.S.F., son réfrigérateur électrique, etc... c'est en vain que les prix baisseront. D'autre part, ce n'est pas une baisse de 50% sur les briques, les bouteilles ou les cercueils qui en augmentera notablement la

consommation. Quand ce point de sursaturation est atteint, il y a mévente ; puis le stockage entraîne l'arrêt ou le ralentissement de la production d'où naît le marasme général des affaires et enfin le chômage.

*

Les Etats-Unis sont équipés pour produire 9 millions de voitures automobiles par an. Jamais le public dans les époques de prospérité n'en a acheté plus de 7 millions, cependant la fabrication se perfectionne chaque jour : en 15 ans la maison Buick a accru sa production de 1400% (tandis que le personnel n'a augmenté que de 10%) en 1904 une voiture réclamait pour sa construction et sa finition 1291 heures de travail ; en 1919, 313 heures suffisaient; et, en 1929 elle ne demandait plus que 92 heures...

Howard Scott remarque que (1) « si l'on étudie le graphique du « développement de la production d'une industrie principale « du continent américain, telle que le fer ou l'acier, pendant « ces dernières années, on note que cette industrie peu développée jusqu'en 1870 s'accroît ensuite à une vitesse accélérée.

« Enfin dans son développement, chaque industrie atteint « dans son ascension un point dit « d'inflexion » à partir « duquel la vitesse d'accélération décroît. Ce point s'est ren-

(1) Introduction to Technocracy, page 25.

« contré pour les chemins de fer américains en 1900, et pour
« l'ensemble des industries principales vers 1921.

« De même si on étudie pour une industrie donnée, de-
« puis 100 ans le nombre total des machines, outils et équi-
« pement matériel, on voit que cet ensemble s'accroît jusqu'à
« atteindre un maximum ; alors, la technologie intervenant,
« l'outillage désuet est abandonné, et le nombre total des
« machines est réduit ».

Il en résulte que les industries nouvelles qui semblaient à
leurs débuts retourner aux procédés de la manufacture, pas-
sent en peu de temps par tous les stades que connut l'indus-
trie au cours du dernier siècle, et ne tardent pas à être équi-
pées comme le sont les plus modernes. L'industriel averti
ne recule en effet devant aucun sacrifice.

(2) « L'industrie américaine n'hésite jamais à condamner
« une machine, au moment où elle peut s'en procurer une
« autre qui est meilleure... » et il ajoute même : « ce principe
« doit être appliqué au foyer pour avoir une véritable éco-
« nomie nationale. Nos foyers, et nos manières de vivre, sont
« encore trop influencés par les traditions de l'ancien
« monde ».

*

Lorsque la crise éclate, il n'y a pas d'autre moyen de l'en-
rayer que de produire moins. Mais l'industriel ne peut se ré-

(2) Le Progrès, par Henry Ford - Page 17.

soudre à réduire volontairement ses bénéfices. Il aurait fallu freiner la production avant que la crise n'éclate.

Il cherche alors à vendre quand même en forçant l'acheteur. Cela peut paraître paradoxal. On pense généralement que l'acheteur est l'être le plus libre, le plus indépendant qui soit au monde. Il ne l'est en réalité que dans une certaine mesure, exactement proportionnée aux moyens dont il dispose, car tout l'argent du prolétaire est destiné à être dépensé. Il y a donc possibilité de diriger les achats sur un article plutôt que sur un autre. C'est ce à quoi sert la réclame. Il y a des procédés, et les américains sont passés maîtres dans leur emploi, pour faire accepter même un mauvais produit. Cependant : « Un marché, dit M. Ford, n'est jamais saturé
« d'un bon produit, il se sature très vite d'un mauvais et,
« malgré l'excellence d'un produit à ses débuts, son degré
« d'excellence ne se maintient pas si on ne l'améliore pas
« constamment ». En un mot, on peut tromper le public, mais il finit par se fatiguer même des bonnes choses quand elles ne se renouvellent pas.

En plus de la réclame obsédante il y a le vendeur qui relance le client jusqu'à domicile, mais surtout il y a la *mode*. Nous connaissons en France cette coutume, fille de la vanité, exploitée par les tailleurs, qui oblige hommes et femmes, et surtout celles-ci, à renouveler constamment leurs vêtements, parures, chapeaux, etc... Il était réservé aux Américains du Nord d'élever cette ruineuse coutume à la hauteur d'une institution nationale avec la création du *type annuel* pour n'importe quel article.

Partout donc aux Etats-Unis, des campagnes sont faites par les journaux, par la T.S.F. par tous les moyens connus, afin de décider le public à prendre l'habitude de jeter le phonographe, l'aspirateur, l'auto, le réfrigérateur du type de l'an passé, c'est-à-dire démodé. Il ne semble pas que cette propagande aurait beaucoup de succès dans notre pays économe, il n'en est pas de même aux Etats-Unis, dont les citoyens ont le génie du gaspillage. M. Druesne nous rapporte que « aux environs des villes, le bord des routes, les champs » incultes, disparaissent littéralement sous les débris, la ferraille, vieux meubles, automobiles, glacières, etc... — Ce gaspillage est tel que M. H. Scott se demande si un jour, ce peuple n'aura pas épuisé sa richesse minière comme il a fait de ses forêts ? Et renchérissant encore, M. H.-G. Wells va jusqu'à proposer une mode pour les maisons ! Elles seraient démolies et reconstruites périodiquement dans le style du jour ! N'est-ce pas une véritable aberration ? L'industrie doit-elle produire pour satisfaire les besoins de l'homme ? Ou l'homme doit-il détruire pour permettre à l'industrie de produire ?

Ces procédés pour forcer la vente, semblent, en effet, devoir être fort efficaces ! Si le client veut détruire tout ce qu'il achète, l'industriel ne manquera pas de travail !.. à moins que tous les consommateurs alléchés ne deviennent industriels et qu'il n'y ait plus personne pour détruire ? Ce système toutefois paraît surtout recommandable dans les périodes de prospérité... car pour acheter aussi inutilement, il faut en avoir les moyens... Or en période de crise, c'est justement ce qui

fait le plus défaut ; ...autrement, il n'y aurait pas de crise...

Ainsi le machinisme en envahissant le monde auquel il semble apporter avec le bonheur, le confort et le bon marché, a fait naître des problèmes qui restent jusqu'ici insolubles. Il est générateur de crises, de privations, de misère. La technocratie ne s'en émeut pas et prétend tirer parti de ses défauts même : la surproduction cause de tous ces maux devient avec elle le meilleur des biens ! Car, seule la surproduction, la plus intense possible, permettra de donner à chacun tout ce qu'il désire, sans que personne ne soit privé. Il suffira de changer le mode actuel de la répartition des richesses comme nous le verrons bientôt.

✧

✧ ✧

Si la technocratie, par le développement intense du machinisme, apporte le luxe pour tous, il est cependant à craindre que l'humanité loin de progresser, ne se retourne fort en arrière. Le confort serait une bonne chose si l'individu pouvait parallèlement développer son esprit, s'élever vers quelque idéal. Or l'avenir se présente plus terre à terre que jamais. Cette société soi-disant super-civilisée, ne comprendra guère plus que la classe des automates serviteurs de la machine, c'est-à-dire le plus dégradant des prolétariats. Comme le remarque M. Lucien Romier :

(1) « Le prolétariat, c'est l'humanité soumise à la matière

(1) Qui sera le maître ? page 222.

« ou à la machine, ne les dominant plus, subissant passive-
« ment dans ses façons de vivre, ses goûts et ses pensées,
« l'empire d'une évolution purement matérielle et mécani-
« que ».

Toutes les classes de la société vont au prolétariat. Déjà ne voyons-nous pas les propriétaires travailler pour améliorer leur sort, les intellectuels, les étudiants, prendre un métier pour vivre, les paysans vendre aux usines la force de leurs bras tandis que les campagnes se dépeuplent? Directement ou non, tout tend vers la machine et l'imagination d'un Wells, pourrait concevoir dans un avenir lointain un monde couvert de machines si perfectionnées, qu'elles fabriqueraient, seules, inlassablement, une multitude d'articles, devant les yeux étonnés d'une humanité abêtie, qui ne connaîtrait plus ni l'usage de ces objets, ni les auteurs de ces machines, qu'elle verrait tourner d'un mouvement aussi mystérieux pour elle que celui des astres dans le ciel.

La masse des ouvriers modernes n'est plus composée comme autrefois d'hommes habiles dans leur art, et possédant une longue pratique après un sérieux apprentissage, capables au besoin d'exécuter de leurs mains un travail parfait, sur de simples indications verbales, ou d'après un graphique. L'ouvrier d'usine moderne est un manœuvre, un serviteur de la machine, qu'il alimente. Il lui obéit en croyant la conduire. Il tend à devenir lui-même une véritable machine, répétant avec précision, dans le moindre temps, des gestes toujours semblables, et même, s'il est possible, un seul geste, sans avoir même le loisir de se rendre compte du but de son

travail. Il n'est plus qu'un rouage qui doit tourner au rythme général, avec des milliers d'autres qui s'ignorent et se complètent, tous commandés par une force irrésistible de la nature, moteur, ou chute d'eau lointaine qui étend jusque là ses câbles, comme des tentacules.

C'est le *Robot* dont on a tant parlé, l'automate qui arrive chaque jour au contrôle de l'usine à la même seconde, et qui jusqu'à la sortie dont l'heure est aussi précise, ne fait plus un mouvement que son libre arbitre puisse commander. Il y a en lui un dédoublement complet de la personnalité. Dans la vie courante, cet homme est à peu près comme tous les autres, mais dès qu'il a revêtu sa combinaison il semble qu'il n'agisse plus que dans une crise de somnambulisme.

Les Robots semblent ne plus avoir d'individualité. Quand M. Taylor lança son fameux système, il fut bien reçu aux Etats-Unis. Il expliquait aux plus vieux ouvriers qu'ils ne savaient pas travailler, que leurs outils ne valaient rien, que leur position était mauvaise, leurs mouvements mal combinés, leur respiration trop lente ou trop rapide. L'américain se soumit, et fut ravi de voir la production journalière notablement augmentée.

Le Français accueillit si froidement M. Taylor et son système qu'il préféra retourner dans son pays. Certes le rendement est moins bon, mais l'ouvrier est content d'avoir encore une petite marge dans laquelle il se meut avec indépendance. Le principe au moins est sauf, il ne sera pas le rouage standardisé et interchangeable comme son confrère d'outre-Atlantique. Le résultat au point de vue technique est

déplorable, mais au point de vue humain, il est très supérieur et c'est bien ce qui finalement importe le plus.

Cette standardisation est telle aux Etats-Unis, qu'elle se retrouve dans les plus petits détails. Stuart Chase, l'éminent économiste américain a fait paraître un ouvrage *Men and Machines* » qui est un hymne à la machine. Des illustrations représentant de-ci de-là des ouvriers entrant ou sortant de l'usine. Tous ont la même taille, le même vêtement, la même casquette avec le même pli, la même figure avec exactement la même expression — ainsi à l'usine même, l'homme finit par avoir son type *standard*.

Il y a aussi une gravure... qui, montre une enfilade de machines exactement pareilles, devant lesquelles se tiennent des hommes exactement semblables. Leur main droite est levée, car tous font ensemble le même mouvement : tous les poignets droits sont emprisonnés dans un gros anneau attaché à une forte chaîne. Cela rappelle un peu la perspective d'une rue de Pompéi du temps des Romains, avec les esclaves portiers enchaînés à leur loge. Ces hommes sont des ouvriers ! En arrivant à l'usine, ils tendent volontairement leur poing au contremaître qui les enchaîne et garde la clef en poche. La raison ? c'est que la machine, à laquelle ils doivent présenter une petite pièce à étamper, va si vite que la main n'aurait pas toujours le temps de se retirer, et se trouverait happée avec la pièce. Dans ce cas la machine tire brusquement la chaîne et la main paresseuse se trouve mise hors d'atteinte. C'est donc par humanité, qu'est prise cette mesure qui semble d'abord si barbare ! Il y avait bien aussi la

possibilité de réduire la marche de la machine, mais le rendement en eut été réduit...

Est-ce bien vraiment là un progrès ? Non, nous pensons au contraire que le cerveau de l'homme qui conçoit comme naturel un tel genre de travail, ne peut que se déformer à la longue, et il se déforme en effet au point que loin de chercher le repos et le divertissement comme il serait naturel, loin de tout ce qui lui rappelle l'usine, il ne les trouve que dans la machine. Son *home* même, avec ses boutons, ses robinets, ses manomètres ressemble au poste de commandement d'un sous-marin. Sous la pression d'un bouton, ou la rotation d'une poignée, un panneau s'ouvre et présente un lit, une table s'avance pour le repas, l'eau chauffe, le café se prépare, la glacière rafraîchit l'atmosphère et fabrique de la glace, les toasts grillent, la vaisselle se lave, la poussière est aspirée, l'air ventilé, le speaker emplit l'espace de sa voix tonitruante, l'ami vous répond au téléphone, etc... l'unique pièce est tour à tour comme dans un conte de fée, salon, salle à manger, chambre à coucher, cuisine avec le mobilier approprié, ainsi la masse des prolétaires ne vit plus que de la machine et pour la machine.

*

* *

L'avenir n'est plus au penseur, à l'artiste, au poète, encore moins au guerrier, ou au politicien puisqu'il n'y en aura plus en Technocratie, l'avenir est aux technologues et à quelques

spécialistes munis de connaissances scientifiques. Pour le moment ces spécialistes, qui seront sans doute un jour supprimés, sont encore nombreux. Ils représentent le dernier refuge de l'esprit contre le travail de l'automate. C'est une élite qui s'emploie là où la machine ne peut encore remplacer l'homme.

Les technocrates nous en donnent un exemple en exposant les connaissances et les qualités que réclament les transports modernes :

(1) « Le conducteur d'un char à bœufs peut n'avoir d'autre
« connaissance technique que de savoir crier : Hue - Hô. Si
« le char heurte un arbre, il n'arrive rien. En fait, il n'y a
« guère de faute que ce conducteur commette, qui puisse
« être de grande conséquence pour lui ou pour son véhicule.
« Considérons de la même façon le conducteur d'un train
« express : Il doit toujours être éveillé, et en alerte ; il doit
« agir en accord absolu avec le règlement et les signaux. La
« violation d'une seule des conditions imposées, et la liste en
« est longue, peut entraîner, et même entraînera probable-
« ment la destruction du train. Or l'ampleur de cette des-
« truction sera proportionnelle à la masse, et à la vitesse. En
« une certaine manière, le travail de celui qui fait partir les
« trains demande encore plus d'application, car il contrôle
« non pas un train, mais le mouvement de plusieurs. Accu-
« mulons les raisonnements, en passant d'un train, à tout
« l'ensemble d'un réseau, de l'ensemble d'un réseau, à l'en-
« semble de tous les transports... le contrôle technique de-

(1) Introduction to Technocracy, page 35.

« vra être toujours plus rigoureux, pour éviter une catastrophe, car l'accident résultant de la défaillance d'un tel contrôle serait d'un ordre de grandeur proportionné à l'importance du mécanisme tout entier ».

Ainsi il y a au-dessus de la masse des prolétaires une élite une véritable aristocratie qui partage la responsabilité, sous les ordres des véritables techniciens, princes de cette nouvelle société. Et comment ces derniers ne se gonfleraient-ils pas d'orgueil ? Le monde ne marche que par eux. Ne sont-ils pas les inventeurs, les constructeurs de ces machines si nécessaires à la vie des hommes ? Si le machinisme envahit le monde, s'il commande aux mœurs même, pourquoi refuserait-on à ceux qui sont seuls capables de conduire cette vaste usine, aux Techniciens, le titre de puissants ? Ils le sont ; et déjà donc nous vivons en Technocratie.

CHAPITRE QUATRIEME

LE CAPITALISME

La Technocratie est l'ennemie née du capitalisme. Elle n'a pas assez de sarcasmes pour ce système désuet, et pour ceux qui le prennent au sérieux. Aussi, est-ce par une attaque directe que débute le catéchisme technocrate :

(1) « L'état de perplexité et cette sensation d'impuissance
« qui s'étend comme un drap mortuaire sur les peuples de
« la chrétienté, sont communément mis sur le compte de la
« grande guerre, et de l'étrange paix conçue en termes de
« mutuelle défaite, qui en a marqué provisoirement la fin.
« On regarde ces événements comme la cause immédiate, et
« de la hausse de la dernière décade, et de la baisse inexo-
« rable, des « valeurs » enregistrées jour par jour dans les
« colonnes *plus haut, plus bas, clôture.*

(1) Introduction to Technocracy, pages 11 et 12.

« Mais comme chacun le sait, il y a des causes plus lointai-
« nes que la grande guerre et que sa paix étriquée et insta-
« ble. Les historiens, les hommes d'Etat, les philosophes, les
« économistes, les banquiers, les hommes d'affaires, les poli-
« ticiens, explorent tous les recoins à la recherche des causes
« *fondamentales*. Le récit de ces explorations sert de base
« à leurs discussions. C'est ainsi que les événements, et les
« courants d'opinions, engendrent la confusion dans nos es-
« prits.

« C'est que ces explorateurs du passé, qui vivent au
« XX^e siècle, devraient travailler en se plaçant du point de
« vue du XX^e siècle, [...] Or, les anciens principes qui gui-
« daient les actions des hommes au temps de l'antiquité
« païenne, sont encore en usage ! Nous raisonnons et discu-
« tons comme des maîtres d'école du moyen âge. Nous pen-
« sons, nous agissons selon des principes de droit, d'équité,
« de propriété, de devoir. Nos idées, nos goûts sont restés fi-
« gés, au temps des corporations artisanales de l'Europe Cen-
« trale. [...] Qu'est-ce que ces mots : fluctuation des cours,
« gold standard, intérêts, dettes, valeur pour un technologue
« qui est habitué à peser, avec une exactitude mathématique,
« les quantités représentées par de la matière ou de l'Ener-
« gie ? » La Technocratie va donc apporter l'économie nou-
« velle qui se substituera au capitalisme frappé à mort, et qui
« est cause de tous nos maux.

Il est intéressant d'étudier dans le détail cette question du capitalisme, puisque l'objet de la Technocratie est de le supprimer complètement. Nous allons donc passer successi-

vement en revue, ce qu'il faut entendre par capitalisme, quelles sont ses qualités et aussi ses défauts, quelle extension il a pris en Amérique, comment son hypertrophie amena les crises, les krachs. Enfin, nous étudierons en détail le plus gros grief que lui adresse la Technocrate; celui de ne produire que des dettes.

*

* *

Le capitalisme est en fait vieux comme le monde, il a toujours existé, a toujours été pratiqué même inconsciemment par tous les peuples, et semble absolument conforme à la nature de l'homme. Il a d'ailleurs pour lui la logique, et les plus purs communistes ne suppriment pas le capital ; ils le mettent simplement en commun, considérant la nation comme une vaste société anonyme. L'économie politique ne reconnaît-elle pas qu'aucune richesse n'est en fait produite sans le concours d'une autre richesse préexistante, c'est-à-dire d'un capital ?

(1) « Il a bien fallu qu'un jour l'homme sur cette terre, plus
« deshérité que Robinson dans son île, résolût le difficile
« problème de produire la première richesse, [...] C'est ré-
« duit au seul secours de ses mains que l'homme a dû mettre
« en branle, l'immense roue de l'industrie humaine. Mais une
« fois mise en mouvement, le plus difficile était fait et la plus

(1) Charles Gide : Principes d'économie politique, page 104.

« légère impulsion a suffi pour lui imprimer une vitesse sans
« cesse accrue. La première pierre ramassée à ses pieds, le
« silex éclaté au feu des anthropopithèques, a servi d'abord
« d'auxiliaire pour en créer une nouvelle, dans des conditions
« un peu plus favorables ; et celles-ci, à leur tour, ont servi
« à en créer d'autres. La faculté de production, croît suivant
« une progression géométrique, en raison de la quantité de
« richesse déjà acquise ».

Puisque le capital est regardé comme indispensable à toute entreprise, qu'est-ce qui distingue donc notre société d'une société communiste ? C'est que dans notre société, ce capital est la propriété de l'individu. Il peut donc en disposer à son gré, le thésauriser le gaspiller, le faire fructifier, c'est-à-dire produire de nouveaux capitaux. Certes le propriétaire ne recherche directement que de satisfaire sa passion du gain ; ce n'est qu'indirectement qu'il rend service à la société parce que la meilleure façon de s'enrichir, c'est de produire, et de vendre des « services ». Mais cette soif des richesses, stimule son activité, soutient ses efforts, donne des ailes à son génie, et arme finalement le progrès par une complète adaptation aux besoins généraux. C'est là une des harmonies les plus remarquables que Bastiat ait notée: « La société toute entière n'est qu'un ensemble de solidarités qui se croisent », M. Gide qui dans l'Histoire des doctrines économiques cite cette phrase, ajoute :

(1) Ainsi les lois économiques, celle de la concurrence, de

(1) Histoire des doctrines économiques Gide et Rist, page 392.

« la valeur, etc... contraignent le producteur qui voudrait
« bien être égoïste, à être altruiste malgré lui : elles le du-
« pent pour le bien de tous. Il croyait travailler pour gagner
« le plus possible, en réalité, il travaille pour satisfaire le
« plus économiquement possible aux besoins d'autrui. Voilà
« l'harmonie. Ainsi les lois économiques établissent le règne
« du consommateur.

Cette « harmonie » n'est pas cependant du goût des Technocrates. Ils estiment que les techniciens n'ont pas besoin d'être stimulés pour travailler au progrès. Que l'homme étant parfaitement égoïste en général, il n'est pas certain que le capitaliste travaille au bien être de tous même sans le vouloir. Ils notent, en effet, qu'il a soin de limiter sa production de façon qu'elle soit toujours en-dessous des nécessités normales du marché. Il arrive même que l'on voit cette chose incompréhensible : des montagnes de stocks invendus, quand tant de gens manquent du nécessaire, et des affamés faisant queue aux soupes populaires, au pied d'immenses silos regorgeant de blés invendables. Le Brésil brûle son café, l'Argentine chauffe ses locomotives avec la récolte de maïs qui pourrit sur les quais. Ces méfaits sont le résultat de l'économie non dirigée laissée à la disposition de ceux qui possèdent et ne songent qu'à préserver leur capital.

Le capitaliste, ajoutent les technocrates, est ennemi des inventions qui permettraient de produire en grande quantité, et à si bas prix que *ça ne vaudrait pas la peine de travailler*, il maintient donc les hauts prix. Il est ennemi aussi de la qualité, car seule la camelote lui assure une clientèle fidèle

(celle-ci sera bien obligée de remplacer souvent un article qui ne supporte aucune fatigue !) Et cependant disent-ils, pour 35 cents nous pourrions avoir une lame de rasoir bonne pour toute la vie. Une automobile devrait durer 50 ans. On pourrait faire des chaussures que nous ne serions pas obligés de jeter après quelques mois d'usage, mais seulement quand nous serions fatigués de les voir, fabriquer des vêtements pratiquement inusables, etc., etc... Le capitalisme ne le fera pas parce que ce qui lui importe est uniquement son bénéfice ! La technocratie au contraire ne recherche aucun bénéfice, elle veut procurer à chacun tout ce qu'il désire sans limitation.

*
* *

Le capital le plus recherché, le plus stable, le plus envié, a été longtemps la terre, sans doute parce qu'elle a toujours été à la portée de tous, qu'elle donne naturellement des fruits et que ses produits sont les plus nécessaires à l'homme. Aussi les Physiocrates, fondateurs de l'Economie politique moderne, ont-ils pu croire que la terre était la source de toute richesse, le commerce, l'industrie, n'étant que des arts accessoires et improductifs. Les Economistes n'ont pas tardé à reconnaître l'erreur des Physiocrates. Adam Smith, leur contemporain, déclarait déjà que « le travail annuel de chaque nation est le fonds primitif qui la fournit de tous les objets nécessaires et utiles à la vie, qu'elle consomme cha-

« que année, et qui consiste toujours, soit dans le produit
« immédiat du travail, soit dans ce que l'on achète avec ce
« produit aux autres nations ». La richesse est donc dans
le travail de chacun et la fortune immobilière perd de son
importance par l'augmentation de tous les autres. C'est une
grave erreur de certains socialistes que de se laisser aveugler,
par l'idée préconçue, que la société moderne serait boulever-
sée par le partage des terres.

La richesse tend à devenir mobilière anonyme et pourrait-
on dire vagabonde. Elle passe d'individu à individu dans l'in-
térieur d'un pays et même de nation à nation par un simple
jeu d'écritures, un ordre télégraphique, un coup de téléphone.
La richesse stable tend donc à disparaître, submergée par
cette richesse instable, et souvent factice, puisqu'elle ne re-
présente souvent que du crédit.

Elle est répartie dans la masse par la circulation et la
consommation. Car, font remarquer, judicieusement les Tech-
nocrates, la vraie richesse n'est pas dans la possession, mais
dans la consommation ou l'usage de cette richesse. Celui qui
a des économies, qui possède château, auto, yacht n'est ri-
che que quand il utilise ces biens. C'est la circulation qui est
le principe de la vie moderne, et elle est aussi nécessaire à
la société que celle du sang au corps humain. Or, le système
capitaliste a été impuissant à assurer une bonne circulation
et une bonne répartition « non seulement la finance dit H.
« Scott, a exercé son contrôle exclusif, a arrêté ce qui de-
« vait être produit selon les ressources réelles, mais elle a
« aussi failli en face de la distribution d'un volume de biens

« toujours augmenté par la marche accélérée de la transformation de l'Energie ».

Le tableau ci-contre du revenu national dressé pour l'année 1918 par le « Bureau national de recherches Economiques » démontre les inégalités qui existent entre les différentes classes de la société américaine (il est bon de faire remarquer que la fortune est en France beaucoup mieux répartie).

C'est ainsi que dans un monde colossalement riche, les pauvres sont en majorité, des contrées entières vivent dans la misère, et les famines périodiques y font de terribles ravages, tandis que d'autres regorgent de tous les biens et étalent un luxe raffiné. Même dans les pays civilisés, la richesse et la puissance sont aux mains d'un petit nombre de citoyens qui souvent ne les méritent ni par leurs talents, ni par leurs vertus. Ce déséquilibre peut-il être toujours maintenu ?

M. Henry George ne le croit pas : (1) « Il est évident
« dit-il, qu'il y a des époques de progrès et des époques de
« décadence il est encore plus évident que ces époques de
« décadence, n'ont pas été reconnues dès leur début [...] Qui-
« conque voudra bien regarder, s'apercevra que bien que
« notre civilisation semble progresser avec une rapidité plus
« grande que jamais, en réalité la même cause qui a fait pas-
« ser les Romains du progrès à la décadence, sont en train
« d'agir actuellement. Ce qui a tout détruit, c'est l'inégalité
« dans la distribution des richesses et de la puissance ».

(1) *Progress and Poverty*, page 544.

Revenu en dollars	Nombre de personnes	Pour cent	Montant du revenu en dollars	Pour cent
0 (1)	200.000	0,5	125.000.000	0,2
0 à 500	1.827.554	4,9	685.287.806	1,2
500 à 1.000	12.530.670	33,4	9.818.678.617	16,9
1.000 à 1.500	12.498.120	33,3	15.295.790.534	26,4
1.500 à 2.000	5.222.067	13,9	8.917.648.335	15,4
2.000 à 3.000	3.065.024	8,2	7.314.412.994	12,6
3.000 à 5.000	1.383.167	3,7	5.174.090.777	8,9
5.000 à 10.000	587.824	1,6	3.937.183.313	6,8
10.000 à 25.000	192.062	0,5	2.808.290.063	4,9
25.000 à 50.000	41.119	0,1	1.398.785.687	2,4
50.000 à 100.000	14.001	0,04	951.529.576	1,6
100.000 à 200.000	4.945	0,01	371.565.821	1,2
200.000 à 500.000	1.976	0,005	570.019.200	0,98
500.000 à 1.000.000	369	0,001	220.120.399	0,38
1.000.000 et au-dessus	152	0,0004	316.319.219	0,55
	37.569.050	100	58.204.722.341	100

(1) Groupe de contribuables qui déclarèrent des pertes pour l'année 1918.

La nouvelle doctrine apporterait donc le remède puisqu'elle pourrait répartir également tous les biens entre tous les individus et substituer à la puissance une direction technique coordonnant les efforts de tous, pour le bien de chacun.

*

* *

Les technocrates ne parlent jamais du capitalisme que sous le nom de *Système des prix* et ce qu'ils déclarent impossible à maintenir plus longtemps, c'est ce procédé qui consiste à établir des prix basés sur la valeur et sur l'or. Ce sont en effet, des mesures variables, qui ne peuvent satisfaire l'esprit précis d'un mathématicien. Le véritable étalon servant à la commune mesure des choses, devrait être une abstraction mathématique, une mesure invariable, et sans valeur propre. Tel le mètre qui n'a en lui-même aucune valeur, dont la possession ne peut enrichir qui que ce soit, mais sert à mesurer toutes les longueurs, sans relation avec la valeur de l'objet mesuré.

Ce qui est inadmissible selon eux, c'est que non seulement la valeur de l'or soit variable, mais encore que l'or ait une valeur intrinsèque équivalente de la valeur de l'objet qu'ils mesurent. Lorsque nous prononçons les mots : un million de mètres, sans rien ajouter, nous n'avons rien dit, mais quand nous parlons d'un million de dollars, nous déterminons une fortune. C'est que la possession de l'étalon-mètre ne signifie rien et que celle de l'étalon-dollars signifie une certaine quantité d'or.

Il en résulte que les hommes en arrivent à ne plus chercher à produire, ou à posséder les choses utiles, mais bien l'or qui ne devrait être que la mesure de ces choses. L'habitude de ne plus considérer que la monnaie pousse à ne plus travailler que pour elle. Puis par le système des banques et du crédit, cet or même est remplacé par des billets, papier sans aucune valeur intrinsèque, mais qui est représentatif de l'or. Puis ces chiffons de papier même sont devenus du papier monnaie, dont la valeur ne repose que sur la crédulité générale. On a créé les actions de sociétés anonymes qui ont la prétention de représenter une richesse qui n'existe plus puisqu'elle a été engloutie dans une entreprise, transformée en bâtiments, en machines, en un mot consommée.

Il y a plus encore : Les financiers considèrent ces papiers en eux-mêmes, abstraction faite de ce qu'ils sont sensés représenter ; et ils ont installé un grand magasin d'achat et de vente, dénommé chez nous *la Bourse*, où des fortunes s'édifient ou s'écroulent sur le trafic de ces papiers. C'est ainsi qu'arrivent les krachs, qui remplissent d'aise les Technocrates, parce qu'ils voient en eux les signes précurseurs de la mort du capitalisme et de l'Avènement de la Technocratie.

Il est certain qu'aux Etats-Unis, le capitalisme avec ses trafics et ses manœuvres boursières, pourrait bien ébranler les bases de cette société américaine qui finit par ne plus reposer que sur lui. Aussi est-il intéressant de connaître les moyens employés par les spéculateurs, et d'essayer de dégager l'origine des krachs qui comme celui de 1929 peuvent plonger dans le marasme 122 millions d'hommes.



Les spéculations boursières ne pourraient évidemment se produire si les entreprises restaient dans le concept patrimonial comme par exemple celle de M. Ford qui possède avec sa femme et son fils toutes les actions de la société. Il a donc fallu que fussent créées les sociétés anonymes et même sous une forme très spéciale, dont il faut bien saisir le mécanisme, car il est à la base de tout le système.

Le capital de la société anonyme américaine, est représenté par :

1^o) les obligations qui touchent un revenu fixe, et ont un droit de préemption sur l'actif lors de la liquidation.

2^o) les actions de préférence, qui reçoivent également un dividende limité, payé après l'intérêt des obligations, et ont droit au partage de l'actif.

3^o) les actions communes qui ont droit au partage de l'actif comme représentant une part du capital et à des dividendes, quand le conseil d'administration décide de leur en accorder.

Les obligataires ne sont pas sociétaires et ne votent pas. Les porteurs d'action de préférence, sont sociétaires, mais n'ont généralement pas le droit de vote, tandis que les porteurs d'actions communes votent. Ces dernières sont donc les seules qui gouvernent. En conséquence, il suffit de posséder la majorité des actions communes (qui peuvent être d'un nombre très réduit) pour disposer du capital énorme que

peuvent représenter les actions de préférence et les obligations, et s'attribuer des revenus considérables, votés par le conseil d'administration élu par ces mêmes porteurs d'actions communes.

Les capitalistes américains, qui lancent une affaire, ont donc dans les actions communes un moyen merveilleux de domination. Ils en ont tiré tout le parti possible, puisque avec un capital relativement infime, ils contrôlent parfois un nombre important de sociétés différentes. Les procédés le plus souvent employés sont : le Trust, qui réunit des exploitations similaires sous une direction générale unique. La Holding, société formée soit par la fusion ou le rachat des actions de diverses sociétés, soit par la substitution des actions de la Holding à celles de toutes ces sociétés, soit enfin par le simple achat de la majorité des actions communes de diverses entreprises qui restent autonomes. Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les combinaisons qui se nomment les pools, des investments, trusts, les interlocking directories, etc... ce serait faire tout un cours de science financière.

Ce qu'il nous faut seulement dégager, c'est comment les financiers accaparent, dans les entreprises qu'ils ne dirigent pas, le plus gros des revenus, ne laissant aux véritables producteurs et souscripteurs qu'un intérêt très réduit.

A l'origine des affaires, il y a généralement une « corporation », société reconnue, jouissant de certains privilèges légaux. Lorsque les agglomérations d'habitants prirent corps et formèrent des municipalités, les corporations obtinrent des con-

cessions de travaux publics par les moyens de corruption que nous avons exposés. C'est alors que jouèrent tous les systèmes d'accaparement des titres et des revenus, et notamment la Holding et la Holding de Holdings, dénommée aussi Pyramide.

En effet, si minime que puisse être le capital nécessaire pour le contrôle d'une société par la possession de la majorité des actions communes, il y a cependant une limite assez rapidement atteinte, mais la pyramide permet une telle économie de capitaux : qu'elle semble reculer cette limite indéfiniment.

Considérons par exemple pour la facilité de l'explication, 10 sociétés théoriquement semblables, chacune au capital d'un million de dollars, tant en obligations qu'en actions diverses, soit au total 10 millions de dollars. Si les actions communes représentent pour chaque société 100.000 \$ il suffira de 51.000 \$ pour posséder la majorité dans chacune d'elles, soit pour l'ensemble 510.000 \$. Donc il suffira à un capitaliste de posséder 510.000 \$ pour contrôler les 10 millions, faire la pluie et le beau temps dans les conseils d'administration de ces 10 sociétés et s'attribuer les plus substantiels dividendes.

Mais son ambition peut être plus grande : Au lieu d'engager ainsi peut-être tout son capital dans 10 affaires, il fonde une société au capital de 510.000 \$ dont les actions communes valent 60.000 \$: il lui suffira de 31.000 \$ d'actions communes de cette société nouvelle pour la contrôler. Or cette société n'a pour but que de lui racheter toutes les ac-

tions qu'il détient dans les 10 premières sociétés. Par conséquent il rentre dans ses 510.000 \$ de capital, et contrôle toujours les 10 millions des sociétés, mais avec 31.000 \$. Et encore qu'il doive partager, avec ses nouveaux associés, au cas où il ne s'attribuerait pas les 60.000 \$ d'actions communes son bénéfice reste considérable. Voilà ce que c'est que la Holding.

Et pourquoi s'arrêter en chemin ?

Il est aussi facile d'opérer sur des Holdings, représentant plusieurs sociétés chacune, que sur ces sociétés elles-mêmes ! Pourquoi ne pas fonder 10 Holdings semblables qui contrôleront 100 sociétés d'un capital égal au précédent, avec un débours de 31.000 \$ 10, soit 310.000, \$, notre capitaliste contrôlera 100 sociétés représentant 100 millions de dollars.

En continuant toujours à créer des Holdings qui contrôlent d'autre Holdings qui contrôlent des sociétés, on constitue la pyramide de Holdings qui finit par contrôler un nombre tel de sociétés enchevêtrées les unes dans les autres que les administrateurs eux-même s'y perdent !

Evidemment nos chiffres tout théoriques n'ont qu'une valeur de démonstration, cependant, dans la réalité, les divers procédés employés permettent d'atteindre des résultats dont voici deux exemples cités par M. de Jouvenel :

Les 32 millions investis dans l'United Founders (un investment trust) permettent de gouverner 488 millions d'investissements divers. Les Frères Van Sweringen avec 20 millions de dollars, contrôlent un ensemble de compagnies au capital de 2 milliards de dollars !

Des sommes considérables, on serait même tenté de dire : la majorité des capitaux, ne servent donc qu'à l'exploitation d'autres capitaux qui sucent les revenus de la production, pour le seul bénéfice de quelques financiers tels que les Rockefeller ou les Morgan.

Si le public n'est pas hostile à cette exploitation qui semble intolérable, c'est parce que lui-même est spéculateur. qu'il participe à ces opérations, et que chaque individu espère avoir un morceau du gâteau, en attendant de devenir peut-être un de ces financiers fameux :

(1) « Toute l'économie américaine jusqu'en 1929 a été le développement logique de la société anonyme. Le terme naturel de la progression était la réunion de toutes les sociétés anonymes en une seule contrôlant toute la vie matérielle de la nation. Tous les citoyens seraient employés de cette société, tous les citoyens consommateurs de ses produits, tous les citoyens actionnaires de ses actions, et à la tête de cette société, il y aurait un conseil d'administration sur lequel les actionnaires n'auraient aucun contrôle ».

Les Technocrates démontrent facilement que la production serait plus intense, si elle n'avait pas à rémunérer de tels capitaux par eux-mêmes improductifs : et que l'industrie augmenterait son rendement net d'environ 50% si elle était débarrassée du poids formidable de ces pyramides qui l'étouffent.

(1) M. de Jouvenel, *La crise du capitalisme américain*, page 80.

*
* *
* *

Cette surcapitalisation intense suppose que l'industrie augmente chaque année indéfiniment ses bénéfices, ce qui est impossible, au contraire, elle a fini par ne plus pouvoir payer les dividendes surfaits. D'autre part les calculs de bourse détournent l'esprit d'un travail sérieux et la direction des affaires en souffre comme le remarque M. Ford :

(1) Avoir un œil sur la bourse, et l'autre sur les affaires, a « porté malheur à ces dernières ». Au mois d'octobre 1929, la panique générale s'empare de la bourse : la pyramide de papiers s'écroule ; c'est la catastrophe dont on ne peut chiffrer le montant des pertes pour les gros financiers et les petits porteurs brutalement ruinés. Citons par exemple les deux frères Insull, qui avec 10 millions, étaient sur le point de contrôler toutes les sociétés d'énergie électrique, leur pyramide de Holdings s'écroula dans une faillite de 60 milliards de francs !

Et que signifie cette catastrophe ? Pourquoi entraîne-t-elle l'arrêt de l'activité économique ? Les industries ont-elles été touchées ? Nullement, pas une roue n'a été brisée, aucune chaudière n'a sauté, il ne manque pas un écrou aux machines. Il y a seulement des joueurs qui ont perdu... leur perte à la Bourse ne devrait pas plus affecter l'industrie que la perte des joueurs du Pari-Mutuel n'est capable d'influence

(1) *Le Progrès*, par H. Ford, page 10.

la santé des chevaux ou de suspendre les départs annoncés pour les courses suivantes. Il n'y a pas théoriquement davantage de rapport entre la bourse et les affaires, cependant celles-ci sont pratiquement sous l'étroite dépendance des parieurs, parce que, disent les Technocrates, nous vivons sous le « système des prix » dont la base est fictive, puisqu'il repose sur une montagne de papiers qui ne sont que des reconnaissances de dettes !

(1) « Quand le technologiste considère la somme de nos richesses, il note que tous ces titres, hypothèques, et instruments de crédit sont en somme des dettes. La richesse n'augmente qu'en augmentant les dettes, et cette fiction sert le but pour lequel elle est créée, c'est une façon de contrôler l'industrie et qui ne produit rien ».

Les Technocrates soulèvent avec la question des dettes, le problème le plus difficile à résoudre de l'économie capitaliste. Il préoccupe d'ailleurs tous les économistes à quelque doctrine qu'ils appartiennent, car son existence est reconnue par tous, et il paraît même insoluble à la plupart. Bien entendu, nous ne nous référons pas ici aux trop fameuses dettes de guerre en particulier : (elles ne sont d'ailleurs qu'un chapitre des dettes en général), nous n'envi-

(1) *Introduction to technocracy*, page 31.

sageons que la dette constituée par l'apport d'un capital à une société, capital qui figure au bilan, non « à l'actif » mais bien « au passif » et que la société devra rembourser un jour. Devant l'immensité des capitaux ainsi investis ; quand on considère la difficulté que rencontrent ces sociétés pour servir seulement un médiocre intérêt, et les nouveaux apports constamment nécessaires pour soutenir la marche des affaires, on est bien en droit de se demander si la liquidation générale pourrait se faire autrement que par une immense faillite.

Les chemins de fer par exemple sont grevés d'une dette formidable qui nuit à leur fonctionnement normal. Pour servir la rente de cette dette et la rembourser, les services doivent être payés par le consommateur ou usager bien au-dessus de leur valeur réelle. Il faut compter aussi avec les facteurs étrangers qui déroutent les calculs les plus sérieux. Lorsqu'on a couvert le pays de voies ferrées, on ne supposait pas qu'un jour viendrait où l'automobile ferait concurrence au chemin de fer. (1) « A l'heure actuelle, la valeur des capitaux investis dans les voitures (automobiles) de toutes catégories, et dans les routes destinées aux autos, dépasse le montant des crédits, des compagnies ferroviaires, affectés aux installations et au matériel de transport et qui, jusqu'en 1927 se sont élevés à près de 26 milliards de dollars ».

Cette concurrence est déjà désastreuse pour les chemins de fer d'intérêt local. Il y a actuellement des réseaux entiers

(1) Maurice J. Bonn. *Prosperity*, page 104.

sur lesquels ne fonctionnent plus que quelques rares automotrices, ou quelques trains de marchandises hebdomadaires ! Le jour est proche où ils cesseront tout trafic. Que deviendront alors les capitaux engagés dont l'ensemble est cependant considérable, et qui semblaient être là en sécurité ? A quoi correspond la valeur de ces titres qui devaient être remboursés dans 30 ou 40 ans ? Elle tend avec une vitesse vertigineuse vers zéro, car la vente du matériel ne donnera à peu près rien, et les réserves sont infimes, quand il y en a !

De plus, loin de pouvoir disposer de leurs revenus, pour amortir le capital, les entreprises sont tenues d'investir toujours de nouveaux capitaux pour entretenir le matériel, satisfaire à des besoins nouveaux, ou des exigences nouvelles. Un incendie comme celui du tunnel de Saint-Lazare, de triste mémoire, oblige à substituer à toutes les coûteuses installations d'éclairage au gaz, des dispositifs nouveaux d'éclairage électrique, et déclanche les immenses travaux qui ont permis de supprimer le tunnel cause de la catastrophe. Le dernier accident de Lagny va faire activer la construction des wagons métalliques revenant, dit-on, de 500.000 à 800.000 frs l'unité, tandis que les derniers wagons de bois n'étaient peut-être pas amortis ?...

Les capitaux fixes, qui par définition devaient être à peu près immuables, devaient produire presque indéfiniment sans une nouvelle dépense, comme un aqueduc romain qui de nos jours encore déverse son eau gratuitement, disparaissent, sont remplacés par d'autres avant que le remboursement du

capital ait pu être opéré. Encore souvent ne l'est-il en partie que par le lancement de nouveaux emprunts.

(1) M. Druesne cite un exemple typique de cette situation :

« En 1903 la société General electric construisit pour la
« compagnie de distribution d'électricité de Chicago, une
« turbine Curtis. Par suite du perfectionnement des machi-
« nes et de l'accroissement de la population de la ville, cette
« turbine en parfait état de marche, dut être enlevée et rem-
« placée par une autre turbine plus moderne et plus puis-
« sante. L'achat de cette machine en 1903 ne fut possible que
« par la vente d'obligation ; aujourd'hui la compagnie de
« distribution d'électricité paie encore cette turbine, car les
« obligations sont toujours en circulation. On constate, en
« effet, que les machines et les usines, par suite du progrès
« technique, vieillissent très vite, si vite même qu'il faut les
« remplacer avant qu'elles aient été amorties. Le résultat est
« qu'il faut emprunter de nouveau, et payer intérêt sur le
« second emprunt, ainsi que sur le premier. Mais si le second
« emprunt est utilisé pour l'achat de nouvelles machines, le
« premier, lui, ne présente déjà plus rien de tangible. L'en-
« treprise est donc grevée d'une dette. Il faut donc faire
« des bénéfices suffisants pour payer non seulement l'inté-
« rêt sur les capitaux représentés par les machines actuelles,
« mais aussi l'intérêt sur des capitaux qui ne rapportent
« plus ».

(1) *Les problèmes économiques et la Technocratie*, page 85.

Lorsqu'on considère un artisan travaillant pour son compte avec son propre capital, le cas est simple, tout le produit est à lui et, en fait, le capital n'apparaît guère. Mais lorsqu'on envisage une société par actions, le résultat est différent. Il y a bien des travailleurs, ouvriers, ingénieurs, directeurs, qui ont un fixe correspondant à leur travail, mais ici s'ajoutent les souscripteurs, obligataires et actionnaires, qui touchent un intérêt pour les capitaux engagés et un bénéfice appelé dividende.

La question semble alors plus complexe. On voit bien que l'artisan fait fructifier son capital, tandis que dans la société anonyme, l'aspect change. Hâtons-nous de dire que la différence n'est pas dans l'ampleur des capitaux engagés, mais dans le fait que les capitalistes qui versent les fonds sont complètement étrangers à l'affaire, souvent même au point qu'ils n'en connaissent que le titre qui fait l'objet des transactions. Alors on ne saisit plus le lien qui les unit. On peut même les séparer sans que l'affaire en souffre le moins du monde. Si toutes les actions et obligations des chemins de fer étaient annulées, ceux-ci pourraient réduire leurs tarifs dans des proportions absolument inconnues jusqu'à ce jour. C'est bien aussi ce que déclarent les socialistes, les communistes et les Technocrates ! Quel est donc ce produit que touchent ceux qui restent étrangers à la production et qu'on nomme dividende ou intérêt ?

On a dit qu'il s'agissait ici d'une rente, qu'elle s'applique aux titres de l'Etat ou à ceux d'une industrie. La rente ! Don de la nature selon les Physiocrates, rente différentielle selon Ricardo, que de discussions sur l'essence et même l'existence de cette rente ! Enfin on en arrive à se demander si elle n'est pas simplement la location du capital (facteur de production) dont le prix est en fonction de la rareté, de la sécurité, et de l'éloignement du remboursement futur.

Mais le mot « rente » a été lâché. L'actionnaire est un rentier, c'est-à-dire dans l'esprit des hommes peu avertis un individu qui vit de la sueur des autres, sans aucune légitime contre partie. On oublie le rôle joué par ce capital, on oublie les risques qu'il a courus, on ne voit plus que sans lui, les grandes entreprises, telles que les chemins de fer n'auraient pu exister.

*

* *

Comment donc résoudre le problème des dettes ? Nombre de doctrines ne proposent qu'un moyen : les supprimer purement et simplement ; annuler tous les titres qui les représentent. Le résultat cherché serait immédiatement acquis ! Mais... dans le système capitaliste toute nouvelle entreprise deviendrait par la suite impossible. C'est d'ailleurs raisonner un peu à la légère.

Considérons par exemple une très bonne propriété rurale. Depuis des siècles, les hommes assainissent les terres, labou-

rent, plantent des arbres utiles, élèvent des clôtures, enfin la mettent en état de donner son rendement maximum. Il serait bien agréable certes pour le fermier de ne plus payer son propriétaire ! Mais, le colon établi sur une terre inculte dans un pays pauvre, ou neuf, ne raisonne pas de la même façon. Il ne doit de rente à personne, mais c'est lui qui recherche quelque rentier qui veuille bien l'aider à bonifier ses terres, à acheter les instruments et le bétail nécessaires à l'exploitation. Trop heureux s'il les trouve, fût-ce à des taux usuraire ! Ne semble-t-il pas qu'il aura mauvaise grâce plus tard à se plaindre d'être obligé de partager le revenu ! C'est pourtant ce que font ceux qui ne veulent pas donner au rentier l'intérêt du capital sous prétexte qu'il ne travaille pas.

La suppression brutale de toutes les dettes étant impossible dans le régime capitaliste, on a essayé de les réduire indirectement par l'inflation. Si, en effet, une société qui paye chaque année 100 millions d'intérêts à ses obligataires pouvait n'en payer que 50, nous dirions qu'elle est déchargée de la moitié de sa dette et l'autre moitié prendrait figure de bénéfice. C'est exactement le résultat qu'aura atteint l'Amérique quand elle aura dévalué la dollar de 25 f à 12 f 50.

Les machines n'en produiront pas moins, les prix doubleront, la trésorerie sera soulagée de 50% car en servant 100 millions d'intérêts en dollars dévalués, le débours n'aura été en réalité que de 50 millions en valeur effective puisque le capital est resté investi en dollars-or.

Ce moyen est d'ailleurs bien connu, nous savons l'usage et même l'abus qui en a été fait en France, en Allemagne, en

Angleterre et dans d'autres pays depuis la guerre. Nous savons aussi quelles ruines il a accumulées. Nous connaissons tous de pauvres rentiers amputés des $\frac{4}{5}$ de leurs revenus, qui passent leurs vieux jours dans la misère. Mais, d'autre part, on reste stupéfait devant la quantité de milliards que représenterait le service de la dette française, si l'inflation ne l'avait réduite au cinquième. Comment l'Etat percevrait-il des impôts suffisants pour l'assurer ? Peut-être en serions-nous réduits à une faillite totale ?

Les technocrates diront non sans raison, que par de tels procédés financiers, M. Roosevelt fait un pas vers eux. Ce pas équivaut à une révolution, car il est plus facile de déclancher le mouvement que de l'arrêter. Lorsque l'effet de cette première dévaluation sera effacé, il faudra en arriver à une seconde, puis une troisième, et finalement tous les titres auront conservé leur valeur nominale, mais les porteurs seront dans la situation du rentier allemand d'après-guerre. A ce moment toutes les dettes de ce pays se trouvèrent abolies, par le simple fait que les marks qu'elle représentaient n'avaient plus aucune valeur. C'est à cette solution que la Technocratie se rallie, mais avec cette différence, qu'après avoir aboli toutes les dettes existantes elle ne permettra pas de les reconstituer.

D'ailleurs, le temps des réalisations est proche, paraît-il.

(1) « Mais la route vers cette ère nouvelle est bloquée par
« tous les rebuts, des institutions sociales apportées par 7.000

(1) *Introduction to Technocracy*, page 43.

ans d'état stationnaire. L'Amérique arrive au seuil de cette ère nouvelle avec le total de dettes le plus grand, qui ait jamais été supporté par aucun mécanisme social, une dette de plus de 218 milliards de dollars qui se dresse contre son équipement physique, avec un nombre de chômeurs plus grand que le total de la population d'il y a 100 ans. Nous avons une constitution géologique meilleure qu'aucun autre pays, nous possédons plus d'énergie et de minerais qu'aucune autre à la surface du monde, plus d'un milliard de chevaux installés..., un personnel de plus de 300.000 techniciens entendus dans les travaux variés de l'ingénieur et plus de 4 millions de spécialistes capables de se servir du plus grand déploiement d'équipement productif qui ait jamais été mis à la disposition de l'homme. Et avec tout cela, nous n'avons pas profité des progrès de la technologie. En conséquence, nous nous trouvons pour la première fois dans l'histoire, avec une économie débordant de biens enlisés dans les dettes et le chômage ».

La Technocratie réussirait-elle mieux que le capitalisme à éviter les crises et les injustices sociales de la répartition ? Peut-être. En tous cas, comme il vaut mieux profiter de l'expérience des autres, que de leur servir de cobayes, nous serions heureux de voir les fruits qu'elle porterait en Amérique. Car, tant que la démonstration n'en est pas faite, nous estimons que ce système n'est pas viable. Nous nous rangeons ainsi à l'opinion que l'américain Harold Rugg développe dans l'excellent ouvrage où il étudie particulièrement

la question (1) à savoir que, ni les Technocrates, ni les financiers ne nous sortiront de la crise actuelle. La solution ne se trouvera que dans un juste équilibre entre les divers facteurs économiques, techniques et sociaux.

(1) *The great technology : social chaos and the public mind.*

CHAPITRE CINQUIEME

L'ÉNERGIE

L'énergie est la faculté que possède un corps de fournir un travail. L'énergie engendrée par la position ou la disposition d'un corps se nomme statique ou potentielle et celle qui est engendrée par le mouvement se nomme cinétique.

L'énergie existe en nous et en dehors de nous dans la masse, depuis l'origine du monde, qu'elle soit utilisée ou non. Un morceau de charbon contient en réserve de l'énergie potentielle qui se dégagera en brûlant, une chute d'eau déploie perpétuellement une énergie cinétique qui s'est perdue pendant des siècles.

C'est sur cette base absolument scientifique que la Technocratie va construire sa doctrine. Elle cherchera à établir que l'énergie est la source non seulement de toutes nos pro-

ductions matérielles, mais encore celle de toutes nos actions. C'est l'énergie qui mène le monde. S'il en est ainsi il va devenir facile de prévoir mathématiquement l'avenir le plus probable réservé à toute société (aussi exactement qu'aucune science puisse prévoir).

Regardons autour de nous, disent les Technocrates, nous constaterons que tout ce qui se meut, même le corps humain dépense de l'énergie. Une automobile roule parce qu'elle est capable d'utiliser l'énergie potentielle de l'essence, un moulin tourne parce qu'il utilise l'énergie cinétique du déplacement de l'eau et le corps humain agit parce que la nourriture qu'il « brûle » dans la digestion dégage de l'énergie. Or, toutes ces énergies sont mathématiquement mesurables. Et c'est là un fait de la plus haute importance ! Nous avons un facteur commun entre des faits si divers, nous pouvons établir des rapports, comparer sur un même plan les peuples anciens et modernes, un homme, un bœuf, une locomotive, une vague, la tempête, un litre de pétrole en posant la question : « Combien d'énergie représentent-ils ? Quelle quantité de cette énergie est utilisée ? Quel en est le rendement ?

L'énergie, en effet, n'est pas un terme vague, imprécis comme la volonté, la force de l'opinion, la solidarité, elle se mesure quantitativement. L'unité de mesure la plus commune de l'énergie est la calorie, soit la quantité de chaleur nécessaire pour élever de 1 degré centigrade la température d'un kilogramme d'eau à l'état liquide (cette calorie correspond à un travail de 425 kilogrammètres). D'autres unités ont été établies, elles sont plus ou moins utilisées,

selon les pays, ou la science à laquelle on les applique. Ce sont les Joules et les Ergs (1).

Voici les termes qui viennent à l'esprit du technologiste qui étudie le *standard of living* de ses concitoyens. Les termes : politique, lois, dollar, franc, livre, mark, cours de bourse, mercuriales sont pour lui, comme nous l'avons vu, vides de sens. Il constate qu'il y a des peuples dont la dépense d'énergie n'a subi aucune augmentation depuis un temps immémorial, ils sont à l'état statique ou permanent. Mais il y en a d'autres au contraire, qui sont arrivés au stade dynamique du changement social, par une augmentation appréciable de la moyenne d'énergie « per-capita ». Cette quantité est le quotient de la somme d'énergie dépensée par la population prise dans son ensemble divisée par le nombre des sujets qui la composent.

Puisque tout changement social a par définition une source physique, la source de toute action sociale doit aussi être physique, et cette action doit obéir aux lois de la physique. La mesure de toute activité physique se trouve donc dans l'énergie dépensée pour la produire, car, pour le physicien, le travail consiste à appliquer une énergie à une masse pour obtenir un changement dans son état.

Sur cette base nous pourrions mesurer quantitativement le statut physique de tout système social. Par exemple, dans une société non industrialisée, l'énergie utilisée se trouve uniquement renfermée dans la nourriture des hommes et des

(1) La Calorie (grande calorie) correspond à $425 \times 9,809 \times 10^7$ ergs, un Joule vaut 10⁷ ergs, une calorie $425 \times 9,809$ Joules).

animaux domestiques, et dans la chaleur dégagée par le feu employé au chauffage ou à la cuisson des aliments.

Aussi est-ce en vain que les historiens nous rapportent les grands faits de la vie des hommes, les fastes des rois qui se sont succédés, etc..., leur récit est une succession de dates, de combats, de victoires, de traités, où l'âme humaine est mise à nu avec toutes ses bassesses ou ses élans magnifiques. On peut discuter sur la valeur des institutions sociales ou les qualités de tel peuple guerrier ou pacifique, mais cette conception de l'histoire n'offre finalement à l'homme réfléchi aucun intérêt pratique, puisqu'il n'existe aucune unité physique capable de mesurer exactement ces événements.

Le technologiste, c'est-à-dire l'homme de science, pour qui compte seulement ce qui est précis, pratique et scientifique, conçoit l'histoire sous un jour tout nouveau. Bien qu'il vive et travaille dans un milieu dont l'éducation et le système monétaire le poussent à une conception fausse de la vie ; bien qu'il agisse comme ses contemporains, il pense autrement que les autres hommes. Il cherche une mesure exacte, un standard invariable, et il les trouve dans le rôle que joue dans la vie le facteur Energie. L'énergie, voilà l'étalon invariable auquel il ramène tous les phénomènes.

Or, du point de vue Technologiste, l'homme n'a pres-

que pas progressé depuis les âges les plus reculés jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Il a peu à peu perfectionné la culture, augmenté ses rendements en qualité et quantité, il a domestiqué certains animaux qu'il a associés à ses travaux ; il a appris à mieux utiliser la force de ses bras. Depuis 6.000 ans, les mœurs ont changé, les peuples ont conquis les territoires d'autres peuples, qu'ils ont parfois exterminés. On a vu se succéder les civilisations des juifs, des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains, etc... Mais, et c'est le point qui nous intéresse, au XVIII^e siècle, un homme labourait un hectare, extrayait un mètre cube de pierre aussi lentement que du temps du Pharaon. L'humanité est restée à peu près stationnaire, parce qu'en fait, la limite extrême de la consommation d'énergie par homme et par jour était environ de 2.000 calories. On peut mesurer le progrès accompli si on compare ce nombre avec les 150.000 calories qui correspondent aujourd'hui à la part quotidienne d'énergie d'un citoyen américain. Cet accroissement constitue un bouleversement social auquel les économistes n'ont rien compris. Il en résulte qu'autrefois toute l'énergie dépensée était absorbée par la nourriture qu'elle même produisait. Cette énergie dans ce circuit complet ne laissait aucun reste qui pût enrichir la masse. De nos jours, environ 7 % seulement de l'énergie totale, est employée, à la production de tout ce qui est nécessaire à la nourriture. Il y a donc pour la société un solde de 93 % qui va à la masse, et constitue une richesse.

En 1712, Newcomen inventait la machine atmosphérique, qui développait une puissance de 7 chevaux. En 1876, Cor-

less construisait une machine qui développait 2.500 chevaux et bientôt la machine type marine, à triple expansion représentait une transformation d'énergie qui équivaut à 234.000 fois la puissance de l'homme en tenant compte toutefois que la machine travaille 24 heures au lieu de 8.

L'invention de la turbine nous offre des exemples encore plus frappants de cette progression rapide de consommation d'énergie : à Marly, la fameuse machine était actionnée par 14 moulins à eau qui ne donnaient en moyenne que 5 chevaux chacun. Or, actuellement, les chutes du Niagara actionnent des turbines de 60.000 chevaux chacune et on pourrait facilement, si c'était utile, porter leur puissance à cent mille.

Cette formidable accélération de l'emploi de l'énergie a complètement bouleversé la vie sociale car nous pouvons produire en une seule journée, une telle quantité de marchandises que ceux qui vivaient il y a cent ans n'y auraient vu que de la fantasmagorie.

(1) « L'énergie, dit M. Ford, la science de l'Energie, l'utilisation de l'énergie, voilà ce que signifie une usine », et plus loin : « Jusqu'en 1925, nos usines n'avaient jamais employé au delà de 30.000.000 kilowat-heure d'électricité dans un mois. Ce n'est que l'année dernière que nous sommes arrivés à 40.000.000 et aujourd'hui, nous en prenons environ 60.000.000. Si l'on voulait exprimer de telles énergies en termes d'esclaves, ou si on voulait les remplacer par des

(1) Henry Ford. *Le progrès*, p. 29.

« armées d'hommes, on se rendrait simplement ridicule :
« car aucune force humaine ne saurait réaliser une telle
« puissance dans un lieu restreint. »

*

* *

La répercussion la plus notable de cette utilisation de l'énergie, est l'augmentation de la population : alors que depuis la création de l'homme, jusqu'au commencement du XIX^e siècle, les habitants de la terre étaient seulement au nombre de 850 millions, dans les 132 années suivantes, ce total s'est trouvé augmenté d'un milliard, il a donc plus que doublé.

Les Etats-Unis avec ses 12 millions d'hommes en 1830 ne dépensaient que 2.000 calories par jour *per capita*. Tous les travaux étaient faits à la force des bras, aidés de quelques animaux et de quelques moulins. En 1929 la population atteignait 122 millions et les machines transformatrices d'énergie, quoique ne travaillant pas à plein rendement, produisaient approximativement 50 % du total du travail mondial. L'Amérique du Nord consomme annuellement 500 millions de tonnes de charbon, une quantité toujours croissante de gaz, de pétrole, de force hydro-électrique, elle arrache au sein de la terre une telle quantité de produits, qu'on peut même se demander si dans un avenir prochain les mines ne seront pas épuisées.

Quand on constate que les Techniciens ont atteint un tel degré de science, qu'ils sont capables de construire des ma-

chines dont la puissance de transformation de l'Energie est de 9 millions de fois la capacité moyenne d'un homme travaillant 8 heures par jour, on commence à comprendre le sens de cette accélération qui est partie d'une base de 1 10 de cheval. Si l'on veut mieux saisir la puissance, et la vitesse et le rythme de cette accélération, il faut noter que sur ces 9 millions acquis en un siècle, 8.766.000 ne le sont que depuis 1900. Si donc cette progression continue, nous arriverons à des résultats qui dépassent les conceptions de l'imagination la plus fantaisiste.

Ce problème doit être envisagé avec toutes ses conséquences mondiales avant qu'il ne soit insoluble (peut-être même l'est-il déjà). En effet, si le milliard de chevaux installés aux Etats-Unis étaient pleinement utilisés, le travail fourni serait équivalent à 5 fois celui de la population du globe tout entier.

Faute d'avoir compris la valeur du facteur énergie, les économistes se sont lourdement trompés. Tel Malthus qui prétendait que la famille humaine ne peut guère augmenter, sans craindre la famine, parce que l'accroissement de la population suit une progression géométrique, tandis que l'accroissement des subsistances suit une progression arithmétique ! Que dirait-il aujourd'hui s'il voyait qu'aux Etats-Unis la terre produit trop et que seulement 7 % de l'Energie est employée à cette production.

L'Energie, voilà donc la loi qui régit les sociétés. Dans l'avenir, seuls vivront les peuples abondamment fournis de sources d'énergie, charbon, chutes, pétrole, c'est autour de

ces richesses que se fera la lutte, et ceux qui n'en possèdent pas suffisamment sont voués à la disparition ou à l'absorption par un autre peuple plus fortuné.

*

* * *

Telle est la théorie de l'Energie selon les technocrates. Elle est sans aucun doute assez nouvelle. Sa grande originalité consiste à ramener tous les facteurs de l'économie sociale à un principe unique qui facilite les calculs, et satisfait un esprit mathématique. Mais, comme presque toutes les théories nouvelles, elle a le défaut de vouloir suffire à expliquer tous les problèmes sociaux. Or, ceux-ci sont si complexes, et si nombreux qu'il semble bien imprudent de vouloir leur trouver une solution unique.

Sans doute le facteur énergie tient dans le monde une place chaque jour plus importante, et nous devons savoir gré aux Technocrates, de l'avoir mis en lumière d'une manière éclatante. Il est évident que désormais les sociétés devront compter avec lui. L'emploi de l'énergie naturelle entraîne des conséquences considérables et parfois imprévues. La production s'en trouve facilitée, le confort général en est augmenté et un nombre toujours plus grand d'individus sera absorbé par son emploi.

Mais ce n'est qu'un facteur nouveau, introduit parmi ceux qui existent déjà. Vouloir non seulement lui donner la place qu'il mérite, mais encore prétendre qu'il remplace tous les autres, est l'idée d'un primaire qui croirait que ceux qui l'ont précédé n'ont été que des imbéciles.

Ce qui ne peut être contesté, c'est que l'énergie joue un rôle considérable, et de plus en plus prépondérant. Mais qu'y a-t-il à cela d'étonnant ? Nous n'en sommes plus à la manufacture ; le développement naturel de l'industrie consiste précisément à produire avec le moins de main-d'œuvre possible. C'est donc enfoncer une porte ouverte que de découvrir que cette main-d'œuvre devient de moins en moins nécessaire.

Mais, c'est aussi montrer une singulière outrecuidance que de vouloir ramener tous les problèmes si complexes de la vie humaine et de la société à une simple question de calories. C'est une thèse purement matérialiste que nous ne pouvons admettre. Elle suppose que l'homme ne serait qu'une vulgaire machine comme une autre, sans cerveau, sans cœur, sans âme.

Encore qu'il puisse plaire à un mathématicien de considérer l'avantage de posséder une mesure véritable et sûre de tous les phénomènes, nous prétendrons que la valeur de l'homme, qu'on le considère seul ; ou en société, n'est pas mesurable. Et, n'en déplaise aux techniciens, nous nous en réjouissons.

Le standard de vie d'un Homère, d'un Aristote, d'un Virgile correspond peut-être à moins de 2.000 calories, mais nous n'hésitons pas à proclamer que la « valeur » de ces hommes les place au sommet de l'humanité, à des millions de coudées au-dessus de n'importe quel américain, à 150.000 calories, ou d'un Ford avec ses 44 millions de revenus, et ses 60.000.000 de kilowat-heure mensuels.

CHAPITRE SIXIEME

LA VALEUR

Nous venons de voir ce que c'est que l'Energie et le rôle qu'elle joue dans le développement des sociétés. Nous allons maintenant étudier la valeur que les Technocrates prétendent remplacer par la notion de l'Energie.

Il y a peu de questions en Economie politique qui aient soulevé plus de discussions, engendré plus de théories, été cause de plus d'erreurs, que celle de la Valeur, si ce n'est peut-être celle de la rente. C'est qu'elle est le mobile de toutes nos actions, dès que nous cherchons soit à faire un bénéfice, soit à acquérir un objet.

Howard Scott a tenu à traiter lui-même cette question si délicate. Sa définition est simple : La valeur telle que nous l'entendons n'existe pas scientifiquement : « une unité de « valeur dans le système capitaliste (qu'il désigne toujours

sous le nom de système des prix, est un certificat de dette, « une unité de mesure avec le contrôle technique sera un « certificat d'énergie utilisée ».

Certes, si l'on entend par valeur, les *valeurs de Bourse* qui sont ainsi mal-nommées, nous sommes d'accord, car ces soi-disantes *valeurs* ne sont que des titres, des actions, des obligations sans aucune valeur intrinsèque, mais purement représentatifs de la valeur véritable qui existe matériellement dans les entreprises. Ce sont bien des certificats de dette des sociétés qui ont reçu des capitaux pour les faire valoir.

H. Scott aurait-il commis cette erreur de mots ? Non, il s'agit bien de la valeur elle-même de cette entité si difficile à fixer parce qu'elle est d'ordre psychologique et relève en fait, plus de la philosophie que de l'économie politique. En effet, Scott ajoute : « Tous les phénomènes sociaux peuvent se mesurer, [...] il s'en suit comme un axiome que « tout procédé « d'évaluation » est exclu. *La valeur n'est pas d'équivalent métrique* » (1) et plus loin « la valeur est « définie par les économistes, la mesure de la force du désir [...] une société qui se sert de cette méthode d'évaluation des utilités est dite employer le système des prix ».

C'est donc bien de la valeur, proprement dite, qu'il s'agit, et il n'en est parlé que pour en nier l'existence. Cette négation est la conclusion d'un raisonnement, in abstracto, qui est une véritable pétition de principe. L'énergie, dit Scott, est mesurable, elle commande tous les phénomènes sociaux, donc

(1) *Introduction to technocracy*, page 40.

tous les phénomènes sociaux sont mesurables. La valeur, phénomène social, selon les économistes doit donc avoir sa mesure exacte... Or, elle n'a pas de mesure. Donc, la valeur n'existe pas. Voilà un syllogisme qui mènerait loin si on l'appliquait ! Ainsi les passions des hommes n'existeraient pas et on pourrait se demander si un assassin n'est pas tout simplement un homme qui a plus de calories à dépenser qu'un autre. Heureusement qu'il y a une prémisse qui n'est pas démontrée à savoir : que, tous les phénomènes sociaux sont mesurables métriquement.

*

* *

C'est un spectacle fort curieux que celui que nous offrent les Economistes aux prises avec la valeur. Certains n'y ont point attaché d'importance, d'autres ont effleuré la question, d'autres encore l'ont approfondie pour s'y perdre.

Les Physiocrates n'ont pas soupçonné cette question, et cette ignorance a engendré leurs plus graves erreurs. Cependant, Turgot avait entrevu la vraie notion de la valeur quand il écrivait en 1769, dans *valeurs et monnaies* quelle était « l'expression du degré de l'estime que l'homme attache aux différents objets de ses désirs ». Peu après l'Abbé de Condillac en 1776, dans ouvrage sur *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, en donnait cette définition : « La valeur est moins dans la chose que dans l'estime que nous en faisons, et cette es-

« time est relative à notre besoin [...] La valeur des choses
« croît donc dans la rareté, et diminue dans l'abondance,
Elle peut même, dans l'abondance, diminuer au point de
« devenir nulle ».

Voilà la vraie définition mise sur pied par un profond penseur, grand philosophe, doublé d'un économiste, et fort renommé de son temps même. Mais les contemporains n'y prêtent pas attention. Cette définition tombe dans l'oubli le plus complet !

Adam Smith se débat en vain avec cette difficulté. Il part à la recherche du prix vrai, et explique le secret de la valeur tantôt par la peine, ou le travail nécessaire à la fabrication de l'objet, tantôt par le coût de production. Ricardo ne fait pas mieux, Bastiat croit trouver la clef du mystère dans sa fameuse définition : « la valeur est le rapport de deux services échangés », mais elle ne signifie rien quand on la creuse, Karl Marx identifie la valeur au travail incorporé dans l'ouvrage, théorie peu originale d'ailleurs : (1) « La substance de la valeur est le travail ; la mesure de la quantité de valeur est la quantité de travail, mesurée elle-même par la durée, par le temps de travail ».

Enfin, avec les Hédonistes et l'école dite Autrichienne, nous revenons aux vrais principes entrevus par les précurseurs Turgot et Condillac !

Nous devons bien peser la théorie technocratique sur la valeur, parce qu'elle renferme, semble-t-il, le germe de mort

(1) Karl Marx, *Das Kapital*, page 67.

qui est souvent à la racine des théories les mieux établies. La valeur étant la notion la plus importante de notre économie, il faut savoir si les Technocrates l'ont comprise et ce qui résulterait de sa suppression, si toutefois cette suppression est possible.

Howard Scott n'a pas développé longuement sa pensée, mais nous sommes éclairés par les écrits de ses collaborateurs, notamment un article paru dans un numéro de janvier 1933 de la revue *Living age* ; et un autre signé George Soule paru dans le numéro du 28 décembre 1932 de la *New Republic*... Nous avons donc une idée assez précise de la théorie.

La monnaie étant variable doit être supprimée, le système capitaliste ou système des prix ne reposant sur aucune base précise doit être également supprimé. Cependant, il faudra bien pour chaque objet remplacer le prix par quelque chose, et pour se procurer cet objet, il faudra bien aussi que l'acheteur donne en échange quelque chose ? Les technocrates y ont songé. Nous avons vu que l'énergie était le premier facteur de toute production, et peut se mesurer exactement en Ergs, ou en Joules. On calculera donc pour chaque article qu'elle est l'énergie nécessaire à sa production, ce qui est aussi facile que d'établir un *prix de revient*, et cet article sera mis sur le marché étiqueté en Joules et Ergs, dont le nombre sera égal à l'énergie dépensée. D'autre part, l'ouvrier recevra des bons d'ailleurs valables pour un temps limité, qui ne portera que le nombre de joules et d'ergs correspondant à la part d'énergie qui lui revient par

son travail. Les articles seront payés avec ces bons. On ne parlera plus de dollars, mais de Joules et d'Ergs.

Nous étudierons plus tard les conséquences de ce système et nous verrons les réflexions qu'il appelle, pour le moment, il nous suffit de considérer qu'en prétendant rejeter la notion de valeur, les Technocrates se sont leurrés eux-mêmes. Ils ont simplement substitué une unité de prix à une autre, ils n'ont pas supprimé le système des prix ; ils ont substitué une évaluation à une autre, ils n'ont pas supprimé l'évaluation. Peu importe que l'unité de monnaie soit le franc, le dollar, un coquillage, ou un erg et que le prix marqué dans la même unité, soit basé sur le goût du public, l'énergie dépensée, ou le coût de production. Karl Marx qui estimait que la valeur était dans le travail incorporé à l'objet fabriqué, exposait une théorie très voisine à ce point de vue, il ne s'est pas pour cela embarrassé de la question monnaie. Donc, les Technocrates ont cru supprimer la valeur en la remplaçant par des ergs ou des joules qui sont encore une valeur, et en réalité, ils ont simplement changé de monnaie. Or, la monnaie n'est qu'une marchandise tierce destinée à figurer dans les échanges afin d'éviter le troc et dont la somme, exprimée dans le prix, est *représentative de la valeur, mais n'est pas la valeur*. Ils se sont donc échappés de la question, ils ne l'ont pas, bien qu'ils le prétendent, supprimée.

En effet, chacun sait que le prix d'une montre, par exemple, ne représente pas nécessairement son coût de production. Si elle ne marche pas, si sa présentation est mauvaise,

elle se vendra au-dessous de ce coût, en liquidation. Au contraire, supposons que, par suite d'une guerre, la fabrication soit suspendue, sa valeur pourra décupler. Cependant le coût de production n'aura pas changé, puisqu'il est situé dans le passé, il est devenu immuable : *What's done cannot be undone* », comme dit Schakespeare.

Puisque cette valeur est variable, elle est donc en dehors de l'objet, elle est en définitive dans le cerveau de l'acheteur. C'est un réflexe purement psychologique, dont on peut décomposer le processus ainsi : L'acheteur voit un article, il lui plaît, le désir de le posséder naît en lui. Il pèse alors dans son esprit ce désir, en le mettant en balance avec une certaine quantité d'or ou de monnaie. Il détermine ainsi par rapport à lui, la valeur de l'objet, et en fixe le prix. Il regarde alors le prix marqué. Si celui-ci est supérieur à l'estimation qu'il a faite, il n'achète pas, car il estime qu'il *n'en aurait pas pour son argent*. Si le prix est inférieur, il se précipite, se procure l'objet, et a conscience d'avoir fait « une bonne affaire ».

Donc, les Ergs, les Joules, peuvent exactement représenter le coût de production, mais il ne sont qu'un élément du prix. La vraie valeur est dans le désir, conditionné par l'utilité, aiguisé par la rareté, ralenti par l'abondance.

Pour supprimer la valeur, il faut donc supprimer d'abord le désir. Mais l'homme peut-il vivre sans désir ? Il est peut-être plus facile à la mentalité américaine qu'à la nôtre de l'admettre, même pour la nécessité d'une démonstration.

Les Technocrates ont peut-être envisagé la valeur à un autre point de vue, (qui leur est beaucoup plus familier qu'aux Latins), celui de la masse de la nation prise dans son ensemble, en faisant abstraction des citoyens qui la composent. Ils pourraient bien ici être plus près de la vérité. Considérant une société tout entière, il n'est pas impossible de négliger la notion de valeur pour lui substituer celle de richesse. La première, qui est subjective, ne peut exister que par notre raisonnement, la seconde qui est objective existe en dehors de nous, malgré nous et en l'absence même de tout désir.

Les richesses minières d'une contrée profondément enfouies dans le sol, si considérables qu'elles puissent être, n'ont guère de valeur. Elles ne font naître chez les individus qu'un désir très médiocre, si même il en naît un. Cependant, c'est une richesse et que des voisins puissants convoitent parfois. C'est de la valeur en puissance, qui aura son prix le jour où sorti de la terre, le minerai se présentera à nos yeux, sous la forme d'un objet désirable.

Dans cette richesse, l'énergie est bien un facteur important, car sans elle nulle richesse ne serait exploitée. On peut calculer combien de Joules seront nécessaires pour munir d'un article tous les habitants d'un pays. On peut même en donner plusieurs à chacun jusqu'à ce qu'il refuse *parce qu'il en a de reste*. Alors cet article n'aura plus aucune valeur

pour chaque individu, comme déjà le faisait remarquer Condillac. Or, les Technocrates prétendent qu'ils produiront tellement que chacun pourra se procurer à satiété tout ce dont il aura besoin !

On pourrait à juste titre, se demander (pourvu que l'on admette la possibilité de produire sans limitation) si ce serait bien nécessaire de supprimer le système des prix. Ce système tomberait de lui-même vu que le prix disparaîtrait automatiquement avec la valeur, dont il n'est que l'expression, valeur que l'abondance aurait ramenée à zéro.

En tous cas, dans la réalisation de cette utopie qui consisterait à produire tellement que les choses n'auraient plus de valeur, il serait juste encore d'affirmer que la richesse n'aurait pas disparu, mais qu'elle aurait bien au contraire, atteint le suprême degré !

C'est bien ce que soutient M. Gide : (1) « Et si même on
« veut supposer, faisant un conte de fées, que, par le pro-
« grès indéfini de la science et de l'industrie, tous les objets
« devinssent aussi abondants que l'eau des sources, ou le sa-
« ble des plages, et que les hommes, pour satisfaire leurs
« désirs, n'eussent qu'à puiser à volonté, alors, toutes ces
« choses n'auraient ni plus ni moins de valeur que cette eau
« des sources, ou ces grains de sable. Et comme, une som-
« me de zéros ne peut jamais faire que zéro, il n'y aurait
« plus de *richesse individuelle* : il n'y aurait plus de riches,
« puisque tous les hommes seraient égaux devant la non-

(1) Charges Gide : *Principes d'Economie Politique*, page 59.

« valeur des choses, de même qu'aujourd'hui le roi et le
« mendiant sont égaux devant la lumière du soleil. Oui, mais
« alors la richesse sociale, quoique n'étant plus évaluable en
monnaie, serait à son maximum ».

Donc, si les Technocrates n'ont pas eu la vraie notion de la valeur, ils ont mieux compris que quiconque en quoi consiste la richesse de la masse, leur erreur vient de ce qu'ils ont cru pouvoir mettre en pratique une telle théorie et ensuite la transporter dans l'individu.

En effet, dans le conte de l'éminent et regretté professeur, tout désir est automatiquement aboli et la valeur disparaît faute d'aliment... Mais ce n'est qu'un conte. Pour que la valeur disparaisse, il faut qu'il ne reste absolument rien à désirer, c'est-à-dire que, toutes les choses, sans exception, soient produites en quantité illimitée. S'il en reste une seule, pour laquelle le désir peut naître, aiguë par la rareté, la valeur n'aura pas disparu et la théorie s'écroulera. Est-il donc possible de produire tout en quantité illimitée ? Voilà le problème.

Nous avons vu aux chapitres précédents les progrès faits par l'industrie. Les résultats acquis sont tellement impressionnants qu'on ne peut douter que la production s'accroîtra dans des proportions gigantesques. Dès maintenant, les machines peuvent produire des quantités presque illimitées de nombreux articles, et c'est seulement la nécessité de trouver des débouchés qui empêche d'y joindre encore beaucoup d'autres. Toutefois, quelque fabuleux que puisse être

l'avenir de la machine, nous croyons pouvoir affirmer, à priori, qu'elle ne produira pas tout.

D'abord il y a la terre qui, quoi qu'on dise, ne s'industrialise pas. On peut bien la travailler avec des machines perfectionnées, qui réduisent la main-d'œuvre, améliorer les semences, maintenir par des engrais la puissance productive au maximum, (sans tenir compte de la loi du rendement décroissant des façons et engrais, ce qui est un concept capitaliste) on ne fera pas, même en Technocratie, que la culture s'affranchisse de la nature. A moins de transformer la campagne en une immense serre, les récoltes seront à la merci de la chaleur du soleil, du régime des pluies, du froid, qui, avec leurs caprices, assurent l'abondance ou engendrent la famine.

Actuellement, le problème ne se pose pas pour les Etats-Unis. Les variétés du climat, du sol, des cultures, l'étendue des terres arables, capables de nourrir une population de 500 à 600 millions d'habitants, les facilités de communications, mettent ce continent pour longtemps à l'abri de la disette. C'est plutôt de la mévente, suite de la surproduction qu'il souffre actuellement. Mais, il n'en sera pas toujours ainsi.

La prospérité, que doit apporter le régime Technocratique, ne manquera pas de donner à la population un développement encore plus grand que de nos jours. Ce pays se range déjà parmi les plus prolifiques, même compte tenu de l'émigration, puisqu'il a décuplé en 100 ans. Si la progression se maintient, la population atteindra dans un siècle le maxi-

mum admissible. Et après ? Tuera-t-on les enfants qui auront encore l'audace de naître ? Les laissera-t-on mourir de faim ? Si ce devait être là le résultat de ce machinisme orgueil de l'homme moderne, combien les bateliers de la Fulda étaient prévoyants quand ils détruisirent le bateau à vapeur de Papin en 1707 !

Au sein d'une richesse fabuleuse, dans un pays littéralement inondé de tous les produits de l'industrie, au temps où chacun pourra acheter des autos luxueuses aussi facilement que nous achetons une épingle, il n'y aura plus assez de Joules et d'Ergs pour se procurer un morceau de pain !

Sans doute, on objectera que l'accroissement de la population s'arrêtera dès que le bien-être général aura atteint un certain niveau. Mais ceci est contraire à la théorie technocratique qui veut que le machinisme crée une prospérité qui entraîne l'accroissement continu des naissances. Cet accroissement peut d'ailleurs se vérifier dans tous les pays industrialisés. Mais, comme nous touchons ici à un élément psychologique, ou sociologique, les Technocrates ne l'envisagent pas parce qu'il n'est pas mesurable. Ils aimeraient mieux répondre qu'en ce temps là, la chimie trouvera les Erzats de tous les corps, et que la famine est une plaie des pays arriérés.

Qu'on nous permette de ne pas apprécier l'agrément de la vie d'un millionnaire menacé d'une pilule quotidienne en guise de menu...

En tous cas il reste, qu'il est possible que la terre un jour, ne suffise plus à donner tout ce qu'il faut, en quantité telle que les produits agricoles soient sans valeur subjective, qu'il

est même possible que le fait se présente à la suite d'un cataclysme, ou simplement d'une année de récolte exceptionnellement mauvaise. Et cela suffit pour que la théorie de l'abolition de la valeur disparaisse.

Si même nous sommes poussés dans nos derniers retranchements nous affirmerons encore que l'industrie, la reine de cette nouvelle société, ne produira pas tout. Il y a certainement des objets qu'elle ne pourra fournir. Supposons que ce soit même le plus inutile à la vie, un diamant, par exemple, et que l'alchimie future n'arrive pas à le fabriquer artificiellement. Nous disons que ce diamant va encore bouleverser tout le système et reconstituer la notion de valeur.

Comment, en effet, achètera-t-on le diamant en Technocratie ? Surtout ne disons pas qu'il n'y en aura pas ! Ce serait lui donner une valeur fabuleuse ! Il y en aura, et l'acquéreur ira chez le bijoutier échanger quelques uns des ergs, que son travail lui a procurés, contre la pierre qu'il aura choisie. Mais comment sera établi le prix de cette pierre ? Nécessairement comme celle du fer ou de tout autre produit naturel, c'est-à-dire en additionnant l'énergie nécessaire à sa découverte, et à sa taille, en un mot en établissant son prix de revient en ergs ou en joules. Le diamant sera donc bon marché en Technocratie, car l'énergie consommée par la découverte et la taille ne doit pas être bien considérable. Les plus beaux comme les plus gros seront à peu près du même prix que les plus petits à quelques ergs près...

Mais pourquoi tous ces américains qui auront, disent les Technocrates, environ 300.000 francs de rentes, ne voudraient-

ils pas tous, ou presque tous posséder un de ces bijoux si chatoyants et si agréables à l'œil ? Pourquoi même ne voudraient-ils pas tous le plus beau, puisqu'ils sont tous capables de l'acheter ? Ne fussent-ils même que 1 million d'amateurs, ou mille, ou dix, il y aura concurrence. Le *Désir*, officiellement aboli, renaîtra donc au cœur de l'homme, le diamant aura rétabli la notion de valeur par sa rareté, « car il n'y en aura pas assez pour tout le monde ».

Et combien existera-t-il d'objets pour lesquels nous pourrions faire le même raisonnement ! Non seulement tous ces objets seront désirés, mais il y aura même un cours, un système de prix à côté de l'autre, quelque chose de comparable au cours clandestin de l'or à côté du papier monnaie à cours forcé.

Et si l'objection est si forte quand il ne s'agit pourtant que des objets, que serait-ce si nous considérions les produits de l'esprit ? Peut-on admettre qu'un tableau de Raphaël, soit vendu pour le nombre d'ergs représentant l'énergie que ce peintre a déployée pour le composer ? A ce prix là, est-ce que tous ceux qui ont un peu de goût artistique ne voudront pas s'en rendre acquéreur ? C'est encore une concurrence, elle entraînera le désir et la valeur renaîtra. Et s'il existait un moyen de maintenir ce tableau au prix fixé par le barème technocratique, alors il faudrait conseiller aux Raphaëls futurs la carrière de peintres en bâtiment, car dans leurs 4 heures de travail, ils produiraient infiniment plus d'Ergs-peinture !

Il résulte de ces considérations que les technocrates se

sont trompés sur la valeur. Ils ont cru pouvoir la supprimer en changeant la monnaie qui n'est que la représentation de la valeur. Ils ont cru peut-être la supprimer en l'amenant à zéro par suite d'une production si intense qu'elle abolisse le désir. Mais, incapables de *tout produire* dans cette condition d'abondance, la valeur leur échappe ; elle subsiste, l'erg, la joule ne remplacent pas la valeur.

Howard Scott écrit fièrement : « Une unité de valeur dans
« le système capitaliste, est un certificat de dette, une unité
« de mesure avec le contrôle technique sera un certificat
« d'énergie utilisée ». Mais n'a-t-il pas dit aussi que les actions de sociétés étaient des certificats de dettes, parce qu'elles représentaient un capital consommé, déjà utilisé par une entreprise ? Nous ne voyons pas pourquoi le certificat d'énergie utilisée lui est bien supérieur, puisque cette énergie est également consommée. Il y a en définitive substitution d'un certificat de dépense, à un certificat de dette. C'est un pure querelle de mots, qui s'efforce à cacher la fissure par où toute la doctrine se perd.

CHAPITRE SEPTIEME

LE CHOMAGE

Depuis cent ans, l'effort musculaire requis pour obtenir une production quelconque est en diminution constante ; sa courbe se dirige rapidement vers zéro.

(1) « Dans une société primitive composée de laboureurs, « le seul moyen de hausser le niveau de la vie est d'augmenter les heures de travail du sol. Dans notre société, par la « technologie, et grâce à l'énergie utilisée, nous produisons « plus, et le travail humain nécessité par cette production « diminue.

« Donc, dans le système actuel, l'accroissement de la production tend à gagner de vitesse celui de la population, de la consommation, et entraîne simultanément un accroissement de chômage. Ce processus peut s'observer pour toutes

(1) *Introduction to Technocracy*, page 27.

« les industries américaines qui ont des statistiques sérieuses
« depuis 30 ans ».

Les industries nouvelles emploient un grand nombre de travailleurs, mais bientôt la machine les remplace un à un, et on peut dire que leur nombre diminue en proportion inverse de la production. Il en résulte que la situation économique générale a peu d'influence sur le chômage. Celui-ci est le produit direct du machinisme. Or, le machinisme qui mène à l'automatisme, en raison des économies qu'il entraîne et de l'augmentation de la production qui résulte de son développement, progressera indéfiniment. En conséquence, le chômage, loin de se résorber, croîtra parallèlement. Il y avait aux Etats-Unis, en 1933, 14 millions de chômeurs, il y en aura, si rien de nouveau n'intervient, 20 millions en 1934.

Telle est la théorie des Technocrates sur le chômage. Selon eux, le problème est insoluble dans le système capitaliste. Ce jugement semble un peu superficiel, il ne serait juste, que si le monde entier était une usine, et que tous les citoyens fussent des ouvriers. Mais il n'en est pas ainsi, il y a donc plusieurs facteurs qu'il nous appartient de dégager, avant de chercher le remède.

*

* *

D'abord, est-il vrai que le progrès du machinisme crée nécessairement le chômage général ?

S'il en était ainsi, les démobilisés de 1919 n'auraient pas pu trouver de travail en Amérique, pays fort industrialisé. En fut-il ainsi ? M. Herbert Hoover rappelle dans son dis-

cours prononcé à Newmark en septembre 1928, qu'en 1921 il y avait aux Etats-Unis 5 à 6 millions de chômeurs, « en un an, dit-il, nous avons trouvé du travail pour ces 5 millions d'hommes, nous avons même fait plus, les salaires et le *Standard of Living* ont été élevés et c'est là une situation définitive ».

Le reclassement de tant de mobilisés ne pouvait évidemment se faire immédiatement. Mais il n'était pas douteux que des places s'offriraient, par la suite, quand les affaires reprendraient. Elles reprirent rapidement, car l'industrie américaine sortait fortifiée par la guerre, et les pays belligérants, manquant de tout, lui offraient des débouchés qui semblaient illimités.

Non seulement les cinq millions de chômeurs furent placés, mais encore près de deux millions de citoyens américains quittèrent divers emplois, et surtout abandonnèrent la culture, pour renforcer l'armée des ouvriers. Les Etats-Unis semblaient être devenus un paradis terrestre ! M. Irving, T. Bush, président du Bush Terminal C^o, s'écriait en novembre 1928 : « Nous sommes seulement à l'aurore d'une période qui « restera marquée dans l'histoire comme un âge d'or ». Et M. Hoover dans son discours de Palo Alto, disait : « Nous sommes aujourd'hui en Amérique, plus près du triomphe final » sur la pauvreté que jamais on ne le fût dans l'histoire « d'aucun pays. Il n'y a plus de taudis chez nous ! Nous n'avons pas atteint encore le but, mais la politique suivie pendant les huit dernières années, donne les moyens d'aller « de l'avant. Avec la grâce de Dieu, nous serons bientôt en

« vue du jour où la pauvreté sera bannie de cette nation: Il
« n'y a pas de garantie contre la pauvreté, qui égale ce fait
« qu'il y a du travail pour tous ».

Ainsi donc, contrairement aux affirmations de M. Scott, plus les machines se multipliaient, plus les industries se perfectionnaient, moins il y avait de chômage. Ce dernier n'est donc pas le résultat direct du machinisme ? Si, répondent les Technocrates. Certes, pendant la période de prospérité, il y a eu un décalage général, qui a permis d'employer un grand nombre d'ouvriers, mais quand les choses redeviennent normales, le chômage sévit, et plus intense que jamais.

Le nombre des employés de chemin de fer américains, qui était de 2.160.000 en 1920 est tombé à 1.518.000 en 1930, et à 1.164.000 en décembre 1931: L'industrie de l'automobile produisait en 1923, 4.180.450 voitures avec 241.356 travailleurs; en 1929, elle en sortait 5.621.715, mais la main-d'œuvre était tombée à 226.116.

Il n'est pas rare de voir l'augmentation de production correspondre à une diminution de la main-d'œuvre, c'est même là le processus normal de la marche de toute entreprise qui se perfectionne. Cependant si cette diminution de main-d'œuvre est proportionnelle au rendement dans les entreprises énumérées ci-dessus, il se peut qu'il n'en soit pas de même pour toutes les autres. Il se peut même que le total des travailleurs de la nation soit en augmentation, et les chiffres suivants tendent à prouver que l'emploi de la main-d'œuvre s'est fortement accru, malgré le machinisme, pour le moins jusqu'en 1927.

En 1882, l'Allemagne employait dans l'industrie 38,5% de ses 40 millions d'habitants ; en 1925, elle employait 45,3 % de sa population qui était passée à 62 millions.

Voici des exemples d'augmentation de main-d'œuvre aux Etats-Unis, dans diverses industries, depuis le commencement du XX^e siècle :

INDUSTRIES	1900	1927
Conserves	66.000	107.000
Confection pour dames	116.000	154.000
Boulangerie mécanique	81.000	175.000
Ciment	19.000	36.000
Bonneterie	61.000	204.000
Ameublement	114.000	186.000
Appareils électriques (1890) ...	8.000	240.000

Cette progression ascendante est-elle définitive ? réduit-elle à néant les assertions de M. H. Scott ? Il y a des observateurs absolument étrangers à ces théories qui pensent que non. Ils affirment qu'une affaire enregistre bien, à ses débuts, une main-d'œuvre nombreuse, mais qu'il y a finalement régression.

Cette remarque a été faite déjà aux Etats-Unis par H. Dubreuil en 1930 au cours d'une étude originale (il partageait la vie de l'ouvrier d'usine, tout en restant en contact avec les économistes les plus réputés) (1).

Voici un de ses tableaux, montrant pour diverses industries, le commencement de la baisse de la main-d'œuvre correspondant à une augmentation de la production pour une période allant de 1923 à 1927 seulement :

(1) *Robots or Men*, by H. Dubreuil, 1930; page 186.

INDUSTRIES	Augmentation de la production	Diminution de la main-d'œuvre
Raffineries de pétrole	+ 84 %	— 5 %
Tabac	— 53 %	— 13 %
Viande (abatage, emballage) ..	+ 20 %	— 19 %
Construction (dans l'Ohio)	+ 11 %	— 15 %
Houille	— 4 %	— 15 %
Acier	— 8 %	— 9 %
Coton	— 3 %	— 13 %
Agriculture	— 10 %	— 5 %
Vêtements d'homme	— 1 %	— 7 %
Papier	— 0 %	— 7 %

Si maintenant nous considérons non plus quelques industries mais l'ensemble de l'activité du pays tout entier, nous trouvons que de 1922 à 1929, la production américaine a augmenté de 4,5 % par an, tandis que la main-d'œuvre s'est encore accrue de 1 %.

Ces progressions et dégressions sont dans la logique des choses. Charles Gide le proclamait : « tout progrès économique qu'il s'agisse d'invention mécanique ou de mode nouveau d'organisation du travail, ne peut avoir pour effet de rendre inutile une certaine quantité de travail ».

*

* *

Toutefois, nous estimons, contrairement à la manière de voir des Technocrates, que la question du travail humain ne peut être uniquement envisagée dans ses rapports directs avec la machine ou avec l'Energie. Il n'y a pas, heureusement, que cette dernière qui fournisse du travail, sinon il

faudrait bientôt songer à raser la plupart des villes et envoyer les habitants vivre sur un lopin de terre qu'ils bêcheraient eux-mêmes. S'il est exact que le perfectionnement des machines permet de réduire le concours direct de la main-d'œuvre, il ne l'est pas moins que leur emploi réclame un nombre toujours accru de concours indirects. On peut dire que le travail manuel s'est transformé ; qu'il lui en a été substitué un autre, d'un ordre social plus élevé.

La machine ne tend donc pas à réduire le nombre des travailleurs, mais à modifier leur genre de travail. Et c'est là, au point de vue social, le principal bienfait de la technologie.

Dans les petites industries du type « patronal », nous rencontrons un chef, qui dirige les services techniques et commerciaux. L'usine est un grand atelier, où tout le monde se connaît. Le patron n'a à ses côtés que peu de collaborateurs ; des contremaîtres, un comptable, un caissier, quelques voyageurs. Il reçoit lui-même le courrier, choisit ses machines, les fait installer sous ses yeux, veille à leur entretien. L'état-major est insignifiant en nombre, cependant des centaines d'ouvriers travaillent sous sa direction.

Il serait vain de transposer ce schéma, même agrandi, sur une usine moderne d'un automatisme avancé, et de se représenter le même cadre, duquel les ouvriers auraient disparu, laissant les machines tourner seules, sous la surveillance des contremaîtres, qui continueraient comme par le passé à faire leur ronde ! C'est cependant l'erreur que semblent cultiver ceux qui nous signalent la production de

10.000 châssis par jour, avec le concours de 208 hommes. Ils auraient dû ajouter que l'usine en question, ne fonctionne pas seulement grâce à l'énergie fournie par une chute d'eau, mais grâce aussi au concours de divers services peut-être établis loin de ce lieu, et qui ne lui sont pas moins nécessaires.

Pour nous faire une idée complète de l'ampleur de ces services, qui paraissent de prime abord secondaires, considérons une fabrique d'automobiles. Supposons même un instant, que cette fabrique soit complètement automatique. Bien que personne n'apparaisse aux yeux du visiteur, cette usine, en raison même de sa production intense, emploie bien plus d'hommes peut-être que celles qui ne sont pas automatiques du tout ! Cherchons à nous représenter le travail réel qu'engendre pour l'économie générale cette production qui se fait *toute seule*.

Avant qu'aucune voiture ne sorte, les chimistes dans de nombreux laboratoires (alimentés par diverses sources productrices), travaillent à la recherche de nouveaux métaux plus lourds, ou plus légers, plus résistants, moins chers. Ces études semblent bien éloignées de la production véritable, et cependant, elles sont à la base de tout progrès. C'est uniquement, ne l'oublions pas, parce que les chimistes ont trouvé des métaux plus résistants et plus légers, des combinaisons de gaz, plus puissantes, que l'avion plus lourd que l'air a pu s'élever au-dessus des nuages. Presque tous les progrès de l'aviation ont pour raison première, l'augmentation du rendement des moteurs, proportionnellement à leur poids.

Les ingénieurs attachés à l'usine, en nombre toujours plus considérable recherchent les perfectionnements aux diverses parties des automobiles et aux machines qui les produisent, de façon à augmenter le rendement, la solidité, la facilité de fabrication ou le bon marché. Les plus petits perfectionnements ont souvent demandé des années de recherches, et des essais coûteux. Ces voitures que crache l'usine à jet continu, ne sont qu'un vaste puzzle conçu dans le cerveau du technicien, dont chaque pièce est choisie entre mille, de poids, de forme, de matière et de prix différents.

Tous ces efforts sont coordonnés par des directeurs techniques, qui marquent le modèle qui sera adopté, cependant que d'innombrables dessinateurs établissent des épures, cotent des dessins, et que les calculateurs évaluent les prix de revient comparés. C'est ainsi qu'en France, la maison Citroën qui tend à égaler les premières marques américaines emploie à elle seule 400 ingénieurs et dessinateurs.

Dans le même temps, les mineurs de toutes les contrées arrachent du sein de la terre des tonnes de minerai de fer, de cuivre, d'antimoine, etc... les hauts fourneaux (clients des houillères) les transforment, et les chemins de fer transportent ces produits plusieurs fois en divers sens, jusqu'à ce qu'ils arrivent à pied d'œuvre, après avoir occupé un nombre considérable de travailleurs, qui tous, sans même le savoir, coopèrent à la construction de ces automobiles.

La même activité se retrouve chez les producteurs de caoutchouc qui, pendant des années, soignent leurs jeunes plants en attendant la récolte ; chez les fabricants d'huile,

de peinture, etc... enfin, chez tous les producteurs des mille et un articles employés dans *l'usine sans ouvriers*.

Donc cette usine fait marcher un nombre considérable d'autres entreprises. M. Ford note qu'une augmentation de travail chez lui est un bienfait pour tous.

(1) « Notre expérience est absolument contraire à ce que
« les théoriciens disent. Nos employés sont plus nombreux,
« et notre liste de paye est plus grande, et avec cela nous
« donnons du travail aux fabricants du dehors. En 1929 nous
« faisons travailler 2.200 organisateurs, cette année il y en a
« 3.500 qui nous fournissent constamment, sur un total de
« 5.800. Le travail augmente au lieu de se resserrer. C'est là
« le côté paradoxal des sciences économiques. Nos produits
« ont créé dix ou vingt fois plus d'emplois au dehors que
« dans le sein de notre société, et plus nous vendons notre
« produit bon marché, et plus nous fabriquons, plus il y a
« de places utiles dans le monde ».

Mais lorsque le cycle de la production est clos, tout n'est pas terminé, loin de là, la moitié seulement du travail est accompli. Vendre, voilà le but et la raison d'être de l'industrie. Ces usines automatiques ne peuvent fonctionner que pour un débit énorme, nous retrouvons donc ici une organisation comparable à celle de la production. Les techniciens de la vente étudient les débouchés, les moyens de les atteindre et de dépasser les concurrents. Les calculateurs dressent des statistiques, établissent les prix de revient de la propagande, les agents de publicité se lient avec les journaux

(1) Henry Ford, *Le Progrès*, page 74.

(qu'ils font vivre eux et leurs employés, et les usines de papier, etc.). Des services s'occupent des réclames lumineuses ou non, qui sur place, dans le pays ou à l'étranger, vantent le produit. Des voyageurs sillonnent les routes, pendant qu'une armée de dactylographes tapent inlassablement dans toutes les langues, des milliers de lettres, que rédigent une multitude d'employés spéciaux. Enfin la comptabilité et la gestion financière occupent un grand nombre de personnes.

Ces innombrables travailleurs payés directement par l'entreprise, ou indirectement par les commandes de matières premières, sont les ouvriers en réalité de cette usine qui travaille sans bras. Les hommes que les machines ont chassé, ne sont pas des chômeurs, ils ont troqué leur combinaison graisseuse, pour un veston de bonne coupe, ils n'ont plus les mains calleuses ni pleines de cambouis, ils sont devenus des « Employés ».

On voit donc que rien n'est fait quand on a établi qu'une entreprise n'emploie plus que 208 ouvriers, le problème est, en réalité, beaucoup plus complexe qu'il ne le paraît. Il semble qu'il faille envisager pour le résoudre, l'ensemble de la nation et non une ou plusieurs entreprises déterminées.

Nous avons dit que l'Amérique du Nord est actuellement outillée pour produire 9 millions d'autos par an. Rien que cette production serait capable de faire vivre certains peuples, et la crise actuelle serait peut-être enrayée aux Etats-Unis même si seulement cette industrie pouvait travailler à plein. C'est ce que pensait le président Hoover, évidemment, lorsqu'il adressa une « proclamation » au peuple en de-

mandant aux bons patriotes d'acheter une auto de printemps.

Les quelques exemples cités par les Technocrates, et par d'autres, inciteraient à penser que les Etats-Unis sont couverts d'usines automatiques. En réalité, celles dont on parle tant, ne sont que des exceptions, il y en a fort peu, et aucune n'est absolument automatique. La seule qui puisse prétendre à ce titre est la fameuse fabrique de soie de New-Jersey, qui ne nécessiterait l'intervention d'aucun homme et que le Directeur Général actionnerait de son bureau. Seulement deux remarques s'imposent : l'une c'est que la soie artificielle se prête merveilleusement à l'automatisme, ce qui est une exception dans l'industrie, l'autre... c'est que, en dépit de tout, elle est toujours restée sur le papier à l'état de projet !.. Le fait le plus certain, c'est que, malgré les perfectionnements considérables apportés, la soie artificielle qui employait en 1925 19.000 personnes, en occupait en 1929, 4 ans plus tard, 39.000, c'est-à-dire plus du double !

Il ne faudrait pas non plus croire qu'il ne subsiste aux Etats-Unis que de grosses entreprises. Malgré la lutte que les petites soutiennent pour résister à l'absorption, malgré le système des corporations, holdings, etc..., comme une statistique du ministère du commerce permet de le constater, il y a encore un grand nombre de petites manufactures, et les grosses affaires sont les moins nombreuses.

En 1921, on comptait 53.999 manufactures dont la produc-

tion était inférieure à \$ 5.000 ! Voici celles qui produisaient plus de \$ 5.000 (1).

En 1914	177.110 usines.
— 1919	214.383 —
— 1921	196.267 —
— 1923	196.309 —
— 1925	187.390 —
— 1929	210.959 —

Ce relevé de la production pendant le courant de l'année 1929 seulement, n'est pas moins intéressant :

Manufactures	Production	
69.423	de 5.000 à	20.000 \$
75.225	20.000 à	100.000
44.153	100.000 à	500.000
10.395	500.000 à	1.000.000
11.763	1.000.000 et au-dessus.	

Toutes ces entreprises représentent une main-d'œuvre considérable et qui n'est pas près de disparaître. Peut-être, même en naît-il de nouvelles à l'ombre des colosses modernes. Nous avons vu en France un phénomène de ce genre. Lorsque se créèrent les grands magasins on craignait que tout le petit commerce ne fut tué, cependant il y a de nos jours plus de commerçants que jamais, à tel point que leur nombre est devenu une des causes de la cherté de la vie.

On estime qu'en France les grosses usines d'automobiles, n'ont pas du tout nui aux commerces qui s'y rattachent.

(1) Statistical abstract of the United State departement of commerce. 1933. Page 693. N° 727.

Les mécaniciens sont plus nombreux que jamais, mieux outillés, et beaucoup plus habiles. Selon M. Romier, en dehors du personnel employé dans les usines françaises un million de personnes : garagistes, mécaniciens, marchands d'essence, de pneumatiques, d'accessoires, etc..., vivent de l'automobile.

Il se crée d'ailleurs chaque jour de nouvelles sources de travail qui assurent une existence aisée à ceux qui savent s'adapter à un nouveau métier. C'est ce que confirme M. F. J. Leduc, ingénieur civil de l'Université de Montréal. Dans une étude très documentée, il réfute les affirmations de M. H. Scott et de ses collaborateurs, parues dans le *Harpers Magazine*, et cite ce passage de M. Henry Hazlett dans la revue « *The Nation* » :

(1) « Si nous considérons la production seule des usines, « cela (l'augmentation du chômage) est vrai, mais si nous « considérons tous les genres d'activité, cela est douteux. Les « statistiques prouvent au contraire que la main-d'œuvre dé- « placée par la machine a trouvé de l'occupation dans une « autre sphère appelée du nom générique de services. M. Ja- « mes T. Thomas, en se fondant sur les statistiques du mi- « nistère du Commerce, démontre de son côté que, pendant « la période 1920-1928, 917.000 hommes furent congédiés de « l'industrie, 240.000 des chemins de fer et que 800.000 aban- « donnèrent l'agriculture, ce qui fait un total de 1.957.000 « hommes ; mais pendant ce temps, 750.000 personnes trou- « vèrent un emploi comme chauffeurs ou comme préposés « à l'entretien des automobiles, 100.000 se placèrent dans le-

(1) Documentation catholique, tome 30, 25 novembre 1933, colonne 1006.

« assurances, 100.000 dans la réfrigération électrique et l
« système de combustion à l'huile ; 100.000 dans la construc-
« tion, 232.000 dans l'enseignement, 125.000 dans l'industri
« du cinéma, 170.000 dans la coiffure et le travail de bar
« bier, 750.000 dans le service des hôtels et des restaurants
« et 200.000 dans la radio... ce qui fait un total de 2.527.000 ».

« Nous pourrions également, ajoute M. Leduc, citer Lucien
« Romier, qui rapporte le cas des chemins de fer en France.
« Il y a cent ans, 6.000 à 8.000 personnes étaient préposées au
« transport des voyageurs et des marchandises à l'aide de vé-
« hicules à traction animale. Aujourd'hui la traction mécani-
« que en occupe plus d'un million ».

*

* *

Toutes les raisons données jusqu'ici, et y compris celles
fournies par les Technocrates, ne suffisent donc pas à expli-
quer le chômage puisqu'elles s'annulent. Il faut donc en trou-
ver d'autres. En réalité le chômage est engendré indirecte-
ment par l'action combinée des ouvriers, du public, des in-
dustriels et des capitalistes, et directement, par la surproduc-
tion.

Les ouvriers ont leur petite part de responsabilité dans
le chômage, d'abord parce qu'ils sont imprévoyants. Lorsque
la période des hauts salaires leur procure plus qu'ils n'ont
besoin pour vivre normalement, au lieu de mettre quelqu'ar-
gent de côté pour les mauvais jours, ils dépensent tout, quel-
quefois follement, ne concevant pas que la source de ce
Pactole tarisse un jour. Il en résulte qu'ils ne peuvent sup-

porter les réductions de salaire devenues nécessaires et qu'ils en sont finalement réduits à toucher l'allocation de chômage. Le pouvoir d'achat de la nation s'en trouve considérablement diminué. Ensuite, ne croyant pas que la crise durera, ils se refusent à changer de métier, même s'ils en connaissent plusieurs. Ils entendent recevoir du travail là où il leur a plu de résider et ne veulent pas retourner d'où ils viennent. De sorte qu'il y a en même temps dans un même pays des hommes sans travail, et des travaux qui manquent de bras.

Le public, que la crise effraye, réduit ses achats. Il y a ce qu'on appelle sous-consommation, qui augmente l'embarras des producteurs surpris en pleine surproduction. D'ailleurs, si ces derniers sont victimes de la crise, ils en sont aussi les principaux responsables.

Les Technocrates font aux industriels modernes le reproche de limiter leur production, de la maintenir toujours au-dessous de la demande du marché, en vue de se ménager un bénéfice. Nous estimons, au contraire, que cette autolimitation de la production est une merveilleuse « Harmonie » et que si les industriels s'y tenaient prudemment, il n'y aurait pas de crise, et probablement pas de chômage. Malheureusement, à la fin d'une période d'euphorie, ils s'écartent de cette prudence élémentaire. Ils spéculent, ils espèrent devancer les autres et imposer leur produit. Bref, l'oubli d'un principe élémentaire fait apparaître le spectre de la surproduction avec ses lamentables attributs.

C'est en effet, un sophisme que de soutenir qu'il n'y a jamais de surproduction sous prétexte qu'en divisant le nombre

des habitants du globe par celui des objets fabriqués, on constate que le plus grand nombre est privé de ces objets. C'est trop oublier que n'importe qui n'a pas la possibilité d'acheter n'importe quoi, qu'une auto n'est pas utile dans un pays sans route et sans distributeurs d'essence, que l'humanité à peu près tout entière, se désintéresse des habits de soirée ou des smokings.

Il est d'ailleurs difficile à un industriel, il faut le reconnaître, de s'arrêter quand tous ses concurrents marchent de l'avant. Il n'est même pas toujours absolument libre. Il dépend des capitalistes proprement dits, qui lui ont avancé de fonds, et qui entendent profiter du boom, comme tout le monde... jusqu'à ce qu'arrive le **Krach** final.

Nous persistons donc à croire que la principale cause du chômage ce n'est pas le machinisme qui ne fait que déplacer les individus, mais bien la surproduction, qui découle de la soif insatiable du gain des producteurs et des capitalistes. Le remède serait donc avant tout dans la limitation de la production. Limitation volontaire si elle est possible, limitation forcée dans le cas contraire.

Nous avons, en effet, le droit de considérer que le chef d'entreprise moderne, n'est plus comparable au propriétaire qui gère son bien comme il l'entend. L'ampleur même de ses opérations font qu'il remplit une fonction sociale. Certes, il travaille pour augmenter sa fortune, et nous le lui reprochons pas, mais trop d'existences dépendent de lui, pour qu'il ne considère que son intérêt personnel. Il se doit donc à lui-même, et il doit à la société, de ne pas agir comme un

Boursier, qui risque tout son avoir sur une valeur, conscient qu'il s'il perd, il sera seul ruiné.

On a dit du capitalisme et de l'industrie moderne que par une évolution imprévue ils rétablissaient la féodalité. Rien, peut-être, n'est plus exact, si l'on considère la puissance des seigneurs féodaux et celle des seigneurs de la finance dans leurs milieux respectifs. Mais cela entraîne une grave conséquence : à cette puissance correspondent des devoirs. Le château du seigneur féodal était la citadelle commune où tous trouvaient le refuge en cas de danger. Des milliers de familles vivaient sous la puissante protection du Baron ; et, si celui-ci avait failli à son devoir, s'il avait requis l'aide féodal de ses vassaux, et le travail de ses serfs sans les défendre à son tour contre tous les voisins, il aurait été déclaré félon, il aurait perdu avec l'honneur sa puissance et tous ses biens (1). Si la féodalité reparait de nos jours dans un cadre moderne, le seigneur de la finance doit prendre en main les intérêts, même matériels, de tous ceux qui rendent sa puissance effective. Autrement, si, sous prétexte que ses biens sont anonymes, il engendre la misère, il accumule les ruines, comme ont fait les Rockefeller ou les Morgan, pour satisfaire leur passion, il manque à son devoir, et il faudrait qu'une justice supérieure soit encore capable de le priver de ces biens dont il fait un si mauvais usage.

C'est par suite d'un véritable abus de liberté, que cer-

(1) Declareuil. — *Histoire générale du droit Français*. Pages 115 et 247. « Fidélité et félonie sont réciproques entre le vassal et le seigneur, et comme le fief se confisque par le vassal ainsi la tenure féodale par le Seigneur ».

tains individus qui ne possèdent aucune connaissance pratique, mais ont des relations, peuvent rassembler des millions, monter une usine, attirer les travailleurs par de belles promesses, arracher des milliers de citoyens à leur foyer, allant les raccoler en auto jusqu'au fond de leur chaumière (comme cela s'est vu il y a quelques années en France), puis faire faillite et jeter tout ce monde à la rue sans que personne ne puisse rien dire.

Ces hommes sont bien plus néfastes à la société qu'un médecin incapable, qu'un avocat intéressé, qu'un notaire véreux. Cependant ceux-ci ne peuvent exercer qu'après avoir fait de longues et coûteuses études, montré leur savoir, ou conquis leurs diplômes, offert des garanties morales. Nul ne trouve cela contraire à la liberté, mais parce que la Révolution, par haine des corporations, a proclamé la liberté du commerce et de l'industrie, il est permis au premier venu, au nom du Principe, de plonger plusieurs milliers de familles dans la misère !

Combien était plus sage Sismondi qui préconisait le système « de la garantie professionnelle » qui obligerait les patrons à entretenir leurs ouvriers toute leur vie (maladie, vieillesse) comme le patron-Etat traite ses employés. Les entreprises avec ce système ne progresseraient que lentement, prudemment, sûrement, évitant le boom dangereux et forcément passager. Nul n'embaucherait des milliers d'ouvriers, qui n'ont jamais vu une usine que de loin, s'il savait qu'il n'y aura plus de travail dans un mois ou dans un an.

La production serait régularisée autant qu'elle le peut être et corrélativement le chômage serait réduit au minimum.

*
* *

Sans mettre en pratique la « garantie professionnelle » de Sismondi, les industriels modernes ont dans leur propre intérêt, selon le principe capitaliste, créé des ententes qui devraient régulariser la production et par conséquent enrayer le chômage.

Le trust réunit sous une seule direction toutes les entreprises qui appartiennent à une même branche. Il supprime la concurrence, fait disparaître les installations trop coûteuses, pour ne laisser subsister que celles dont le rendement est le meilleur. Maître du marché, il règle à son gré la production (et c'est même le reproche qu'on lui fait). Mais, par rapport à la question qui nous occupe, son action ne peut être que bienfaisante. Tout le personnel employé dans un trust bien conduit, doit être touché le dernier par le chômage.

Ces trusts ont pris un développement considérable. Il n'est pas douteux qu'ils pourraient avoir un effet salulaire sur l'économie générale.

(1) En Amérique, le trust de l'acier gère 43% de la production totale de fonte des Etats-Unis, et 57% de celle de l'acier (chiffres de 1923). Celui de la viande, industrie qui occupe la première place aux Etats-Unis comme valeur des produits fabriqués, représente 70 % de la production nationale ; celui du pétrole, la Standard Oil, contrôle au moins 80% de la pro-

(1) Robert Louzon. *L'Economie capitaliste*, 1925, page 147.

duction des Etats-Unis, production qui, elle-même représente près des trois-quarts de la production mondiale.

Le Konzern, ou trust dit-vertical, — par opposition au précédent qui est horizontal — consiste à réunir, non plus toutes les industries similaires, mais bien au contraire toutes celles qui se rapportent de près ou de loin à une industrie donnée. Par exemple, une usine d'automobiles s'adjoindra toutes les entreprises dont nous avons parlé plus haut qui coopèrent à sa production — force motrice, houillères, fonderies, mines, forêts, huileries, journaux, etc..., etc... En un mot, l'industrie principale, hormis le but final, qui est la vente des autos au public, n'a plus de rapport avec qui que ce soit d'étranger au Konzern. Les diverses usines se livrent leurs produits, achètent et vendent entre elles par un simple jeu d'écritures.

Le Konzern serait donc encore plus parfait que le trust et il n'en faudrait que quelques-uns pour accaparer toute l'activité d'un pays comme les Etats-Unis. Ils pourraient donc mesurer exactement ce qu'il est nécessaire de produire. Mais ils sont tellement compliqués, qu'il est très difficile de les mettre sur pied, en encore plus de bien les diriger. Le fameux Konzern d'Hugo Stinnes en Allemagne était presque parfait, il n'a cependant pas vécu.

Les cartels sont des ententes entre producteurs qui ont pour objet de soutenir le cours des marchandises, en limitant la production. Leur action est régulatrice, et par conséquent favorable à la stabilité des travailleurs. Ils sont cependant un remède relativement médiocre parce qu'ils ne sont conclus

que pour un temps très limité. Ils se forment surtout en période de crise, et disparaissent aux époques de prospérité. au moment où ils seraient le plus utiles.

*

* *

Il y a encore un système proposé par M. Ford, pour éviter le chômage, qui paraît aussi simple que la découverte de l'œuf de Christophe Colomb. Il y a chômage, dit-il, parce que l'usine ne produit plus. L'usine ne produit plus parce que le public n'achète plus. Donc il suffit que le public achète pour que le chômage soit supprimé. Nous avons déjà parlé des moyens employés pour forcer la vente, mais le public manque d'argent pour payer ses achats. M. Ford fait remarquer que le public est en fait composé de salariés. Il suffirait donc de hausser les salaires, pour que le pouvoir d'achat de ce public fut augmenté au point d'assurer la reprise des affaires. Il faut noter qu'il y a 15 millions de chômeurs actuellement aux Etats-Unis. Ces hommes qui vivent de la charité publique représentent, au bas mot, en temps normal, un pouvoir d'achat de 15.000 francs chacun, soit au total 22 milliards et demi par an !

Ce raisonnement impeccable dans son développement pêche par la base. Personne n'a encore trouvé surtout en temps de crise, le moyen de hausser les salaires. Cela s'appellerait faire des cadeaux. En tous cas, si ce système est praticable, M. Ford a montré une singulière imprévoyance en ne l'appliquant pas quand il était temps encore. Or, il ne semble même pas s'être rendu compte de la marche des événements : Voici

ce qu'il écrivait le 17 août 1930 : « Je suis personnellement
« plein d'espoir, je pense que le pays a cessé d'être malade,
« il va bien maintenant, il sera bientôt fort, et à nouveau
« actif. ». Le 15 mars 1931 : « Nous vivons maintenant à une
« bonne époque, mais peu s'en rendent compte. » Le 18 mars
de la même année : « La moyenne des hommes ne veut réel-
« lement pas travailler, à moins d'y être forcé et de ne pouvoir
« s'en passer, il y a quantité de travail à faire, si on le vou-
« lait ».

Et voici le résultat : le 28 avril 1931, Wall Street journal
écrit : « Chez Ford, 32% des employés travaillent 5 jours pleins
« par semaine, 18% 4 jours, et 50% 3 jours ». The Nation
ajoute le 12 août 1931 : « H. Ford a fermé son usine d'auto-
« mobiles de Détroit presque complètement, finalement 75.000
« hommes sont privés de travail ».

Ce n'est donc pas si facile que cela peut le paraître de haus-
ser les salaires... voire même de les réduire... Il semble d'ail-
leurs que ces mots de « hauts salaires » soient de pures pa-
roles en l'air, quand on connaît l'état général de la question
pour l'ensemble du pays. Les hauts salaires y sont une véri-
table exception : en 1927, en pleine prospérité, le Dr King,
chargé d'une étude par le National bureau of economic re-
search — établit que le salaire moyen aux Etats-Unis est de
1.200 \$ par an. Il y a 16 millions de travailleurs qui touchent
moins de 1.200 \$. Or, il faut savoir qu'une famille de 4 à 5
personnes a besoin de 1.500 à 2.000 \$ par an pour vivre !

Le chômage est donc, dans le système capitaliste, directe-
ment lié à la production, et celle-ci est si difficile à ré-

gulariser qu'il y a lieu de se demander si cette plaie sociale pourrait être guérie.

Il faut reconnaître que la Technocratie résout le problème complètement. Il n'y aura pas selon cette théorie de limitation de la production, mais surproduction volontaire, et cependant tout le monde travaillera puisque tout le labeur de la nation sera réparti mathématiquement entre tous les hommes en âge de travailler.

CHAPITRE HUITIEME

LA SOCIÉTÉ TECHNOCRATIQUE

Les inventeurs de systèmes, qui ont préféré ne pas s'appesantir sur les répercussions de leurs théories sur la société, ont été des sages ! Peut-être se désintéressaient-ils de la question ? peut-être aussi craignaient-ils de tout compromettre aux yeux de leurs contemporains, et préféraient-ils s'abriter derrière leurs disciples à qui ils laissaient le soin d'appliquer les lois sorties de leurs cerveaux ? En réalité, toutes les doctrines nouvelles ont sombré quand on a voulu les faire passer de la théorie à la pratique. Owen avec son magasin d'échange et ses Bons de travail, Proudhon avec sa banque sans capital, échouèrent lamentablement, Fourier compromit son œuvre en voulant entrer dans des détails grotesques. Les St-Simoniens, héritiers d'une doctrine puissante, originale, qui auraient pu se développer rapidement, la tuèrent par le ridicule.

Howard Scott a pris le parti le plus sage ; il affirme que « la Technocratie ne propose aucune solution ; elle pose simplement le problème soulevé par l'introduction du facteur Energie dans un mécanisme social et industriel ». Mais ses disciples et collaborateurs, confidents de ses pensées, qui ont discuté avec lui les problèmes sociaux ; particulièrement Harold Loëb, nous donnent des aperçus suffisamment détaillés sur la société nouvelle, pour que nous puissions en parler en pleine connaissance de cause.

Cette société se présente schématiquement sous l'aspect d'un immense phalanstère avec tous les services nécessaires : Agriculture, manufactures, hôpitaux, temples, cinémas, etc., etc... Tous les citoyens travaillent pour la société et la société donne à chacun « selon ses besoins ». Tout est réglé avec une précision parfaite, rien n'est laissé au hasard, ni à l'initiative, seuls, les oisifs (les Bourdons comme disait St-Simon) n'y trouvent pas de place.

Le gouvernement, car on peut bien lui donner ce nom lorsqu'il s'agit du commandement de 125 millions d'hommes, est aux mains d'un conseil, composé exclusivement de techniciens. Ce conseil élu au suffrage universel, est omnipotent. Il n'y a pas de chambres.

Au-dessous de cet olympe peuplé des dieux que le peuple s'est créé, il y a une seule classe de citoyens : Les Robots, qui se divisent selon l'âge, en apprentis, en travailleurs, proprement dits, en retraités. Aucune différence n'existe entre eux, c'est le règne de l'égalitarisme le plus parfait. Tous doivent donner 4 heures de travail quotidien, pendant 4

jours par semaine. Tourneur, agriculteur, médecin, poète, etc... sont soumis à la même règle. En paiement, ces travailleurs reçoivent un Bon d'échange.

Le Bon d'Echange est nominatif, incessible, et insaisissable. Il est valable pour un temps fixé, relativement court (6 mois ou un an) afin d'éviter la thésaurisation, la spéculation, l'épargne, la vente, ou l'héritage. Il n'est libellé en aucune monnaie connue, mais en Joules et Ergs représentant la part de chacun dans l'énergie nationale dépensée dans les heures de travail. Etant donné qu'il n'y a pas d'oisifs, que les moyens de production sont accrus d'une manière prodigieuse, les 16 heures de travail hebdomadaire sont plus que suffisants pour obtenir un rendement inconnu jusqu'ici, et que les progrès de chaque jour rendent possible dans un avenir encore indéterminé. Chaque citoyen est crédité d'un nombre de joules tel qu'il jouira d'un train de vie correspondant à celui du capitaliste qui de nos jours dépense 300.000 francs par an. Encore n'y a-t-il que les hommes de 25 à 45 ans qui travaillent. Les jeunes gens qui se préparent à prendre place dans la société et les retraités au-dessus de 45 ans touchent, sans rien produire. Tout ce que l'on peut désirer se trouve en abondance dans les immenses magasins du gouvernement, seul producteur, seul vendeur. Les articles y sont étiquetés en Joules et en Ergs, selon la quantité d'énergie qui a été employée pour leur production. Ce calcul est facile à faire, d'autre part, la somme d'énergie nationale dépensée étant partagée par le nombre d'habitants, la balance des comptes sera toujours

exacte. Enfin chacun est propriétaire de ce qu'il achète, fut-ce un immeuble.

*

* *

Voilà donc une société fort désirable ; tous les hommes y sont riches et toutes les questions sociales sont résolues par l'économie parfaitement dirigée. Les produits vont directement du producteur au consommateur par la suppression des intermédiaires et du profit. Des millions d'hommes sont libérés de travaux improductifs tels que représentation, publicité, etc... et prennent le chemin de l'usine, ce qui permet de réduire considérablement les heures de travail. Les capitaux ayant totalement disparu, ainsi que les impôts (les services publics sont une branche de l'industrie technocratique) les machines ne tournent plus 10 mois par an pour l'Etat et le capitaliste, avant de fournir un rendement utile. Le nombre d'heures de travail pourra même être abaissé par la suite, car les Techniciens n'étant plus bridés par les industriels, construiront des machines toujours plus parfaites, plus automatiques. De même que le système actuel tend à la progression des *frais généraux*, le système Technocrate tend à leur *dégression* à tel point qu'ils seront pratiquement supprimés.

« Le revenu individuel est formé d'unités proportionnées à
« l'équipement physique du continent tout entier et déterminées par la période nécessaire pour que le cycle complet des
« opérations soit accompli. Cette méthode qui consiste à produire de la richesse physique, et à mesurer ses opérations,
« exclue la possibilité de créer aucune espèce de dette ». Elles

seront toutes supprimées, puisqu'elles n'auront pas un iota d'utilité. Ce mécanisme ajoutent les Technocrates, peut fonctionner aux Etats-Unis parce que ce pays possède l'Energie, ainsi que toutes les autres ressources minières et agricoles nécessaires.

*
* *

Cette conception nouvelle de la société appelle quelques remarques.

D'abord, les Technocrates comme tous ceux qui ont voulu supprimer la monnaie se sont heurtés à la difficulté de la remplacer par quelque chose. En réalité, puisque les Bons permettent d'acheter tout ce qu'on veut, on arriverait absolument au même résultat dans un pays à étalon d'or, dont le gouvernement ne mettrait pas le métal en circulation (les exemples n'en manquent pas) et où chaque citoyen recevrait une ouverture de crédit, représentatif d'aucune monnaie effective, valable pour un temps donné, et dont il pourrait disposer par chèques. Et qu'est-ce donc qu'un billet de la Banque de France puisqu'il n'est pratiquement pas convertible ? C'est un simple bon sur la masse, il ne lui manque que d'avoir cours un temps limité, pour être comparable aux Bons des Technocrates. Ces derniers n'ont d'ailleurs pas inventé ce titre dont la valeur n'est que temporaire. Dans notre système capitaliste : le chèque, la lettre de change, le billet de loterie, le coupon de rente, le mandat poste, etc. dont la valeur tombe s'ils ne sont pas utilisés dans le temps fixé en sont

des exemples courants.

Les Bons Technocratiques ne seront guère utilisables que dans un rayon fort restreint, si l'on veut toutefois respecter la défense faite d'en trafiquer ! Sans doute ils sont nominatifs, mais de deux choses l'une, ou bien n'importe qui pourra les céder tant qu'ils ne seront pas périmés, et l'acquéreur, ou le donataire pourra les utiliser n'importe où ; ou bien le véritable propriétaire, dont le nom est inscrit sur le bon, pourra seul s'en servir. Mais dans ce dernier cas, il ne pourra acheter que s'il est personnellement connu ? Or il est difficile de se représenter les employés du magasin d'Etat, connaissant tous les citoyens de la ville de New-York ! Il n'est guère admissible non plus, qu'ils se livrent à de longues vérifications d'identité, au moindre achat, et enfin, les voyages deviendraient impossibles dans les régions où l'on n'a pas de répondant. Donc pratiquement les bons deviendront purement anonymes.

Faute de pousser leur raisonnement, tous les inventeurs de Bons n'ont d'ailleurs mis sur pied qu'un système impraticable. On se souvient de l'essai malheureux du grand industriel philanthrope Owen. Sa conception par plusieurs points se rapprochait de celle des Technocrates : Les artisans apportaient au magasin d'échange le produit de leur travail, sur lequel était inscrit le nombre d'heures qu'ils avaient consacrées à la fabrication. Ils recevaient en échange un bon du même nombre d'heures. Avec ce bon ils pouvaient acheter, sur la même base, des objets que d'autres artisans avaient livré au même magasin. La monnaie avait donc dis-

paru. L'or était remplacé par des heures de travail. Nul n'en était plus riche ni plus pauvre. Mais cela n'a pas facilité les échanges. On sait que cet essai n'eût pas de succès pour diverses raisons qu'il est inutile d'exposer.

Tout récemment, M. Milhaud a lancé, dans le but d'éviter les transferts entre les nations, l'idée de créer des bons de compensation. Ces bons seraient représentatifs des achats qu'un pays ferait à son voisin. Celui-ci serait tenu d'exporter à son tour des marchandises dans le pays acquéreur, pour la même valeur, et les bons émis se trouveraient ainsi compensés. On aurait supprimé la monnaie. M. Milhaud va même (et c'est la partie la plus originale peut-être, de son système), jusqu'à proposer de créer une sorte de Clearing-House international de tous ces bons, et de ne leur donner qu'une valeur limitée dans le temps. Cette clause entraînerait l'échange forcé et presque immédiat entre toutes les nations ce qui créerait un mouvement d'affaires considérable. L'expérience seule pourrait permettre de se prononcer sur la valeur du système. Mais il est bien probable qu'elle ne sera pas tentée, car le moins qu'on en puisse dire, c'est que le système ne changerait rien. Il n'en reste pas moins que ces bons, quoique imaginés pour des raisons différentes, s'apparentent étrangement à ceux des Technocrates. En fait, jusqu'à ce jour, l'emploi de Bons tenant lieu de monnaie a toujours été regardé comme une utopie. Il est vrai que jusqu'à présent ces bons étaient destinés à être utilisés dans des sociétés capitalistes, où les monnaies à étalon métallique continuaient à avoir cours. Il n'est pas étonnant dans ces conditions, qu'ils se

soient trouvés dépréciés, par le jeu des lois économiques. Les Technocrates ont été plus perspicaces. Il faut en effet noter qu'ayant pris soin de supprimer toute autre monnaie, les bons seront une sorte de papier monnaie à cours forcé, mais qui ne peut être déprécié, puisqu'il n'aura aucun terme de comparaison. En conséquence on peut admettre qu'ils peuvent être un instrument d'échange dans cette société.

Dans les rapports avec les autres peuples, c'est en réalité le système de M. Michaud qui serait seul appliqué. Bien entendu ce commerce ne saurait avoir pour but de faire un bénéfice, ce concept étant aboli ; ni de faire rentrer dans le pays de l'or, puisqu'il y est sans valeur. Il ne s'agit que de faire le troc avec d'autres produits dont le pays peut avoir besoin, le caoutchouc par exemple. Si donc l'Amérique exporte pour 1.000 dollars de lames de rasoir, elle achètera pour 1.000 dollars de caoutchouc, c'est-à-dire qu'il lui suffira de recevoir à la vente un bon de 1.000 dollars avec lequel elle paiera son achat. Quant au trafic intérieur, la quantité de caoutchouc importé représentera nécessairement le même nombre de joules que les lames de rasoir exportées, et l'opération reviendra en fait à considérer ce caoutchouc comme ayant été produit sur place.

*

* *

Les Technocrates n'ont en réalité raisonné que sur l'industrie. Il est facile de connaître mathématiquement l'énergie absorbée par une fabrication, il suffit de répartir le total

de l'énergie utilisée proportionnellement sur chaque article.

Mais, tout n'est pas produit par l'industrie ! Comment par exemple, calculera-t-on l'énergie nécessaire à la production d'une tonne de blé ? s'en tiendra-t-on à l'essence dépensée par le tracteur ? alors le fermier sera littéralement volé. Peut-être fera-t-on intervenir les calories fournies par le soleil, les réactions chimiques, etc... alors on pourra bien dire que la rente des Physiocrates est ressuscitée.

Comment estimera-t-on les productions de l'esprit ? Que vaudra un poème ? Quelle énergie pourra-t-il coûter ?

On peut donc dire que le système des Bons technocrates est théoriquement viable à la condition qu'il ne subsiste aucun autre étalon des valeurs et qu'il ne s'applique que dans une économie strictement fermée. Pratiquement c'est une utopie parce que l'énergie qui est la nouvelle base de la valeur n'est pas une commune mesure pour tous les produits, elle n'est strictement applicable qu'aux produits de l'industrie.

*

* *

La question travail soulève aussi une grave objection : La loi dit que chacun travaillera 16 heures par semaine ; mais comment les dirigeants obtiendront-ils ce travail régulier ?

De prime abord, la question peut paraître oiseuse. Qui se refuserait à travailler 16 heures par semaine ! Il faut songer cependant que tout n'est qu'habitude ; nous trouvons longue

la journée de 8 heures, et cependant, si les prolétaires dont parle Sismondi, avaient vu leur journée de 16 et 18 heures ainsi réduite, nul doute qu'ils se fussent cru au paradis terrestre ! Quand, donc, le nouveau système sera entré dans les mœurs, les heures de travail paraîtront longues, d'autant plus longues, peut-être qu'il y en aura moins ! d'autant plus pénibles que, ne l'oublions pas, les prolétaires seront tous des bourgeois cossus. Taylor n'a-t-il pas posé en principe dans une déclaration, que l'accroissement du salaire ne doit pas en général dépasser 60%, parce que, au delà de cette limite, les ouvriers gaspillent leur temps et leur argent : « Ce qui « montre en somme qu'il n'est pas bon pour la plupart des « gens, de s'enrichir trop vite ». Quelle sera donc cette force morale, qui obligera chacun à donner la quantité de travail indispensable à la nation tout entière ?

Ce sera le plaisir, disent certains. Le plaisir de travailler ? Rêve de tous les inventeurs de systèmes ! Ils l'entrevoient dans un avenir lointain. Le communisme nous prédit son avènement. Fourier avait admis son existence. Mais M. Ford, nous l'avons vu, affirme que la moyenne des hommes est composée de paresseux qui ne travaillent que par nécessité. Sans doute, il est facile de se représenter les élus du conseil directeur de la Technocratie travaillant même plus que 16 heures par semaine. L'amour-propre, le goût du commandement, l'orgueil, la soif des grandeurs, sont des facteurs suffisants pour pousser les hommes à travailler, même sans rémunération. Nous comprenons avec la même facilité que les — moins de 25 ans — et les plus de 45 ans — soient satisfaits.

d'un ordre de choses qui leur donne de substantielles rentes sans travailler. Mais le Robot ? Celui qui nourrit tout le monde ?

Dans la société actuelle, personne ne force l'ouvrier à se rendre à l'usine et cependant il y court, et il se désespère quand on lui impose un repos forcé. Cette nécessité à laquelle l'homme s'est toujours soumis s'imposera aussi il est vrai en technocratie, puisque celui qui ne travaillera pas n'aura pas de bons d'achat. Mais ne sera-t-il pas tenté de prendre des vacances ? Nul doute qu'en France, si un industriel payait 300.000 frs par an ses ouvriers, ceux-ci ne tarderaient pas à le quitter pour aller jouir d'une paisible retraite ! En technocratie, l'épargne étant impossible, par suite de la péremption des bons, l'ouvrier restera attaché à l'usine, mais qui l'obligera de travailler toute l'année ? Tous ceux, et ils seront nombreux, qui vivent très bien avec 100.000 frs de revenu pourraient bien préférer ne travailler que 10 jours chaque mois, ou 4 mois par an, et jouir de la vie le reste du temps.

Mais en technocratie, ce chômage volontaire n'est pas tolérable. Chaque ouvrier a une fonction sociale à remplir. Sa tâche a été exactement calculée, non dans son intérêt personnel, mais dans celui de la masse, les vieillards, les enfants attendent sa production. Il est l'esclave de la société. Si donc les paresseux sont en grand nombre, il faudra une gendarmerie fort active pour obtenir un rendement quotidien régulier de ces travaux forcés, et il n'est pas sûr qu'elle y réussisse...

*

* *

Aussi aime-t-on mieux admettre que l'homme travaillera par *esprit de solidarité*. Mais cela suppose une formation morale de tout un peuple qui est loin d'être accomplie ! Nous tombons ici encore dans le défaut commun à tous les utopistes qui, au lieu de créer un système de société qui s'adapte à la nature humaine, modifient celle-ci pour l'adapter à la société qu'ils ont inventée. Les Technocrates, qui ne sont pas des sociologues n'ont même pas effleuré cette question, tandis que bien d'autres l'avaient abordée. Sans doute la morale n'est pas régie par les chiffres, et c'est pourquoi les techniciens en font fi. Mais les spectateurs qui voient bâtir dans les nuées, ont tout de même le droit de se demander ce qui arrivera.

Owen, le père de l'Etiologie, avait conçu une société dont le profit serait exclu. Mais il était persuadé que la réussite ne couronnerait ses efforts que si l'homme se modifiait. L'influence du milieu étant le premier facteur de la formation des individus, il fallait donc créer d'abord le « milieu » favorable. Il n'a pu sortir de ce dilemme, à savoir que si l'homme est par définition le produit du milieu, il lui est impossible de modifier ce milieu.

Les disciples de St-Simon, voulant faire profiter la société de la doctrine nouvelle n'hésitèrent pas à fonder une religion dont ils étaient les prêtres sous la direction spirituelle du père Enfantin, le monde ne devait plus obéir aux gendarmes

mais à la voix de la conscience.

Ces novateurs avaient compris que dans toute société, la loi d'airain du travail, ou l'appât du gain, ne peuvent être remplacés que par un mobile supérieur qui vient d'un mouvement de l'âme. C'est une idée très juste et qui devrait faire réfléchir plus d'un utopiste.

Il n'existe à notre connaissance qu'un exemple de société du genre communiste qui ait réussi à fonctionner. Elle a duré plus de 150 ans et existerait vraisemblablement encore si des forces extérieures ne l'avaient dispersée en 1767. Ce sont les Réductions du Paraguay souvent citées. Là, sous la seule contrainte de la morale religieuse, les Pères Jésuites avaient groupé plus de 100.000 indigènes. C'était un véritable paradis terrestre où le travail ne durait que 2 à 3 heures, par jours ouvrables, selon les saisons. Cette société pratiquait une économie absolument fermée. Le commerce se réduisait à quelques chargements de Yerba-maté exportée à Buenos-Aires et échangée contre les rares objets qu'ils n'étaient pas capables de fabriquer eux-mêmes. Tous les produits étaient centralisés dans les greniers publics, personne n'était propriétaire, et chaque famille recevait tout ce qui lui était nécessaire, et même le superflu. Le nombre des fêtes chômées avait été considérablement augmenté. Elles donnaient lieu à des cérémonies religieuses suivies de réjouissances publiques avec chants, danses et feux d'artifice. Nul ne songeait à retourner dans les forêts, mener une vie plus libre, tous se pliaient à la loi et fournissaient le travail exigé. Mais tout cela ne tenait que par la force morale de la religion. Aussi quand les

Pères Jésuites chassés d'Espagne se dispersèrent, rien ne subsista. Seules, de nos jours, des ruines imposantes envahies par la forêt attestent encore de la grandeur de l'entreprise.

Plus tard en 1872, attirés par cet exemple, des communards vinrent se fixer sur les mêmes lieux, pensant ressusciter entre eux dans le phalanstère, la vie des Réductions. Mais la foi communiste ne fut pas suffisante. Leur épopée finit rapidement et même tragiquement. Ils se montrèrent incapables, malgré l'aide du gouvernement, de produire même leur nourriture. Malgré la douceur du climat et les ressources naturelles, la plupart moururent de faim ou des suites de leurs privations.

Ces deux histoires qui se complètent doivent servir d'exemple aux utopistes et les inciter à laisser plutôt le monde aller comme il va... que d'essayer de le précipiter dans des aventures dont ils ignorent l'issue.

*

• •

Nous savons que la corruption est l'aménagement naturel de toute élection aux Etats-Unis. Cette façon d'entendre le suffrage populaire nous laisse craindre encore que l'aéropage, souverain maître de cet immense pays ne soit pas choisi parmi les meilleurs techniciens. Le goût des grandeurs incitera les candidats à acheter les votes et il pourrait bien en résulter plus d'une entorse au système, en faveur du parti vainqueur, contre le parti vaincu. A moins que le premier conseil constitué, ne quitte plus le pouvoir, se fortifie dans

sa position et finalement supprime les élections ! (C'est ainsi que la couronne devint héréditaire dans la famille d'Hugues Capet). Nous verrions alors s'installer une puissante oligarchie s'appuyant sur une classe privilégiée, et tout le système tomberait encore.

*
* *

Il ne faut pas perdre de vue non plus qu'il y a dans le monde des peuples qui pourraient jeter sur l'Amérique un œil d'envie. Or, être riche, prospère, pacifiste et désarmé, n'est pas le moyen d'éloigner l'envahisseur mais plutôt de l'attirer. Quelles convoitises pourrait allumer une telle nation, amoindrie, par un bien-être trop général ! Quelle proie facile !... Quelle affaire magnifique pour un peuple fort que de ranger sous sa suzeraineté ces ilotes habitués à obéir sans résister ! Le vainqueur n'aurait pas besoin de discuter sur de nouvelles dettes de guerre ; il suffirait d'un traité ne renfermant qu'une clause comme celle-ci : « La journée de 8 heures est rétablie — La moitié de la production nationale sera livrée régulièrement au vainqueur ». Ainsi, sans presque rien changer au système, il y aura 2 peuples dont tous les habitants auront 300.000 frs de revenus. La seule différence c'est que les Technocrates travailleront et que les autres ne feront rien...

Pour couper court à une telle tentative, d'un résultat presque certain, il faudra donc des soldats, une armée, une flotte, des canons, des munitions, c'est-à-dire dépenser une quanti-

té d'énergie considérable pour un but totalement improductif, et nourrir des hommes de 25 à 45 ans qui ne feront pas le travail national auquel ils étaient normalement appelés. Cela pourrait bien en définitive, ajouter quelques heures à celles déjà prévues pour le Travail hebdomadaire ?..

La question agricole est une des plus épineuses que rencontrent tous les systèmes socialistes ou communistes. D'abord les cultivateurs sont nombreux, les Etats-Unis en comptaient plus de 11 millions en 1919, contre 10 millions 1/2 d'ouvriers industriels. Or ils sont propriétaires d'une grande partie du territoire, et ne sont, sans doute, pas disposés à admettre ce bouleversement social aussi facilement que les ouvriers qui ne possèdent rien. Les Technocrates, en effet, donneraient aux paysans l'usufruit des terres devenues nationales (après répartition sans doute). Cette solution, qui n'a même pas satisfait les paysans Russes, qui pourtant étaient dans un état voisin du servage, ne peut à plus forte raison, plaire à des propriétaires !

D'autre part, il faut considérer que si le cultivateur ne regarde pas à sa peine, c'est que tout le profit est pour lui. Mais, s'il ne doit être payé de son travail que par des bons qui représentent 16 heures de labeur hebdomadaire (l'équivalent du travail de chacune de ses actuelles journées d'été) il ne fera certainement pas des heures supplémentaires et gratuites ! Il serait donc normal de calculer que le nombre

des travailleurs des campagnes devrait être triplé pour que le rendement fut le même, car les machines ne peuvent remplacer la main-d'œuvre aux champs comme à l'usine. Mais où trouvera-t-on ces hommes ? Ce problème paraît bien être insoluble, si l'on applique les principes technocratiques.

La situation des intellectuels est aussi difficile à trancher : M. H. Loeb nous avertit que les médecins, les chirurgiens, les peintres, les musiciens, etc... continueront comme par le passé, à exercer leur art ; les temples, propriétés nationales, seront mis à la disposition des ministres du culte, le seul point qui les rattachera tous à la condition commune, c'est que chacun fournira ses 16 heures de travail ! Seulement ce qu'on ne dit pas, c'est comment se fera la sélection. Il se pourrait, par exemple, que la plupart des Polonais, Tchécoslovaques, Italiens, etc... préférassent gagner leurs Bons d'énergie à jouer de la musique, plutôt qu'à brasser du cambouis, ou descendre dans les mines ? Si on y ajoute tous ceux qui auront un goût quelconque pour n'importe quel art, ou pour les situations que nous qualifions de « libérales » il est fort à craindre qu'il ne reste plus personne à l'usine. Comment se fera le choix ? Chacun n'a-t-il pas les mêmes droits, puisque l'égalité est complète ?

*

* *

Il est assez curieux de noter que les Technocrates n'ont pas osé supprimer la propriété privée. Tout ce qu'un citoyen se procure avec ses Bons, est sa propriété personnelle, il peut

acheter terres et maisons, les léguer à ses enfants, les donner. Sans doute, les transactions entre particuliers ne peuvent théoriquement se faire en Bons, puisque ceux-ci sont nominatifs. Mais il suffit de les transformer en marchandises pour avoir une monnaie d'échange. Il en résulte que l'homme économe peut devenir un gros propriétaire. Si ses revenus n'en sont pas pratiquement augmentés, cela ne crée pas moins une situation qui va directement contre le principe égalitaire et pourrait avoir de grosses conséquences sociales.

Ces nouveaux magnats pourraient bien un jour vouloir exercer le pouvoir que leur donne la possession de tant de biens. En tous cas, comme gros propriétaires d'exploitations agricoles, ils pourraient arriver à occuper une situation très spéciale. Cette supposition n'est pas utopique, loin de là. Il ne faut pas oublier que par atavisme tout Américain rêve de trust ou de dumping, que le système capitalisme laissera mille regrets au cœur de ces hommes ; que l'égalité pure est un concept contraire à la nature humaine, que l'appât du gain et le désir de dominer subsisteront toujours. Que de perturbations ! Que de révoltes ! Que de révolutions en perspective ! Quel champ d'action magnifique pour ces fils de gangsters qui se souviendront des exploits de leurs pères !

*

* *

Cette société pour les diverses raisons exposées ne nous semble donc pas viable. Il ne faut pas perdre de vue que l'homme n'est pas une machine comme une autre, il a un

libre arbitre des goûts, des aspirations, de l'indépendance. Toutes ces qualités échappent aux calculs des Techniciens, et parce qu'ils ne peuvent les mesurer, ils veulent les ignorer. Ils commettent en cela une grande erreur et prouvent qu'ils prennent le problème à l'envers. Ils cherchent le moyen de commander aux machines qui font marcher les hommes, alors qu'ils devraient chercher le moyen de commander aux hommes qui font marcher les machines. En se trompant ainsi, ils s'exposent à de terribles réactions. C'est bien le lieu de rappeler la 3^e loi de Newton que les auteurs ont placé au commencement de « l'introduction à la Technocratie »..

« Toute action appelle une réaction qui lui est opposée
« et de force égale. (Il en résulte que toute force entraîne
« un effort, c'est-à-dire une lutte entre 2 corps. La force
« pourrait ne pas exister, et même serait inutile, s'il n'y avait
« pas d'inertie ou de résistance contraire) ».

Newton était un vrai savant. Certainement qu'il ne lui répugnerait pas de voir sa loi appliquée à la sociologie.

CHAPITRE NEUVIEME

LA TECHNOCRATIE ET L'EUROPE

Bien que la technocratie soit un concept purement américain et que Howard Scott prenne soin de répéter qu'il écrit pour l'Amérique du Nord, il ne pouvait manquer, cependant, de chercher à donner à sa thèse le caractère d'universalité qui est celui de toute science véritable. Il passe en effet en revue les divers pays de l'Europe, et leurs possibilités technocratiques, au cours d'une étude pleine de judicieuses remarques qui éclairent la doctrine, et que nous allons résumer et commenter. Nous exposerons la question russe, et nous verrons que la Russie est bien près d'être en Technocratie...

Pour qu'un pays se prête à l'application du système, il faut qu'il soit économiquement indépendant, c'est-à-dire qu'il possède dans une économie fermée, tout ce qui est nécessai-

re à son développement industriel : sources d'énergie, produits naturels, céréales, mines. De nos jours, les exigences de la vie sont telles qu'il y a peu de nations qui se suffisent à elles-mêmes. Sans nous arrêter au café du Brésil, au thé de Chine, aux bananes des Canaries qui sont de tous nos menus, il y a d'autres produits tels que le nickel, le fer, le pétrole qui sont absolument nécessaires à l'industrie ou à la vie, et qui, cependant, se rencontrent rarement dans la nature. Il en résulte que certains pays sont tributaires des autres et ne peuvent, par conséquent, pas constituer une technocratie.

(1) « Le fascisme, cette forme étrange mais naturelle de
« société politique [...] consiste à tout englober dans un grand
« monopole. Cela entraîne nécessairement à appliquer une
« discipline qui est une complète trustification. L'Italie est
« insuffisamment pourvue d'énergie, et de ressources minières, elle possède seulement une quantité limitée de houille
« blanche et de chaleur volcanique, elle a du mercure, du
« soufre, mais manque de charbon, pétrole, gaz, minerais,
« cuivre, étain, zinc. Elle n'a pas de terres arables en quantité suffisante pour assurer sa nourriture. C'est un de ces
« pays qui, à cause de leur constitution géologique ne peuvent créer une civilisation basée sur l'énergie industrielle.
« L'Italie fasciste accroît dangereusement la charge de la population, en donnant des primes nationales aux familles nombreuses et cela est lié à sa politique du « Mare Nostrum ». Le fascisme est un dernier essai pour défendre le

(1) *Introduction to Technocracy*, page 46.

« système des prix, un effort pour maintenir un front unique
« contre le renouveau social ; mais ce front est factice, en
« ce qu'il est momentanément maintenu par l'importation
« étrangère des ressources matérielles ».

L'Italie ne peut donc sortir de ce dilemme où elle sera tributaire de l'étranger ; ou elle s'emparera de nouveaux territoires qui lui fourniront tout ce qui lui manque. Cela ne peut s'obtenir sans soutenir des luttes dont l'issue est toujours douteuse.

*

— —

Le royaume de Grande-Bretagne pourra durer tant qu'il formera un bloc complet avec ses dominions, ses colonies, qui lui fournissent à la fois, les matières premières, et un débouché pour ses usines. Mais il ne fait que réexporter les produits qu'il importe. Réduit à lui-même, il ne peut vivre. il possédait des richesses minières, il les a presque toutes épuisées !

« L'Angleterre, du temps du Prince noir, avec sa population de 5 millions, sa richesse en bois de chêne, son peuple
« cordial buvant beaucoup de bière (faite avec de l'orge et
« non avec du houblon), ses ressources propres en cuivre,
« plomb, étain, minerais de fer et charbon, cette Angleterre
« s'est développée sous le système des prix. Inévitablement
« comme le fils prodigue, elle s'est lancée dans le monde, et
« a gaspillé son héritage parmi les harpies du commerce
« mondial.

« Le Royaume Uni, avec une superficie de 121.000 milles

carrés et une population de 49 millions soit une densité
« de 400 habitants par mille carré, avec une terre arable
« couvrant seulement 23 % de la superficie totale, se trouve
« dans cette situation physique qu'il possède une seule sour-
« ce d'énergie et qui décline. L'étain, le cuivre, le plomb sont
« partis. Son fer demande une bonification obtenue par un
« apport étranger de 56 % pour produire de l'acier. Son char-
« bon devient de plus en plus difficile à extraire. Le Royaume-
« Uni se retire rapidement de ses positions de possesseur
« d'énergie. Sa vaillante race livre une bataille perdue. Elle
« déploie une admirable énergie dans la crise qui résulte
« de l'excès de sa population, et de l'épuisement des ressources
« de son équipement suranné, établi selon les antiques mé-
« thodes du système des prix ».

L'Angleterre a déjà dû abandonner le cours de sa livre dont la stabilité faisait son orgueil, elle sera poussée par la nécessité à adopter des méthodes encore plus révolutionnaires... peut-être le papier monnaie qui n'aura de valeur que celle que la loi lui imposera. Il faut admettre que la balance de son commerce sera forcément de plus en plus déficitaire puisque tous les pays s'industrialisent, elle finira donc par importer tout et n'exporter presque rien. Déjà son charbon est moins demandé. Que deviendra ce nerf de son commerce quand les navires seront tous au mazout, quand les chemins de fer, les usines et jusqu'au chauffage des maisons seront électrifiés par suite de l'exploitation rationnelle des chutes d'eau ?

La question du chômage deviendra insoluble. L'Angleterre devra ramener sa population aux 12 millions d'habitants

qu'elle peut nourrir. Mais où enverra-t-elle le surplus ? Tous les pays sont en voie de peuplement, quels seront ceux où l'immigration sera profitable dans cent ans ? Le Canada, produit déjà trop, l'Australie se ferme à l'immigration ! Donc le Royaume-Uni séparé de son empire, le jour où le lien d'intérêt qui les unit sera rompu, ne pourra plus vivre.



La France, avec son empire colonial, peut dans une économie fermée, se suffire à elle-même. Elle possède même sur son propre sol, de grandes richesses naturelles, des mines, de l'Energie en quantité fort appréciable, du charbon, et surtout de la houille blanche. Enfin elle peut nourrir une population beaucoup plus dense que celle qui y vit de nos jours. Elle semble donc dans une situation vraiment privilégiée.



La Russie, tout comme l'Amérique possède à peu près toutes les ressources naturelles qui permettent de n'avoir recours à aucune autre nation. La production agricole est suffisante pour le moment, son climat est varié, elle possède des mines de toutes sortes, elle est riche en Energie, chutes d'eau, charbon, pétrole. Son territoire est immense et sa population de 165 millions dépasse celle des nations civilisées les plus florissantes. Tous les éléments requis pour le fonctionnement normal d'une technocratie s'y trouvent donc réunis.

Il ne lui avait jusqu'ici manqué que la volonté de tirer parti de ses richesses. Il était tributaire de l'étranger, pour presque tous les produits manufacturés, et la nécessité de compenser leur achat par la vente des céréales, rendait précaire l'existence même de la population.

Tout à coup, avec une audace vraiment digne d'admiration, et trop peu appréciée au dehors, les dirigeants actuels de la Russie (dont l'action peut être hautement blâmée pour d'autres raisons) n'ont pas hésité à essayer de tirer ce peuple de cet immense chaos. Ils prétendent arriver à produire tout ce qui est nécessaire à l'économie nationale et faire même de la Russie le premier pays industriel du Monde !

Il faut ici bien distinguer dans le régime soviétique la révolution sociale, accomplie par les procédés barbares qui ont mis ce gouvernement au ban des sociétés civilisées ; et l'évolution actuelle qui n'est que la réaction logique des événements. La Révolution Française brisa les cadres de l'ancien régime, mais elle ne changea pas la mentalité d'un peuple qui était à l'époque le plus fort, le plus civilisé, le plus riche et le plus prospère du globe. La réaction fut donc un simple retour à l'Ordre. La révolution Russe brisa aussi les cadres de la société et en noya dans le sang les derniers débris. Mais elle ne trouva rien devant elle, parce que le Moujik était faible, arriéré, pauvre, en un mot incapable de réaction. Cependant comme celle-ci devait nécessairement se produire, et que le peuple ne pouvait la faire, c'est le gouvernement qui la fit.

Tandis que nos révolutionnaires, issus de familles bourgeoises et imbus de souvenirs classiques, cherchaient leurs

modèles dans les premiers temps de la République Romaine, les dirigeants Russes qui avaient fait table rase de tout, cherchèrent leur modèle dans le pays qui leur semblait à la tête de la civilisation matérielle moderne : les Etats-Unis d'Amérique.

Lénine avait dit : « La Russie possède tout ce dont elle a besoin pour se suffire à elle-même » c'était vraiment là une parole, féconde, elle constatait une grande vérité, et ses disciples en tirèrent simplement la conclusion en ajoutant : « Il faut donc, équiper industriellement la Russie, afin qu'elle se suffise à elle-même ». Ainsi naquit le plan quinquennal.

*
* *

Le plan quinquennal n'a rien de comparable avec les mesures qui sont prises par tous les gouvernements soucieux du progrès, et qu'on englobe dans le terme de grands travaux publics. C'est quelque chose de beaucoup plus colossal. Ce plan vise à doter un pays immense, qui ne possède rien, des derniers perfectionnements de l'Industrie moderne ! On peut se représenter par exemple Howard Scott appelé à fonder une Technocratie dans ce pays de 165 millions d'habitants, dénué de tout. Quel novateur pourrait rêver une réalisation plus fantastique ?

Ce plan a jailli d'un bloc du cerveau des techniciens. Une rapide statistique leur permit d'établir tout ce qui était à entreprendre, et, tout fut entrepris, de suite ! De même que, au cours de la construction d'un immeuble moderne, dans le

même temps, les terrassiers creusent le sol, les menuisiers préparent les portes et les fenêtres, les mécaniciens construisent les ascenseurs, tous les corps de métier travaillent pour cette maison qui n'existe pas encore, ainsi les techniciens Russes commençaient à la fois toutes les entreprises qui devaient se compléter mutuellement quand l'ensemble serait achevé.

Il ne faut donc pas s'étonner, ni hausser les épaules, quand on nous rapporte que l'usine de Nijni-Novgorod est équipée pour produire 100.000 automobiles par an, alors qu'il n'y a presque pas de routes, que l'immense usine électrique de Dniéptrostoï, peut-être la plus grande du monde, n'a pour ainsi dire pas de clients. Ces faits peuvent nous étonner, nous qui concevons les affaires sous l'angle capitaliste, c'est-à-dire en vue du revenu. Le plan quinquennal ne recherche pas le revenu, mais bien l'équipement industriel d'une nation. Si ces usines sont actuellement inutiles, peu importe, elles sont là, elles font partie d'un tout, quand le plan sera achevé alors on comprendra la nécessité de ces créations.

La Russie est donc livrée aux technologues, elle fait une grandiose expérience de ce que peut la technologie quand elle est laissée à elle-même. En raison de ses relations avec la Technocratie, elle nous intéresse au plus haut point. Les obstacles qui se présentent en Russie, pourraient bien, en effet, se rencontrer dans toutes les technocraties ?

Le problème agraire comme nous le prévoyons plus haut a déjà suscité bien des difficultés, et il est encore loin d'être résolu. Les propriétaires de l'ancien régime ont en fait disparu. Mais le paysan russe est loin d'être propriétaire, malgré tout ce que Lénine lui avait promis. Il est parqué dans de grandes exploitations industrialisées, c'est un salarié qui travaille pour la nation. Il mène l'existence de l'ouvrier d'usine qui mange le pain commun, dans un réfectoire commun, et couche dans le dortoir commun.

Le produit de son travail va entretenir les ouvriers des villes. Aussi sa déception fut si grande qu'en 1930 il montra son mécontentement en faisant des hétacombes de bétail, et si considérables que, malgré les procédés les plus scientifiques, le cheptel national n'a pu être encore reconstitué.

La journée de travail n'est d'ailleurs que de 6 ou 7 heures, ce qui fait dire à M. Boret :

(1) « S'ils travaillent peu, lorsqu'ils manquent de tout, « que feront-ils lorsqu'ils auront créé quelque avance de richesse ? » et cette parole apporte un certain poids à l'idée que nous avons émise précédemment, à savoir qu'il sera peut-être bien difficile d'obtenir en Technocratie un travail régulier, de bourgeois cossus ayant 300.000 francs de revenu !

Quand, en effet, l'intérêt personnel disparaît, le goût du travail s'évanouit.

(1) *Le Paradis Infernal*, page 101.

(1) Le paysan russe enrégimenté dans le Kolkhoze ayant
« à choisir entre la possibilité d'accroître le bien-être de
« chacun, au prix d'un travail intensif, et l'abaissement du
« standard de vie par la diminution du travail, les Kolkloza-
« niks n'hésitèrent pas une seconde et choisirent la 2^e solu-
« tion ».

Le peuple Russe, est en fait en servage. Il travaille pour un maître beaucoup plus terrible, souvent, que celui d'autrefois, tantôt anonyme, tantôt délateur, et qui a le droit de vie ou de mort sur lui ! car un tel système de standardisation générale ne peut fonctionner sans une discipline de fer qui dompte les plus récalcitrants ; il faut que l'homme devienne un automate, qu'il obéisse comme une machine.

(2) « La Russie est un pays aujourd'hui dirigé, dans toutes
« ses parties, par des hommes généralement orgueilleux et
« fanatiques. Ils sont convaincus de leur supériorité, de la
« toute puissance de leurs théories, de l'avenir des doctrines
« de Karl Marx, où ils trouvent la solution de tous les pro-
« blèmes mêmes les plus ardues et les plus complexes ».

« Ils ont réinventé l'esclavage, en rétablissant le travail
« forcé. Ils réinventent le système des castes en créant des
« catégories sociales. Les premiers militants de la Révolution,
« les soldats, les techniciens, les administrateurs, par la force
« des choses deviennent une sorte de noblesse communiste.
« Ouvriers des villes dont la voix dans les conseils des So-
viets vaut 5 fois celle des paysans, castes érigées sur l'inéga-

(1) *Op. cit.*, page 271.

(2) *Le Paradis Infernal*, pages 218 et 397.

« lité des classes, héritage des plus lointains passés d'oppression des multitudes ». Pourquoi d'ailleurs en serait-il autrement en Technocratie, puisque c'est là un penchant naturel de l'homme ?

La comparaison nous semble donc complète jusqu'ici entre la Russie et la Technocratie, les mêmes défauts se montreront à l'usage, et le système s'écroulera dès que la discipline se relâchera.

Il y a toutefois entre le système soviétique, et le système technocratique une grande différence qui vient de ce que les Soviets dont le communisme est pourtant farouche, n'ont même pas songé à supprimer le système des prix, du régime capitaliste. Le travail ainsi que tous les produits y sont chiffrés en roubles. Ils n'ont donc pas rompu avec le passé : on peut thésauriser en Russie, la corruption peut agir, payée par l'étranger ou quelques mécontents. En supprimant la propriété individuelle en mettant tout en commun, il leur fallait ou fournir à chacun tout ce dont il a besoin comme faisaient les Jésuites du Paraguay dans leurs Réductions, sans qu'aucune monnaie fut nécessaire, ou ne payer le travail qu'en Bons d'échange.

La théorie technocratique est donc supérieure puisqu'elle supprime ce danger, autant qu'il se peut, par la création de bons d'énergie qui sont automatiquement périmés à une date fixée. C'est ce que remarque H. Scott « La Russie n'a rem-
« porté sur le capitalisme qu'une victoire à la Pyrrhus. Elle
« s'est trompée en prenant le mauvais nom d'une phase du
« système des prix, pour le système tout entier, elle a aban-

« donné le mot mais a retenu l'essentiel du mécanisme.

« Aborder les phénomènes sociaux en substituant la dialectique d'Hegel à celle d'Aristote, peut être un intéressant
« passe-temps intellectuel, mais cela n'a pas d'importance
« pratique, c'est seulement un renouvellement de plus de la
« futilité philosophique contenue dans la tradition européenne.

« Il n'est plus question de retourner aux moyens de vivre
« d'avant la machine, ou d'avant la Technologie, le progrès
« une fois en marche, doit continuer. Il n'existe pas d'évo-
« lution rétrograde. »

La Russie nous apporte donc la preuve que la réalisation d'un plan industriel, quelqu'il soit, est facile, quand on dispose de la puissance, mais la question agraire reste ouverte à toutes les difficultés. Nous finirons sur ces mots de M. Boret :

(1) « On doit constater dans toutes les branches de l'activité
« russe une déification de la machine considérée comme la
« seule dispensatrice de tout bonheur et parallèlement une
« subordination du travailleur à cette exigeante déesse. C'est
« le culte de Baal nouveau style. L'homme est asservi à la
« Machine, qu'il a cru dominer en s'en faisant une auxi-
« liaire ».

Ces lignes démontrent combien la Russie a pu, en si peu de temps, s'approcher du modèle qu'elle s'était proposé. Libre d'agir comme il lui plait, elle pourrait ne pas s'arrêter en chemin, et atteindre, la première parmi tous les peuples, avec l'industrialisation à outrance, la réalisation du rêve caressé par les Technocrates !

(1) *Le Paradis Infernal*, page 404.

CONCLUSION

Les Technocrates ont mis sur pied une doctrine nouvelle. Se plaçant à un point de vue très moderne, ils considèrent que l'Energie, force de la nature jusqu'ici presque insoupçonnée, tend à devenir le seul facteur qui règle l'évolution sociale contemporaine. Ils lui subordonnent tout, développant leur théorie, sans se préoccuper de la gravité des conséquences. Ils s'appuient sur un fond de vérités qui donne à cette doctrine une valeur pratique, et la met fort au-dessus de beaucoup d'autres plus connues. Elle est comme la synthèse de faits nouveaux, et notamment de la situation économique contemporaine aux Etats-Unis.

Les Technocrates connaissent parfaitement les principaux défauts de notre société, la capitalisation, la spéculation, et aussi ses qualités, notamment la faculté de produire d'une

façon à peu près illimitée n'importe quoi, avec une dépense toujours réduite. En esprits clairs, et en hommes de science, ils ne s'embarrassent pas de résoudre les questions sociales. Ils simplifient le problème en supprimant purement et simplement le mal qu'ils nomment le « système des prix » et conservent le bien qui est la production intense et à bon marché. Or, il n'est pas douteux que la disparition du système des prix, de la monnaie, et de la valeur couperait court, d'un seul coup, aux méfaits d'ordre financier que nous constatons chaque jour et aux misères qu'entraîne les faillites et les krachs.

On doit accorder aussi que la production n'étant plus comprimée par le souci de faire des bénéfices et par l'obligation de payer l'intérêt de capitaux immenses et souvent inutiles (comme dans le système des pyramides de holdings dont nous avons étudié le mécanisme), les prix de revient seraient considérablement abaissés ; on peut même concevoir que la seule chose qui dans la production se perde et se dépense soit l'Energie. Grâce à cette force tirée des chutes d'eau, du charbon, du pétrole, du vent, appliquée à la transformation des matières premières, on peut admettre que dans l'avenir, par suite de l'automatisme absolu de l'industrie, l'homme assistera les bras croisés, au spectacle de la nature, travaillant jour et nuit, pour livrer à son maître les objets les plus divers. Cette vision d'avenir n'est pas dénuée de sens commun. Il y a moins loin logiquement de l'état où nous sommes, à celui proposé, que de ce même état, à celui qui existait, il y a seulement 100 ans, à l'époque des

premières locomotives et du télégraphe aérien. Rappelons-nous qu'il n'y a que quelques 60 ans que Jules Verne écrivait des romans remplis de pures fictions qui sont dépassées actuellement par les réalités.

*
* *

Cette doctrine, d'ailleurs, répond en les dépassant même, aux principales revendications de la classe ouvrière : limitation de la journée de travail, loisirs quotidiens, repos hebdomadaire, interdiction du travail des enfants, interdiction la plus effective puisque personne en Technocratie ne peut participer à la production avant l'âge de 25 ans ; retraite pour la vieillesse, et non pas à 60 ans mais à 45 ans ! Suppression du chômage puisque si la production dépasse les utilités, il y aura simplement réduction générale du temps de travail. Suppression du profit et de l'intérêt par suite de la disparition du capital ; suppression des inégalités sociales.

Les bons d'achats ne sont qu'une participation à la production nationale. Cette participation se justifie pour les jeunes parce qu'ils sont tous sans exception les « apprentis » de la nation, pour les travailleurs parce qu'ils produisent ; pour les retraités, parce qu'ils ont travaillé.

La paix sociale est assurée par l'obtention immédiate de tous les avantages recherchés par les assurances sociales. Désormais, il n'y aura plus de conflits d'intérêts entre patron et ouvrier, plus d'exploitation de l'un par l'autre ; la participation générale aux utilités produites, supprimera la concur-

rence et la misère !

Jusqu'ici, les revendications socialistes sont restées au nombre des utopies, parce qu'on n'a pas trouvé de moyen terme entre les mots propriétaire et salarié. Le collectivisme revient au système du Fonctionnarisme étendu à tous les citoyens. Le communisme n'est pas une forme plus pratique du salariat comme nous le constatons en Russie, où le prolétaire a changé simplement de maître. Le patronat est aboli, or, l'abolition du salariat dans le concept moderne, n'est au fond que l'abolition du Patronat : il donne à l'ouvrier l'impression de ne plus travailler pour quelqu'un, mais pour tous.

La Technocratie assure aussi une exacte et complète répartition de la production entre tous sans exception. Le secret de ces résultats se trouve dans la suppression du régime capitaliste, l'adoption d'un étalon nouveau à l'abri de toute fluctuation. Cet étalon, expression d'une réalité mathématique, n'est qu'une fiction — ergs-joules. Monnaie vraiment idéale qui est la mesure de tout, ne peut subir l'influence des cours et n'a intrinsèquement aucune valeur !

Ce système approche donc de la perfection théorique. Mais c'est un tout qu'il faut prendre dans son ensemble, et cette condition ne rend-elle pas son application utopique, même en Amérique ? Seul un essai serait concluant, car, nous sommes dans le champ des suppositions. On pourra même objecter, et nous l'accorderons volontiers, que dans nos critiques nous nous sommes arrêtés souvent à des détails, que le système n'est pas encore parfait, qu'à l'usage, des modifications pourraient

être apportées, que enfin, toute invention a besoin d'être mise au point.

✱

✱ ✱

Il y a lieu cependant de se demander si nous devons modifier l'état de chose actuel pour nous lancer dans des expériences qui, si elles ne réussissent pas, entraîneront nécessairement des catastrophes telles que nulle révolution n'en a engendré de pareilles.

Rien ne prouve d'ailleurs que le capitalisme ne serait pas capable de donner les mêmes résultats sans heurts. Il lui suffirait de s'inspirer des critiques des Technocrates pour se modifier, et, s'il en était ainsi le monde leur devrait plus qu'aux meilleurs économistes.

Dans le régime capitaliste, en effet, la production peut être réglée et dirigée vers le bien commun par l'intérêt même. On pourrait revenir aux corporations quelque peu modifiées. Elles ont correspondu à une organisation dont les gouvernements sentent encore de nos jours le besoin. La solution serait surtout plus facilement trouvée, si les gouvernements n'étaient pas emprisonnés par les intérêts particuliers et retenus par des principes surannés de liberté commerciale et industrielle qui mènent pratiquement aux pires abus.

Est-il besoin de dire que les heures de travail pourront être réduites, puisque depuis 80 ans elles sont tombées de 18 heures à 8 heures par jour et que la production est cependant suffisante. On pourrait limiter le chômage en répartissant mieux

le travail ; payer chacun davantage en comprimant les frais généraux, en enrayant la spéculation de façon à ramener la Bourse à ce qu'elle devrait être ; un marché de titres. non, une maison de jeu.

Les Technocrates d'ailleurs ne s'occupent que de l'aspect purement matériel de la vie. Ils oublient que travailler pour manger, n'est pas tout. Cela satisfait au premier besoin, mais l'homme poursuit encore à tous les degrés de l'ordre social. la satisfaction d'un autre besoin presque aussi impératif : *Le Bonheur*.

*

* *

Le Bonheur, voilà ce que la Technocratie n'apporte pas à l'homme, elle n'en fournit que le mirage sous la forme d'un confort par trop matériel. C'est ainsi que Stuart Chase (1) nous donne ce tableau de certaines des dépenses courantes d'un ménage d'employés :

En l'année 1900 :		En l'année 1928 :	
2 Bicyclettes	70 \$	Auto	700 \$
Planche à laver, etc...	5 \$	Radio	75 \$
Appareils de service	25 \$	Phonographe	50 \$
Brosses et balais	5 \$	Machine à laver	150 \$
		Réfrigérateur électrique	250 \$
Total :	105 \$	Nettoyage par le vide	50 \$
		Appareils de service électrique	60 \$
		Chauffage au pétrole ou au mazout	500 \$
		Divers appareils électriques	25 \$
		Téléphone	35 \$
		Total	1.895 \$

(1) *Men and Machines*, page 218.

Différence : près de 19 fois la dépense en 28 ans ! C'est une augmentation considérable, mais il n'en résulte pas nécessairement que l'homme en soit plus heureux.

Le bonheur, en effet est essentiellement relatif et subjectif. Ce qui plaît aux uns, ennuie les autres. Le bonheur se trouve dans la possession de l'objet désiré. Il grandit avec la difficulté et diminue avec la facilité. Aussi, lorsque les hommes seront irrémédiablement riches, sans possibilité de modifier leur état, peut-être pourront-ils devenir malheureux de ne pouvoir plus rien désirer. L'espérance et le désir sont plus nécessaires à l'homme que la richesse et l'inégalité des fortunes, quand elle n'atteint pas la misère, est un facteur important de progrès et de civilisation.

Le bonheur de chacun est fait beaucoup, d'ailleurs, de celui des autres. Les riches répandent autour d'eux du bonheur sans le vouloir, par le désir qu'ils font naître de les égaler. Le bonheur est même fait du malheur des autres, car, dans son égoïsme, l'homme se réjouit de n'être pas aussi malheureux.

L'égalité absolue des conditions, le standard universel, dans le vêtement, le divertissement, la construction, etc... etc... engendreront rapidement une telle monotonie, que la vie sans saveur, deviendra insipide et ce soi-disant Paradis Terrestre Technocratique, pourrait bien finir par connaître un nouveau supplice que n'avait pas soupçonné Dante dans son enfer, *l'universel ennui*.

La Technocratie, se présente comme une étatisation complète ; or, les résultats obtenus jusqu'à ce jour par les divers essais qui en ont été faits, ne sont pas encourageants. Il y a lieu, de se demander d'ailleurs si un pays peut être assuré de produire toujours en quantité suffisante, ces véritables génies, capables de diriger dans tous les domaines sans exceptions, l'activité de 150 à 200 millions d'hommes ?

* *

*

En résumé, les Technocrates plaisent par la simplicité de leur doctrine. Comme Pascal, ils commencent par faire table rase de tout ; puis ils posent en principe, qu'il n'y a qu'un seul facteur social et économique : l'Energie. C'est sur cette seule base que tout édifice s'élève. Cependant les Technocrates se trompent, quand ils prétendent de ce point de vue vraiment nouveau, découvrir des horizons inconnus. En réalité, imbus d'idées préconçues, ils ont simplement rajeuni les théories socialistes et communistes. Loin d'apporter aux problèmes sociaux de nouvelles solutions, ils ne proposent qu'une sorte de retour à l'esclavage, qu'ils imposent au nom d'un principe, sorte de *Fatum* qui justifie toutes les tyrannies. C'est le progrès à rebours. Mieux vaut l'évolution lente que la révolution brusque. Un égalitarisme outrancier, enlèverait d'ailleurs à la vie toute sa valeur, puisqu'il supprimerait la lutte nécessaire pour arriver à la satisfaction de légitimes aspirations.

Gardons notre vieux système capitaliste en supprimant, s'il le faut ses excès. Il est le produit de l'expérience des siècles, ce qu'aucune cité d'Utopie ne peut lui ravir. Nous en connaissons tous les défauts (qui peuvent être corrigés) et aussi toutes les qualités. Le seul progrès matériel n'est qu'une vaine tromperie ; le vrai progrès ne peut exister que dans l'esprit et le cœur, car il n'y a pas de société là où l'homme ne peut développer ses facultés et ses passions.

Et qui sait si les Technocrates eux-mêmes, inconsciemment espérons-le, n'ont pas été le jouet de ces passions ? Peut-être qu'inspirés par les progrès du machinisme, ils ont rêvé d'une forme d'oligarchie qui leur permettrait d'arriver par la technologie, à la domination universelle ? On mesurerait alors toute la justesse de cette pensée de Charles Gide : « Si grand esprit que l'on soit, nous croyons que, dans tout ordre de science, on ne trouve que ce que l'on cherche ».

Vu : Le Doyen

Edgard ALLIX

Vu : Le Président de Thèse

William OUALID

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

J. CHARLETY

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Introduction à la Technocratie	7
CHAPITRE II. — L'Américanisme	17
CHAPITRE III. — Le Machinisme	31
CHAPITRE IV. — Le Capitalisme	53
CHAPITRE V. — L'Energie	81
CHAPITRE VI. — La Valeur	91
CHAPITRE VII. — Le Chômage	107
CHAPITRE VIII. — La Société Technocratique	131
CHAPITRE IX. — La Technocratie et l'Europe	151
CONCLUSION	163

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

- BORET Victor *Le Paradis infernal.* Quillet. Paris. 1933.
- BOURGIN *Les systèmes socialistes,* Doin, Paris 1923.
- BONN (Dr Maurice J.) *Prosperity. La crise Américaine.* Traduit de l'Allemand par Blaise Briod. Grasset. Paris.
- CHASE Stuart 1° *Men and Machines.* The Macmillan C° New-York 1929.
2° *Technocracy an interpretation.* The John Day Company. 386 Fourth Avenue New-York City. 1933.
- DECLAREUIL *Histoire générale du Droit Français des origines à 1789.* Recueil Sirey - Paris.
- Documentation Catholique (La) Revue, 25 novembre 1933, 5, rue Bayard, Paris.
- DRUESNE Maurice *Les problèmes économiques et la Technocratie.* Payot, Paris. 1933.
- DUBREUIL H. *Robots or men ?* Hayer and Brothers Publishers. 1930.

- FORD Henry *Le Progrès*. Traduction Foerster. Payot, Paris. 1930.
- GEORGE HENRI *Progress and Poverty*. Doubleday, Page et C°. New-York.
- GIDE ET RIST *Histoire des doctrines économiques*.
- HAMILTON Mary Agnes *In America to-day*. Hamish Hamilton. London. 1932.
- JOUVENEL (Bertrand de) *La crise du Capitalisme Américain*. Gallimard. Paris 1933.
- JULLIEN Jean *Saint-Simon et le Socialisme*. Thèse. Bordeaux. 1926.
- KAHN Otto H. *Les Etats-Unis et les grands problèmes financiers*. Perrin et C° Paris 1922.
- KARL MARX *Le Capital*. Résumé par Gabriel Deville. Ernest Flammarion. Paris.
- LIVING AGE *Revue*. Janvier 1933.
- L'Orientation Economique et financière. *Revue*, 28 janvier 1933.
- LOUZON Robert *L'Economie capitaliste*. Librairie du Travail. Paris 1925.
- MAXWELL James Clerc *Matter and Motion*. The Sheldon Press. London. 1925.
- MILHAUD *Trêve de l'or, et clearing house international*. Plan pour le rétablissement des échanges internationaux. Belgique 1933.
- NEW OUTLOOK *Revue*. Décembre 1932.
- NONU MIRCEA *Essai critique sur la thèse officielle Américaine, concernant les dettes interalliées*. Thèse pour le doctorat. Albert Blanchard. Paris. 1929.

- RAYMOND ALLEN *Whātis Technocracy ?* New-York and London - Whittlesey house. Me. Graw-Hill book company. I. N. C., 1933.
- Revue trimestrielle Canadienne. Septembre 1933.
- ROMIER Lucien *Qui sera le maître ? Europe ou Amérique ?* Hachette. Paris 1927.
- RUGG Harold *The great Technology ; social chaos, and the public mind.* The John Day Company. New-York.
- SCOTT HOWARD *Introduction to Technocracy. (With an introductory statement by the continental committe of Technocracy). The only authorized presentation.* John Lane the Bodley Head LTD. Vigo street. London.
- SODDY Frederick *Wealth, virtual wealth and debt. The solution of the economic paradox.* Allen et Unwin. London.
- Statistical abstract of the United state departement of Commerce. Fiftyfith number. 1933. Government printing office. Washington.
- VEBLEN Thorstein *Engineers and the price system.*
-

